

Châteaux en Bretagne

Il y a en Bretagne, comme ailleurs, des châteaux de plusieurs types. Du camp retranché (oppidum) comme pouvait l'être le Kastel que trouva Paul Aurélien en débarquant de l'île de Bretagne, à la forteresse du Guildo, de la motte de Lesquelen (Plabennec), au Fort Goyon (Cap Fréhel), on mesure les grandes différences. La différence est aussi visible entre les ruines de Suscinio et le château de Rosambo. Enfin, du château au manoir, on observe encore bien des différences.

Aujourd'hui, nous regardons un petit château, un manoir, tel qu'il s'en éleva par centaines entre le XV^e et le XVII^e siècle, sur l'ensemble du Duché puis de la province de Bretagne.

L'époque d'insécurité est à peu près révolue lorsque le sire de Kergoët fait bâtir sa demeure dans un vallon agréable, à l'abri des vents du large, à la naissance des terres plates et des dunes (thevenn) entre Cléder et Plouescat. Cette construction témoigne d'un grand art : l'art de s'adapter au terrain. Tout le contraire de "la maison clé en mains" vendue sur catalogue et que l'on plaque sur le paysage. Ici, c'est le mariage harmonieux de la grâce de la nature et du génie de l'homme.

Tronjoly, tel qu'il se présente aujourd'hui est issu de l'intelligence de ses concepteurs et de ses reconstruc-teurs, car il se compose de plusieurs éléments judicieusement ajustés les uns aux autres.

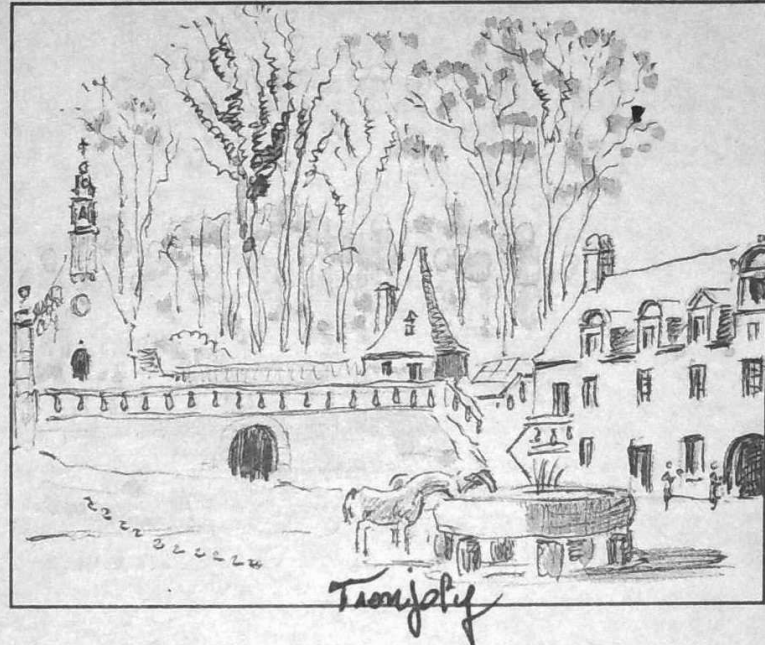
L'histoire que raconte ce manoir discret reflète "le long fleuve" parfois tranquille qu'est la vie. Ici, la vie d'une famille tournée vers la mer et ses aventures et toutefois bien ancrée dans son terroir.

Construit par les Kergoët, Tronjoly passe dans la famille de Parcevaux, dont l'opulent manoir de Mézarnou, en Plouneventer, garde les cicatrices du brigandage accompagnant les guerres de la Ligue (1598). Les Parcevaux dont la devise "s'il plaist à Dieu", révèle la foi, fourniront à la France des générations de marins courageux.

Le courage est encore la vertu d'une dame de Tronjoly, lorsque les dérapages de la Révolution vont précipiter la nation dans l'anarchie et la Terreur. Fille d'amiral, la jeune châtelaine de Tronjoly acquiert une telle réputation de générosité que les habitants de Cléder, au risque de leur tête, réclameront aux chefs révolutionnaires la remise en liberté de la "citoyenne Parcevaux-Tronjoly qui a été la providence des pauvres depuis son établissement à Cléder". Les trois phrases gravées à l'angle du pavillon d'escalier sont dans la note : "faire aumône ne pôvrit home. Ouir messe ne tardit home. Bien d'austrui ne richit home".

Les générations qui se succèdent dans le manoir restent fidèles à cette vocation du service. La belle-fille de "la providence des pauvres", à son tour, sera connue comme "l'ange des familles" de la côte. Née au manoir de Kerdaoulas en St-Urbain, Marie-Louise de Goësbriant connut la douleur de voir son fils Paul, partir défendre Pie IX. Mortellement blessé à Castelfidardo, le zouave pontifical fait don de son cœur à l'église de Cléder.

La population vient saluer son cercueil, porté en procession depuis la cour de Tronjoly jusqu'à l'église. Le frère du défunt, devenu châtelain, est qualifié de "dernier type du mach tiern", hé-



ritier des anciens chefs de clans, auprès duquel spontanément, les gens d'alentour viennent chercher arbitrage et réconfort.

Après lui, sa fille, veuve de Jean du Penhoat, laisse à Cléder le souvenir de "la femme forte", selon l'Évangile: "an ltroun goz", fut comme son aïeule, la providence des Clédérois, dotant chaque année des couples de mariés, établissant dans la plus grande discrétion, des enfants pauvres qui lui durent les plus belles carrières.

Les anciens, à Cléder, n'ont pas oublié celle qu'ils nommaient avec affection "Madame Jean", belle-fille de la généreuse douairière. Veuve avec huit enfant, elle connut comme des milliers de mères, le drame de perdre deux de ses fils à la guerre. Elle vécut pour écouter et servir jusqu'au bout.

L'histoire des maisons, lorsqu'on a la chance de la connaître, rend "ces monuments historiques", autrement attachants. Nos "châteaux en Bretagne", ne sauraient se réduire à n'être que des bâtiments, même riches en architecture. Ils

sont le lieu visible de notre histoire, les témoins précieux et précaires (vendus, passant de main en main, ils ne nous parlent plus avec le même accent), de la vie des personnes qui les ont bâtis, habités, appréciés, entretenus et transmis.

Plusieurs pays d'Europe, qui ont compris l'urgence de protéger un tel patrimoine, se sont dotés d'une législation qui, en encourageant les "conservateurs naturels" de ces monuments, font faire à la collectivité de notables économies ! En effet, qui mieux que les enfants de la maison, aura à cœur le bon état de l'héritage, laissé autrement à la charge d'une administration de l'Etat qui ne peut suffire à leur entretien, ainsi que nous le prouvent tant de ruines ... ?

Ce petit manoir en pays du Léon ne nous donne pas seulement une leçon d'architecture. Il est un témoignage de vie, pour qui veut bien l'entendre. D'autres châteaux nous conteront la suite...

Kéranforest

Des châteaux en Bretagne...

En Bretagne, les manoirs sont nombreux. Les châteaux le sont moins. Pourquoi ?

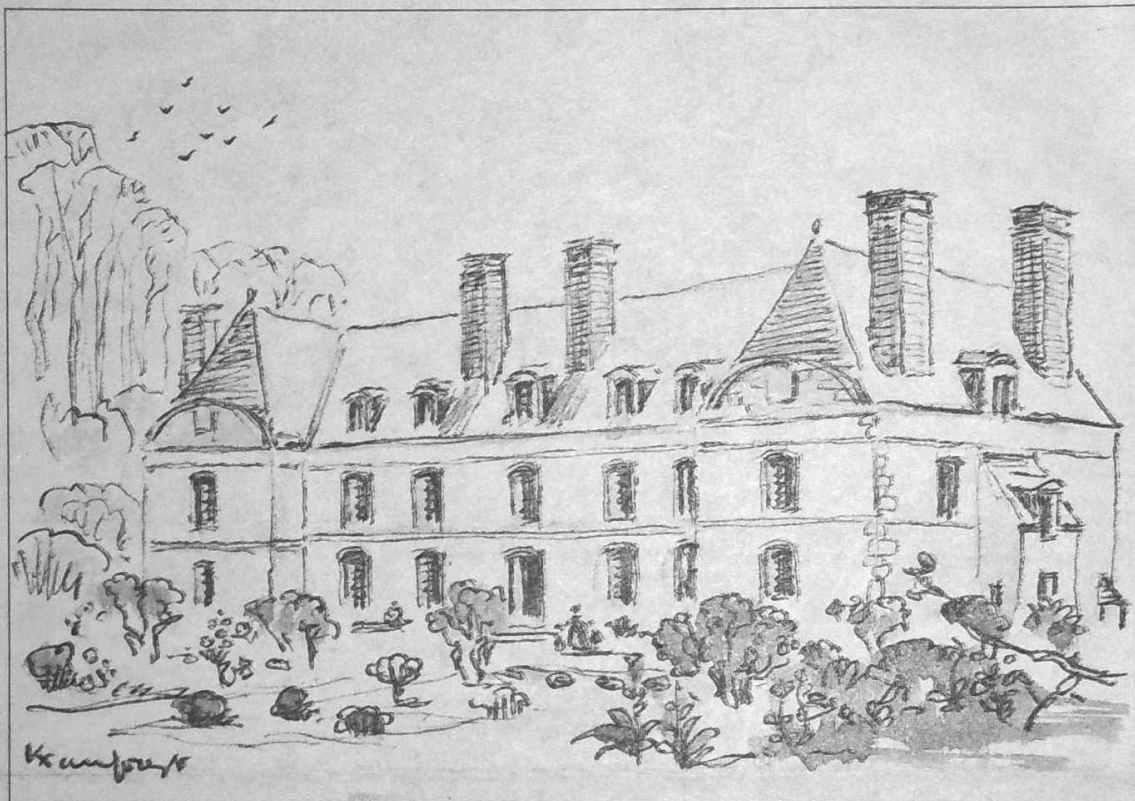
Le manoir était l'habitation du chevalier. Qui était le chevalier ?

A l'époque où l'on construisait les manoirs que nous trouvons encore, le territoire du Duché de Bretagne était défendu, protégé, gardé, par une noblesse d'épée, celle qui payait l'impôt du sang, c'est-à-dire qui avait reçu pour mission de veiller à ce que bourgeois des villes et paysans des campagnes puissent travailler en paix pour le bien de tous.

A des époques fixées pour cela, les nobles étaient convoqués, dans chaque paroisse, et se présentaient avec l'armement dont ils disposaient pour remplir la charge qui leur était confiée. Ces revues s'appelaient les montres.

Nous avons ainsi la liste des "écuyers" de nos paroisses. Ces gentilhommes étaient tenus d'entretenir quelques gens d'armes, et leurs maisons, en conséquence devaient être suffisamment spacieuses et équipées pour cela. D'où l'architecture des manoirs édifiés entre le XIV et le XVI^e siècle, et dont nous avons vu un exemple dans le manoir du Bigodou, en Saint-Martin des Champs.

Les manoirs bretons, en raison de leur multiplicité - on en recensait une cinquantaine, dans la seule paroisse de Plougasnou - sont devenus un trait du paysage. Les dégradations et disparitions dues à la négligence et à une modernisation sans finesse, nous ont fait perdre de précieux témoins de cet art de bâtir de nos ancêtres.



A côté des manoirs, très différents des forteresses, les châteaux en Bretagne marquent un autre mode de vie. Aujourd'hui, nous regarderons un type classique, qui ne ressemble en rien au petit manoir, dont il a pris la place : le château de Kerampuil fut édifié au siècle de Louis XV. C'est une période où l'on aime les pièces claires, et des façades dont la sage sobriété contraste avec le raffinement des intérieurs aux lambris moulurés, peints dans les tons pastels. En Bretagne, on rencontre de ces châteaux, qui n'ont rien de typiquement breton, à part le matériau dont ils sont construits. Le château de Kerampuil, près de Carhaix, est la demeure d'un parlementaire éclairé, soucieux de résider au milieu des familles paysannes de ses domaines dont il cherche à améliorer le rendement des terres (1). Ce château, qui n'a d'autre

ornementation qu'un bel escalier à double révolution, est bâti sur un plan très simple, tout ordonné à faciliter les conditions de service.

Avec sa façade symétrique, ses frontons triangulaires et arrondis et le cordon de granit qui souligne les étages, ce château, dans l'écrin de ses futaies, apparaissait au fond du tapis vert des prairies, comme un havre d'équilibre et de grâce.

En 1760, Charles-Robert de Saisy, comte de Kerampuil, conseiller au Parlement de Bretagne, vint s'installer dans le château neuf, avec son épouse Sylvie-Charlotte de Rosmar (2) dont la tombe se trouve dans la chapelle, reconstruite en 1840. Dans le château, six fils passèrent une enfance campagnarde, avant d'être conduits à Versailles, aux Grandes Écuries du Roi, pour y apprendre le métier de gentilhomme. En 1939, l'une de leurs des-

cendantes, dernière habitante du château, le cèda à une congrégation de religieuses hospitalières. Depuis lors, Kerampuil sert de maison de retraite. Il est heureux que nous puissions ainsi connaître l'histoire de ces demeures, elle nous permet de mieux apprécier ce qui fait notre patrimoine.

Calvaires, manoirs, châteaux nous conduisent toujours à la rencontre des gens.

Keranforest.

(1) Une chronique familiale : "Comme s'arrête la pluie d'été", éditions du Dossen, à Morlaix, retrace son portrait de la vie rurale à Carhaix au XVIII^e siècle. L'action se déroule en partie dans le château.

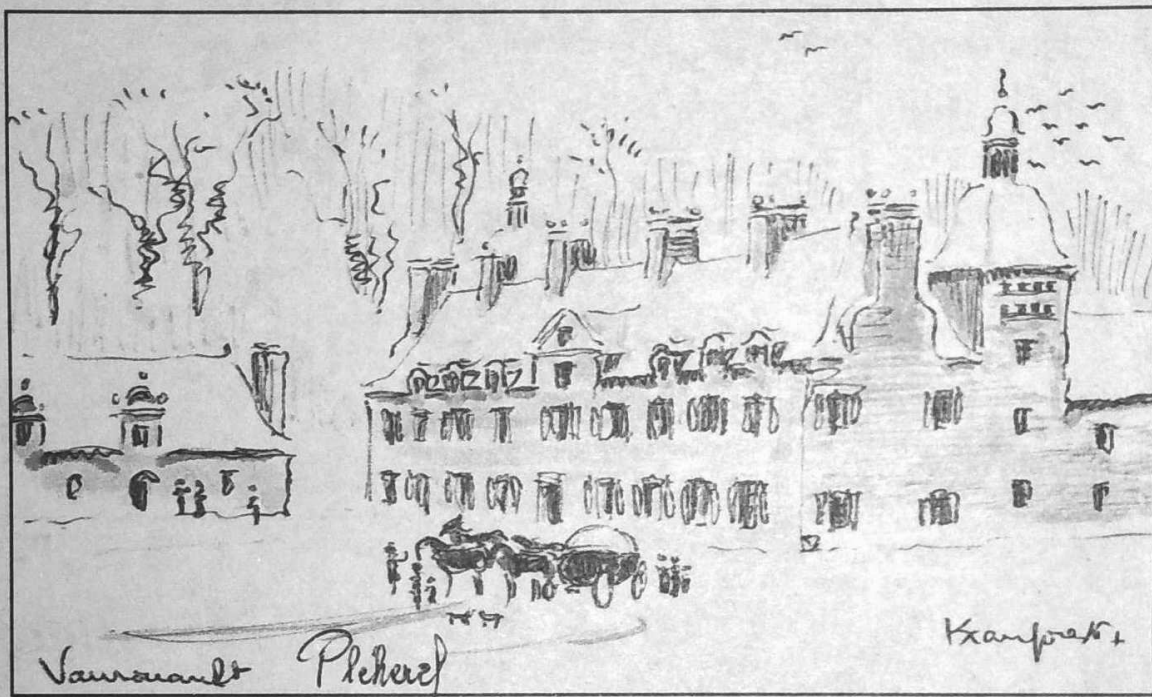
(2) D'où la présence d'une statue de Saint Charles Borromée dans la chapelle de Kerampuil. Il est le patron des deux premiers occupants du château.

Chateaux en Bretagne (III)

Après le manoir en Léon, la forteresse en Porhoët, regardons maintenant, en nous transportant en Penthièvre, un château bâti à une époque de paix civile, où meurtrières et mâchicoulis ne sont plus nécessaires.

Tapie à l'abri des vents du large, la demeure de la famille Gouyon aligne au bout d'une avenue de chênes, au fond d'une cour spacieuse, la série de ses lucarnes dans le style du XVIII^e siècle, égayant une bonne toiture que scandent six solides souches de cheminée. Nous sommes devant l'une de ces "maisons des champs" qui annoncent le règne de Louis XV, époque d'un grand raffinement dans l'élégance et la sobriété. La façade toute simple, ouvre largement au soleil ses hautes fenêtres dépourvues des ornements des siècles précédents. Seul le portail, sommé d'un fronton triangulaire, confère quelque solennité à cette habitation, par ailleurs complétée de "communs" bien conçus formant les écuries, remises et d'autre part la petite chapelle domestique, coiffée d'un campanille couvert d'ardoises, où se réunissaient chaque soir famille et domestiques, et dont la cloche rythmait les heures et les travaux des jours.

Dans ce vallon paisible d'où l'on aperçoit les superbes émeraudes de la mer, une



branche de l'antique maison de Gouyon (constructeurs de Fort-Gouyon, devenu la Latte) s'est établie dès le XIV^e siècle. A la fin du XVII^e un architecte qui a profité de la sagesse du grand Vauban, Simon Garangeau, reçoit commande de transformer la manoir ancestral des Gouyon selon des normes nouvelles : c'est le bâtiment que nous admirons.

Un siècle après la construction, Le Vaurouault est habité par François de Gouyon-Matignon et son épouse Charlotte Plancher du Boisglé, d'une grande famille de Lamballe. Veuf avec trois fils et une fille, il vient de se remarier à Jean-

ne de Tavignon (de la maison de Kertanguy en Squiffiec) lorsque les émeutes à Rennes en 1789, dégénèrent en terreur. Contraint de fuir, le seigneur de Vaurouault émigre à Jersey. Le fils Gouyon avait cloué l'avertissement "si tu m'abats, je te tue !". Les trois jeunes Vaurouault se mobilisent pour résister au nouveau régime. L'un d'eux sera abattu en 1799, un autre, Armand, - sera fusillé dans la plaine de Grenelle sur ordre de Fouché, auprès d'Armand de Château-briand. Après vingt ans de chaos, les Français ont relevés ruines de leur pays. La belle demeure Gouyon-Matignon, est un temps habitée par la petite fille des disparus,

Julie de la Motte-Rouge. Puis le château, fermé, s'abîme, jusqu'au jour où un pharmacien de St Brieuc, sensible à la grâce des lieux, achète Vaurouault et, courageusement restaure le grand corps abandonné.

Cette maison pleine d'histoire peut être mise au nombre des maisons que nous aurons à coeur de protéger, parce qu'elles constituent des documents irremplaçables d'un art de bâtir, d'une conception de la vie, et nous rendent plus proches nos lointains prédécesseurs en cette terre, qui l'ont patiemment modelée et entretenue jusqu'à nous.

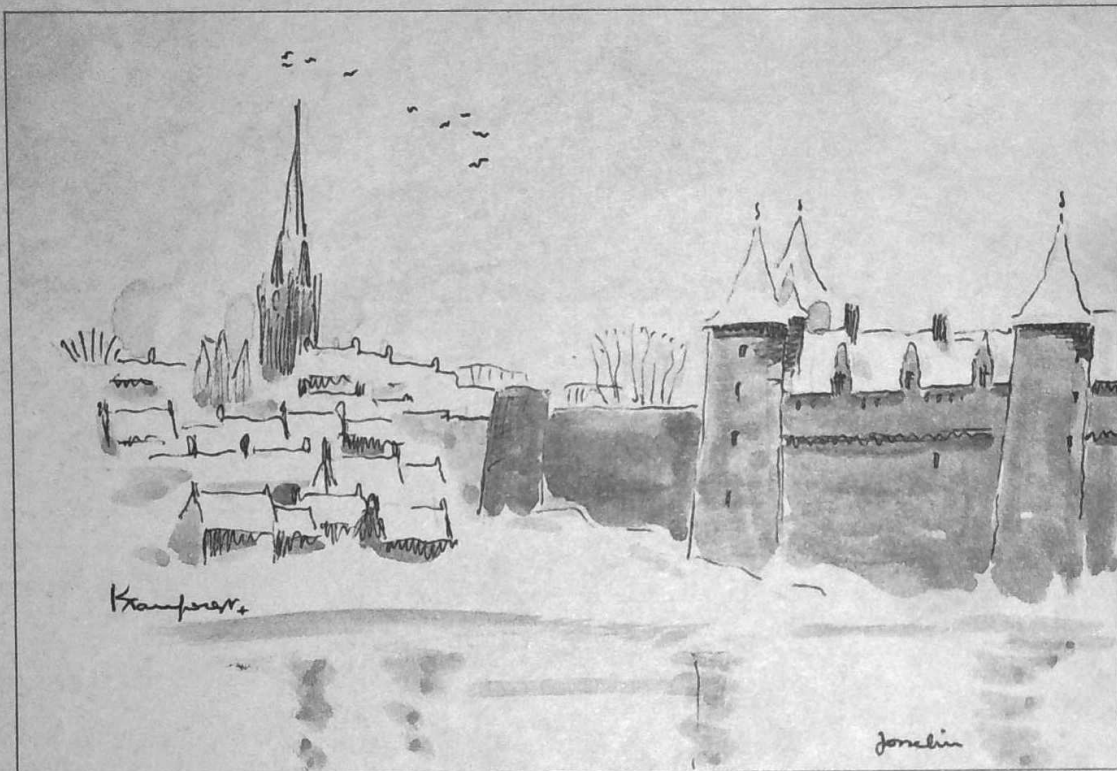
Kéranforest

Châteaux en Bretagne

La diversité des fonctions, des modes de vie, des constructions entraîne l'étonnante variété des châteaux en Bretagne. Après avoir rencontré un manoir sur la côte du Léon, transportons-nous dans les terres, en Porhoët, évêché de Vannes, en la petite cité de Josselin.

Avec ses trois tours reflétées dans les eaux de l'Oust, et sa façade gothique, le château de Josselin est un témoignage remarquable de l'architecture féodale, d'une part, et de l'art flamboyant d'autre part. A lui seul, cet édifice est un volume d'histoire. Remontons le cours des siècles...

Au IXe siècles (soit huit siècles avant Nicolazic, à Pluneret) un laboureur découvre en ce lieu, enfouie sous un roncier, une statue de la Vierge Marie ! La tradition chrétienne lit dans cette découverte une illustration de la parabole du Semeur ; les ronces symbolisent les soucis du monde et les séductions de la richesse, qui étouffent lentement les grâces du baptême. La statue de la Mère du Christ, dégagee du roncier, vient rappeler aux baptisés leurs responsabilités. Devant la découverte "miraculeuse" de cette statue de Notre Dame du Roncier, les pèlerins affluent : le pèlerinage est né. Guéhénoc et son fils Josselin construisent une forteresse : la cité s'organise, elle portera le nom du jeune Vicomte de Porhoët. En 1168 puis 1171, les soudards d'Henry II d'Angleterre ravagent cette petite ville. Relevé de ses ruines, le château est vendu à Olivier de Clisson, connétable, qui s'y installe avec son épouse Marguerite de Rohan. Leur héritier est Jean II de Rohan. Des conflits surgissent entre les Rohan et les ducs de Bretagne. Au point qu'en 1488, François II ordonne le démantèlement de la forteresse.



se. Plus tard, encouragé par la Duchesse Anne et son mari le Roi de France, le duc de Rohan, revenu des guerres d'Italie, va restaurer le château, dans le goût de la Renaissance. Sans détruire la forteresse mutilée ; il fait construire une longue façade décorée de lucarnes ouvragées, véritable broderies de pierre.

Les siècles passent. Les hommes aussi. Henry de Navarre devient Roi de France. Les Etats de Bretagne demandent la démolition des tours du château des Rohan. Le pic, la pioche, entrent en action en 1629. Heureusement pour nous, ces travaux sont arrêtés : sur les neufs tours, trois demeurent debout !

Les années passent encore. Les décrets révolutionnaires ont bien failli nous priver à jamais de ce joyau d'architecture : le château va servir de dépôt à grains, puis on va y entasser les "suspects" avant de les diriger vers la guillotine ! après le chaos dans lequel sombre le pays, la veille demeure

des Clisson se trouve dans un état lamentable. En 1824, la mère du futur "Henri V", la remuante veuve du Duc de Berry, passe par Josselin. Elle parvient à convaincre l'héritier des Rohan de restaurer le château.

Cela va commencer en 1848, mais la véritable renaissance de l'édifice débutera en 1860, sous la direction d'un élève de Viollet-le-Duc, Jules de la Morandière, admirateur du style néo-gothique. Vers 1911, le paysagiste Duchesne dessine les jardins à la Française. De nos jours, la demeure des Rohan est ouverte au public tout l'été. De nombreux visiteurs viennent y admirer l'art des bâtisseurs, charpentiers, sculpteurs, peintres et habitants, qui ont maintenu ce château. On ne peut oublier les sacrifices consentis par les générations qui se sont succédées dans ce logis "historique", dont tout le monde peut aujourd'hui apprécier la grâce. Une collection de poupées aux "mille guises de Bretagne", patiemment réunies par une Duchesse

de Rohan, enrichit le musée qu'est devenu ce château. Nous passons au pied des énormes tours sans songer, peut-être, que chacun de ces blocs de schiste a dû être extrait, taillé, transporté, placé, ajusté, par des mains d'hommes ! Combien d'efforts, combien de journées de travail, sont comme empilés dans ces murailles, ces toitures, ces lucarnes et ces cheminées ? La noblesse du travail humain trouve là une magnifique démonstration (1). Le château de Josselin - comme les autres châteaux - est bien plus qu'on "Monument historique", c'est un livre ouvert, qui nous aide, à travers les heurs et malheurs de l'Histoire, à apprécier la grandeur de l'homme (2), être capable d'élever, à partir de la terre et du roc, ses plus beaux fleurons vers le ciel.

Keranforest

(1) Lire "Le travail humain" 1981 - Tequi rue Bonaparte 82, Paris 6°.

(2) "Redemptor Hominis". 1979 Téqui.

La Hunaudaye

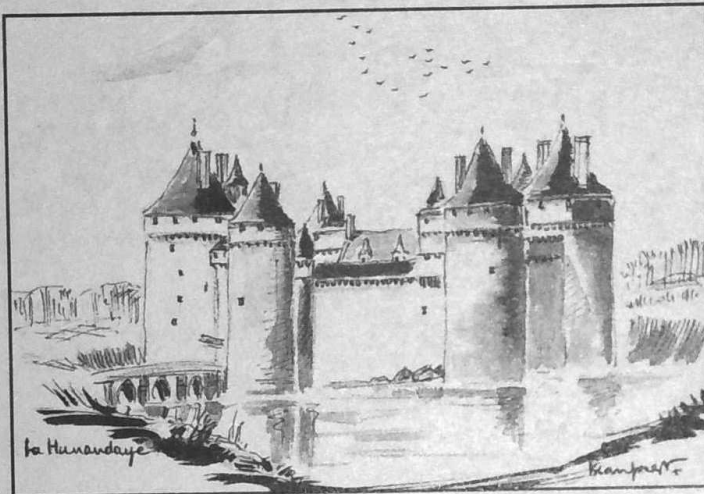
Après avoir visité une demeure de style "classique" sur la "Côte d'Emeraude" (Le Vaurouault), remontons le cours du temps pour découvrir une architecture différente, que l'on peut qualifier d'architecture "militaire" puisqu'il s'agit d'une forteresse.

Qu'est ce qui déterminera la construction d'une forteresse dans la campagne entre Lamballe et Plancoët ?

Le château de la Hunaudaye fut commencé vers 1220 par Geoffroy Tournemine. Ce Geoffroy avait pour père un chevalier anglais qui avait soutenu Conan, duc des Bretons, dans la reconquête du duché en 1155. Geoffroy demanda et obtint la permission du duc Pierre Mauclerc, d'ériger une place forte qui défendrait le Penthièvre contre les vellétés des comtes de Dinan. Le paysage ne comportant point de hauteur, le château s'éleva au milieu des marais.

Cinq tours, reliées par une haute muraille couronnée d'un chemin de ronde surveillent et défendent la place, ceinturée de douves. Dès 1340, la guerre de Succession entraîne la destruction partielle de la forteresse juste centenaire. Pierre Tournemine va reconstruire le château, grâce à l'aide de Jeanne de Blois, travaux qui durent jusqu'en 1474.

En 1487, le duc François II érige en baronnie La Hunaudaye alors habitée par François Tournemine, en récompense de sa participation à la libération de Nantes,



assiégée par les Anglais.

Un siècle passe, la Ligue entraîne de terribles combats : "Le château de La Hunaudaye, protégée par une petite garnison (environ une centaine d'hommes s'y trouvaient réunis), fut un îlot de tranquillité pendant cette période dangereuse" (M. Monier). De cette époque datent de curieux graffitis dans la tour de l'Est. Ces scènes de l'Evangile et des premiers siècles chrétiens sont-elles dues au poinçon d'un prieur de l'abbaye voisine de St-Aubin, emprisonné en 1589 et "mis en basse fosse au château de La Hunaudaye, où il resta jusqu'au moment où il parvint à se sauver à Lamballe" (François Richard, compagnon de Jean Helois, abbé de St-Aubin). Qui le sait ?

Au XVII^e siècle, La Hunaudaye appartient à Sébastien de Rosmadec-Molac, qui fait édifier le logi dans le style de la Renaissance. Sa nièce, Catherine de Rosmadec, mariée en 1631 à Guy de Rieux, laissa le domaine à leur fille Jeanne Pélagie de

Rieux, cette dame, devenue Marquise d'Asserac, géra mal son héritage et dut le vendre. L'acte de vente le décrit : "C'est une ancienne forteresse bannière de Bretagne, mais rendue bien logeable par les bâtiments qui ont été ajoutés depuis. Il a coûté des sommes immenses à bâtir... Il y a un très beau et grand jardin, dit le Jardin des Remparts, et au dehors dudit jardin, une grande étendue d'eau avec des prairies au-dessous".

Le Comte Joseph de Talhouët-Boishorand, Président du Parlement de Bretagne, se rend acquéreur du château en 1783, mais il n'y demeura qu'en passant. Elu maire de Rennes en pleine Révolution, il n'échappa point à la vindicte des quelques délégués du "District de Lamballe". En 1793, des "patriotes" mettent le feu au château. Ceci explique que la fille du propriétaire, Amélie de Talhouët, déclare dans un acte daté de 1818 : "posséder le château en ruine de La Hunaudaye, comprenant quatre tours de quatre étages chacune et

une plus petite". La soeur de cette dame, Malthilde de Talhouët, mariée à Jacques du Haffond, seigneur de Lestre-diagat au pays bigouden, hérita de ces ruines, qu'elle transmit à sa fille Amélie, épouse de Charles Le Gouvello (de Vannes). C'est encore une fille, Adèle Le Gouvello, qui conserva La Hunaudaye, dont son fils Henri de Bellevue vendit en 1930 à l'Etat, les débris de cette forteresse, dont quelques émissaires de "La Nation", avaient entrepris la destruction 140 ans plus tôt...

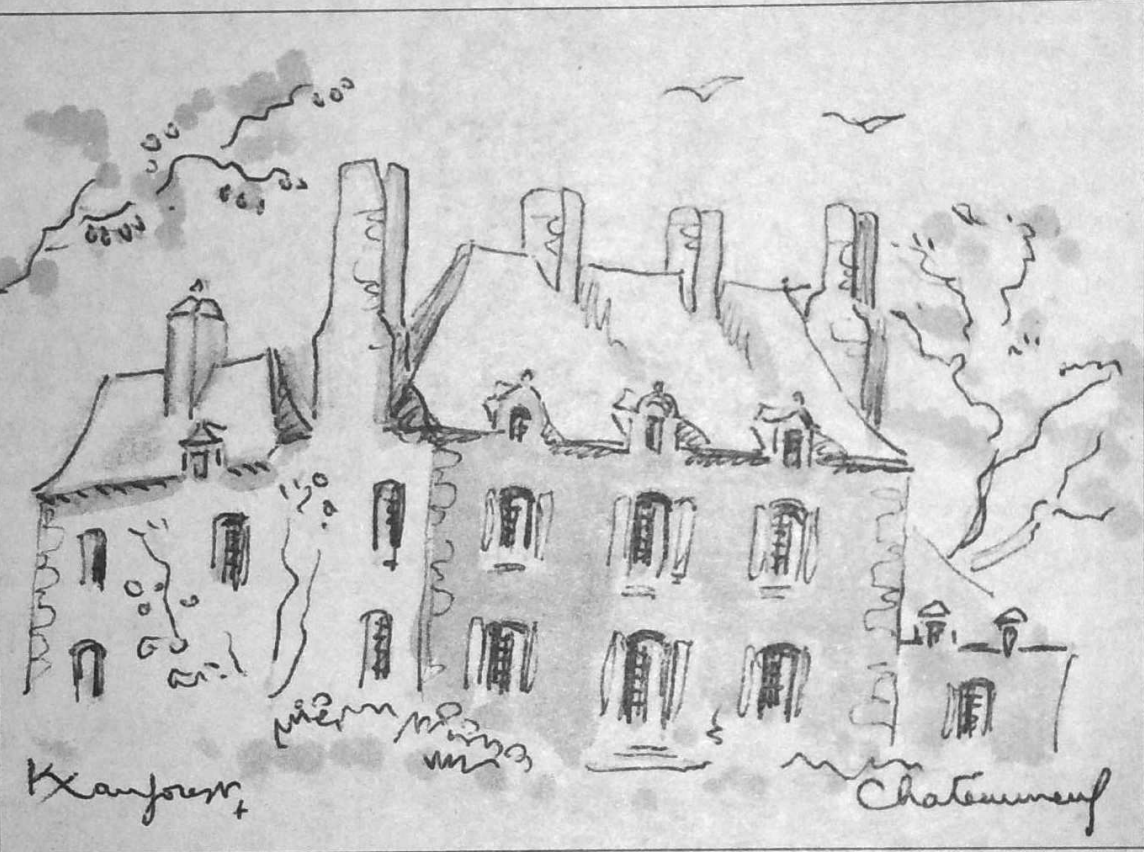
L'Etat est donc le 33^e propriétaire du grand château dont la construction fait toujours l'admiration des architectes, tailleurs de pierre et maçons. D'une telle architecture, conçue pour la protection de la contrée en période d'insécurité, il émane une grâce étonnante, une sorte de sérénité qui invite à la réflexion. Ces ruines imposantes sont aujourd'hui stabilisées, signalées. Elles font partie de notre histoire, elles racontent les heurts et les malheurs des êtres qui vécutrent là où, à notre tour, nous passons. C'est comme un chantier offert aux esprits qui voudront se pencher sur les passions qui agitent les hommes, selon les époques.

Le château de La Hunaudaye, bâti pour la défense, devrait recevoir aujourd'hui une destination répondant à d'autres besoins. Peut-être le besoin d'exercer la mémoire et de prendre le temps pour méditer sur le sens et le poids des choses?...

Deux châteaux, une histoire

Depuis la route vers St Malo, ces hautes silhouettes intriguent le regard : que sont donc ces deux châteaux en ruines, presque l'un sur l'autre, datant d'époques différentes ? Comment s'explique leur abandon ? Quelles personnes ont voulu, construit, habité ces demeures élégantes ? Comment de tels édifices, dont l'architecture témoigne de tant de compétences ont-ils pu être ainsi délaissés ? Qui porte la responsabilité de telles ruines ? Souvent lorsqu'il s'agit de monuments "publics" comme nos chapelles de campagne, c'est l'ignorance, la sottise des "décideurs" du moment, municipalité ou "élu local" influent, qui est la cause d'un abandon ou de la destruction de l'une de ces "mémoires de pierres" que plus de bon sens eût suffi à garder dans notre paysage quotidien.

Oui, les deux châteaux, ont bien sur une histoire. Dès le XIIème siècle une forteresse se surveillait les parages. Réaménagée pour assurer la défense de la campagne malouine, elle est réédifiée en 1117 par Henri II d'Angleterre ! Ses fondations sont encore perceptibles dans la cour du château. En 1351, Bertrand Du Guesclin s'y retranche pour résister aux Anglais qui envahissent le pays. Durant la Ligue, la forteresse est détruite par les troupes de Marcour, puis sur l'ordre du nouveau roi Henri de Navarre, en 1594. Ses ruines que nous voyons sont celles



d'un château, neuf, reconstruit vers 1605. Il appartient aux Rochefort, puis aux Rieux, et aux Beringhan, qui reçoivent, en 1702 de Louis XIV, le titre de marquisat pour la terre de Châteauneuf. On peut se représenter le superbe château qui dressait alors sa toiture en dôme, la où nous ne voyons plus que le fronton courbe et des fenêtres béantes.

C'est en 1740 que le marquisat de Châteauneuf est racheté par le fils d'un armateur malouin du nom de Baude. Le nouveau propriétaire, délaissant le château de Jean de Rieux, s'installe dans la haute maison bâtie

sous Louis XIII hors de l'enceinte, et fait tracer de magnifiques jardins avec étangs et bassins jusqu'à la Rance. c'est donc un second logis, d'allure classique, d'un type que l'on appellera malouinière, que nous apercevons de la route. Cette maison était habitée par le marquis de la Vieuxville, Auguste Baude, émigré en 1791 et qui commanda en 1792 une compagnie de la coalition bretonne. Des jolies boiseries, du mobilier de qualité qui caractérisent le décor d'une telle demeure sous Louis XVI que reste-t-il ? Les toitures, les murailles sont autant d'appels pour quiconque est sensible à ce patrimoine. Heu-

reusement depuis quelques mois, des échaffaudages laissent espérer que le scandale de ces monuments livrés au lierre va prendre fin. Merci aux personnes qui relèveront cette mémoire de pierres, signe sur la route et rappel de l'histoire de notre pays.

Kéranforest

Une adresse utile : Les Vieilles Maisons Françaises : 93 rue de l'Université 75007 Paris.

Tél. 01.40.62.61.71 ont des délégués dans chaque département.

Le château de Kergournadeac'h

Cette fois, le château que nous allons rencontrer a une histoire originale. Chaque château, il est vrai, est unique, comme est unique l'histoire d'une famille, comme est unique chaque personne.

Néanmoins le château d'aujourd'hui a ceci de particulier qu'il montre l'apparence d'une forteresse bien qu'il n'en ait jamais été une.

Tours d'angle massives, pont-levis et machicolis ne sont pourtant pas ici de la "décoration", telle qu'on peut en voir dans les reconstitution romantiques du XIX^e siècle, ainsi que la vogue de Viollet-le-Duc a pu en répandre jusque dans toutes les provinces françaises. Non, il s'agit plutôt ici d'une demeure de la Renaissance derrière des murailles dignes de l'époque féodale.

La maison de Kergournadeac'h, en l'évêché de Léon, a une belle histoire. Le nom même la résume : "La Maison de l'homme qui ne prend pas la fuite" ! Il faut, pour l'expliquer, remonter le cours des siècles, jusqu'au moment où l'Armorique ne s'appelait pas encore la Bretagne. Paul Aurélien, le missionnaire de la Bonne Nouvelle, qui allait devenir notre Saint-Pol, l'un des sept saints du Tro-Breiz, débarqué sur l'île d'Ouessant marcha jusqu'à "l'oppidum" appelé Castel et se trouva confronté à des pratiques païennes aberrantes, à la violence et à des mœurs brutales, que la légende désigne par le Dragon causant des ravages parmi la population relevant de l'autorité du Comte Gwitur, cousin de Pol. L'homme de Dieu, vêtu de l'étole



sacerdotale, emblème du pouvoir de chasser les démons, va se porter au-devant du Mal. Pol appelle à son aide des "laïcs", des volontaires. Face au danger, tout le monde se dérobe. Un seul homme, un certain Nuz, accepte d'accompagner le prêtre pour attaquer le monstre, qui finira par aller agiter les flots au large de l'île de Batz au lieu-dit "Toull ar Zarpant"...

En conséquence, le Comte Gwitur fait de Nuz un chevalier et lui attribue la terre qui portera désormais le nom de Kergournadeac'h.

De la descendance de l'intépide chevalier, les archives gardent les noms de plusieurs serviteurs de la Bretagne. Durant la guerre de Succession Guyomarc'h Nuz abandonne ce patronyme pour ne conserver que le nom de sa terre. Sa descendance, Aliette de Kergournadeac'h, épouse en 1473 Maurice de Coatquelfen. Leur petit-fils François reprendra le nom, les armes (échiqueté d'or et de gueules) et la devi-

se (en Dieu est) des Kergournadeac'h, ses aïeux. En 1530, à nouveau l'héritière est une femme, Jeanne de Kergournadeac'h, qui porte la terre dans la maison de Kerc'hoent en épousant Alain de Kerc'hoent, seigneur de Trohéon, en Sibiril.

Le château dont nous pouvons voir les ruines n'est pas encore sorti de terre. C'est Olivier de Kergournadeac'h, mort en 1594, qui aurait commencé les travaux. Travaux dont on attribue l'achèvement au mari de sa petite-fille Renée. Cette héritière, "le parti le plus considérable qui fut alors dans la Bretagne" avait épousé, à 15 ans, le 1^{er} mai 1616 en la chapelle du château, Sébastien de Rosmadec qui présida en 1621 les Etats de Bretagne. C'est donc ce ménage qui habita cette demeure magnifique, dont on écrit en 1644 qu'elle "mérite d'être mise au rang des belles maisons de France".

Le château mire dans l'étang ses élégantes cheminées, ses grosses tours couronnées de charpentes "à

l'impériale" sur lesquelles tournent des girouettes dorées en forme de cavaliers, qui font l'admiration des visiteurs. En 1726, les avenues, les bois, les jardins, le château et ses métairies, tout sera vendu par la petite-fille du marquis de Rosmadec, à Mathieu Pinsonneau, un étranger au pays, dont la venue portera la responsabilité de la ruine de Kergournadeac'h. La tradition rapporte en effet que Madame Pinsonneau, contrariée de voir son fils préférer les charmes de sa terre bretonne à une carrière de courtisan, imagina de démolir le château en livrant ardoises, plombs, charpentes et pierres de taille à qui voudrait venir les prendre !... Telles serait l'origine de ces ruines grandioses qui lèvent vers le ciel leurs hautes cheminées, dont les âtres noircis évoquent les générations qui habitèrent ce logis au nom chevaleresque.

En 1978, la terre et les ruines, avec le pavillon bâti au XVIII^e siècle avec les pierres du château, furent achetés par M. de Guébriant, dont le petit-fils a entrepris un chantier de fouilles mettant à jour d'intéressants vestiges qui montrent l'ancienneté du site habité.

Le château de Kergournadeac'h est un magnifique morceau d'architecture et l'on ne contemple pas ses belles proportions sans éprouver pour ses bâtisseurs cette admiration qui nous fait apprécier de tels documents, mémoire de pierre où se récapitulent des pages de notre histoire.

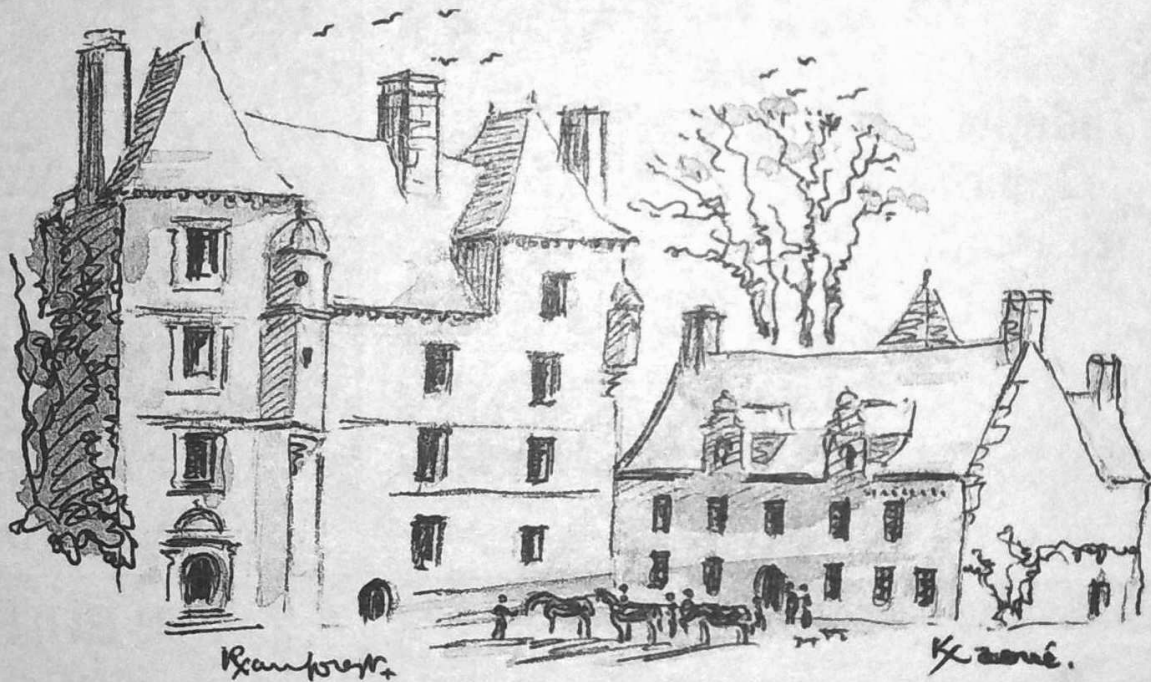
Keranforest

Invitation à la recherche

Ces hautes cheminées émergeant par-delà les champs et les taillis de la paisible campagne de ce Trégor des terres, m'avaient toujours intrigué. Par d'agréables "chemins vicinaux" où les grives viennent casser leurs escargots, j'arrivai en vue de Kerroué. Ruines impressionnantes au-dessus desquelles tournoyaient des corbeaux criards. Qui donc avait voulu ce château presque une forteresse en ces lieux tranquilles ?

En un surprenant contraste un logis d'époque Louis XIII se tenait là, comme gardien du château ruiné ou inachevé. que pouvait-on déduire de la juxtaposition de ces deux lieux d'habitation si différents ? L'une abritait alors la famille d'un fermier, l'autre était livrée au ronces et aux chouettes. Mémoire de pierre...

Au siècle de la Reine Claude, timide héritière du Duché de Bretagne, Kerroué est la résidence d'Alain du Dresnay. Est-ce lui qui envisagea la construction de l'imposant château ? On dit que l'altière demeure ne fut jamais achevée (Pierre Guéguen, cité par La Guennec).



Est-on vraiment sûr que jamais figure humaine n'ouvrit les hautes croisées d'où la vue embrasse la campagne dorée de Plougras ?... A la bibliothèque de Quimper existe un précieux volume du XVème siècle sur lequel, au XVIIème siècle, une main a noté : "au seigneur du Kerroetz du Dresnay". En 1594 Pierre, fils d'Alain, faisait partie de la Ligue et défendait le Château de Morlaix contre les soldats du huguenot Henry de Navarre. En cette période de combats entre parti-

sans du prétendant au trône de France, et tenants de la Ligue catholique, qui donna prise à d'inquiétants chefs de bande tel Guy Eder de La Fontenelle, beaucoup de châtelains sont pillés. Celui de Kerroué, est tué avant Noël 1594. Ses biens sont confisqués. son fils, Pierre, se ralliant à Henry IV est administré. C'est peut-être son petit fils François, époux de Marie de Penmarc'h (St Frégant en Léon) qui fit bâtir ce qu'il nomme en 1669 "un manoir considérable".

Qu'advient-il par la suite de cette vaste demeure ? A la fin du XVIIIème siècle, Kerroué sert de refuge à une troupe de résistants du pays, traqués par les "Bleus" ; le chef de des chouans et Charles Guillaume Poens. Mais qui nous contera les vies dont témoignent les orbites béantes de cette fière façade de granit ?... Kerroué se dresse comme une invitation à la recherche. Et cela, n'est-ce pas notre patrimoine ?

“Écouter”

Pourquoi devons-nous prendre soin de ces “documents” que sont les édifices que nous ont légué nos ancêtres ? Parce que “la mémoire” a besoin de supports. On aime un visage. On n’aime pas dans le vague, abstraitement.

Par chance inestimable, le sol de Bretagne est émaillé de ces témoins qui parlent à la mémoire, à l’imagination, à l’esprit.

Je me souviens de l’émerveillement ressenti en entrant dans la “salle basse” d’un modeste manoir, tapi dans un vallon qu’un matin d’avril peignait dans les tons de perle et d’amande. La pièce comportait deux grandes cheminées, face à face, et pas moins de... sept portes !

Le soleil levant donnait à l’enduit onctueux des murs, au grain des pierres de taille, au plafond aux poutres bien carrées, un air de paix joyeuse qu’il fallait “écouter”....

Qui avait conçu cette pièce aux proportions harmonieuses ? Qui avait pensé la place de chaque élément dans cet ensemble qui forçait l’admiration ? Qui avait voulu et choisi cette façon d’entrevoir, par la porte ronde, le départ de l’escalier en colimaçon ? Qui avait imaginé cette “réserve” aux étagères de schiste, tout d’une pièce, et ce four à pâtisserie dans l’âtre, et cette porte d’angle, si originale ?... Ici, les pierres m’ont raconté l’histoire.



Ce petit manoir aux gâbles ornés de sculptures gothiques était la demeure du grand-père d’un des plus illustres missionnaires que la Bretagne ait porté. Mikaël Le Nobletz, en effet, né à Kerouderm, en la paroisse de Plouguerneau, avait pour mère Françoise de Lesven, de la maison du même nom, proche de Lesneven. Le futur prêtre, enfant, a pu passer auprès de son aïeul de bons moments d’écoute, dans le calme de la jolie chambre haute, toute en pierre, portée par l’axe de l’escalier, et dont l’accès se faisait par la tourelle flanquant le pavillon ouvert au midi. De la cave au grenier, des écuries aux chambres donnant sur le couchant, cette habitation révèle un sens remarquable de l’art de vivre

qui fut longtemps celui des habitants de ces beaux paysages qu’on voudrait peindre.

Mémoire de pierre, oui c’est bien ce que recèlent ces murs patiemment élevés, en pierre, chaux, sable et ces enduits aux torchis savamment composés, ces poutres intelligemment choisies et ces fenêtres disposées pour qu’on jouisse au mieux de la lumière des heures et des jours.

On pourra conserver en archives les photographies les plus réussies, jamais aucune image, ni aucune description, si exacte qu’elle soit, ne rendront ce qui faisait le charme de ce logis très simple, dont la toiture dorée des lichens laissait de loin

pressentir le bonheur de découvrir, par delà la demeure de générations de gentilhommes puis des métayers, la personnalité de ces habitants, l’âme des personnes.

Il y a beaucoup plus, infiniment plus qu’un assemblage de pierres et de chevrons, dans ces “ouvrages bien faites”, qui survivent à leurs auteurs et semblent nous interroger sur le sens que nous donnons à notre vie à nous. Oui, nous avons raison de veiller sur ce patrimoine souvent mal connu, vulnérable et irremplaçable. Un peu partout des associations se sont créées, dont le but est de sauver cette “mémoire de pierre”, si utile pour nous faire habiter le présent.

Keranforest

Le Château de Kerjean

Le château de Kerjean est signalé sur la route à 4 voies Morlaix-Brest. Il est devenu une des "images de marque" du Léon. On a passablement écrit sur ce monument, on s'est parfois servi de son prestige pour mettre en scène des personnages et des situations qui relevaient davantage de la fantaisie que de l'Histoire. Il est bon de regarder cette "belle maison du Royaume" (Louis XIII) avec objectivité.

Qui eut l'idée de bâtir ce château ? La tradition attribue sa construction à la munificence d'un chamoine : Hamon Barbier, dont le "chef", enchaîné dans une de ces curieuses boîtes en bois, est visible dans la cathédrale de St-Pol. Ce chanoine légua une fortune à son neveu Louis Barbier, qui vers 1570 ouvre le chantier de Kerjean sur une terre échangée par son aïeul en 1445 à Henri Olivier, famille dont le blason est encore très lisible sur une pierre sous la galerie.

Louis Barbier, et sa troisième épouse, Jeanne de Gouzillon, veuve d'Yves de Lanuzouarn (paroisse de Plouénan) donatrice de la croix processionnelle à sa paroisse, sont donc les premiers habitants du château actuel. Par lettres patentés de 1618, Louis XIII érige Kerjean en marquisat.

Le deuxième marquis de Kerjean fut marié à 14 ans à une jeune héritière portant un antique nom de Bretagne : Françoise de Parcevaux, Dame de Mézarnou (Plouneventer) et de la Grande Palue (Beuzit - Connogan près Landerneau) elle sera Dame



d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV.

Au XVIII^e siècle, Kerjean passe par alliance dans la maison de Coatanscour (Plourin, évêché de Tréguier). Suzanne de Coatanscour a laissé dans la région le souvenir d'un domaine bien tenu, rendez-vous de l'élite du pays et providence des pauvres. Son mari, le Comte de Kersauzon, défendra avec force aux Etats de Bretagne, les libertés bretonnes. Le ménage a plusieurs enfants, qui meurent en bas âge. Lorsque les émeutes de la Révolution dégénèrent en terreur, la marquise et sa soeur Françoise de Launay, veuve et âgée, sont arrêtées à St-Pol, trahies par leurs talons rouges. Condamnées sans procès, elles seront guillotonnées à Brest, la veille de la chute de Rosbepierre, le 17 juin 1794.

Un an auparavant, un arrêté du District Révolutionnaire avait ordonné la démolition du château !!! Heureusement, l'ordre ne fut pas exécuté. Saisi par les chefs révolutionnaires au nom de la Nation, Kerjean fut vendu. Le notaire des héritiers de la marquise se porta acquéreur. Hélas le château avait été pillé, dépouillé de son mobilier, saccagé par la soldatesque républicaine qui s'imaginait découvrir "un trésor".

Au XIX^e siècle, Kerjean est habité successivement par le marquis de Brillhac, héritier par sa mère de la défunte marquise, puis par sa fille Sidonie de Forsanz, enfin sa petite-fille de Coatgoureden et ses enfants. Lentement restauré, le château redevient le cadre d'une petite communauté rurale, composée de la famille et des do-

mestiques qui trouvent à s'employer sur le domaine.

A l'orée du XX^e siècle, Kerjean servit de cadre aux premières fêtes du Bleun-Brug, lancées par l'abbé Perrot, prêtre à Saint-Vougay, assisté des cinq demoiselles de Kermenguy, dont le père, né à Kerjean, fut d'un précieux soutien pour l'impétueux vicaire.

Ainsi, de siècle en siècle, Kerjean offre à qui veut l'admirer son architecture élégante que le lichen dore et habille de toutes ses nuances. Outre le charme de ce château dans l'écrin de ses arbres, l'histoire de ses habitants tisse avec l'Histoire de France des liens évidents. Kerjean a magnifiquement illustré la devise chevaleresque qui tient en un seul mot : "servir".

Support de légende

« **L**es ruines, par dessus le moutonnement des taillis, apparaissent dans leur grandeur romantique. La végétation qui les habille, leurs brèches et les pans de pierre dressés sur le ciel leur donnent le degré d'imprécision ou le mystère qui fait de nos châteaux ruinés des oeuvres d'art à continuer... Quoi de mieux trouvé pour ce décor que la légende de Jénovéfa, en robe de satin vert garnie de fleurette d'or, errant sur les murailles au clair de lune, en pleurant ? Morte de n'avoir pu aimé l'homme qui s'est donné à Dieu, ainsi que le chante une pièce du Barzaz Breiz.

L'histoire connue nous dit que c'est Jehan du-Faou, grand Sénéchal de Bretagne et Chambellan de France, qui fit bâtir cette habitation vers 1470. Sa petite fille Renée, par son mariage avec Louis de Rohan-Quéméné, porta Rustéphan dans la maison de Rohan. Puis par les Pontcallec, le domaine échut en 1772 au marquis de Kersalaün, qui partage avec La Chalotais la captivité à la Bastille. En juillet 1798, Rustéphan confisqué par la "nation", est vendu à deux pay-

sans : Nicolas Jaouen et Jean Noblet, qui commencent la démolition du château, dont l'acte ne fait pas mention... Depuis les ruines demeurent. Ne serait-il pas utile de veiller sur elles, de resceller les pierres branlantes, si l'on veut pouvoir jouir encore de ce morceau de patrimoine au milieu de notre environnement bitumé ? (Pierres et Paysages, 1973).

Ces lignes, publiées il ya trente ans - une génération ! - Plus tard, un nouvel SOS est lancé dans "Ouest France" du 20 octobre 2002. Il faut agir très vite. La grâce des ruines de Rustéphan

a retenu l'attention d'innombrables "passants", écrivains, érudits, graveurs, peintres et poètes. Puisque l'origine de la ruine remonte à la saisie par la "nation" de Rustéphan sur son propriétaire naturel, il ne serait que justice que la même nation, deux siècles plus tard, assume les responsabilités prises en son nom, et s'occupe de sauver ce qui reste de ce patrimoine architecturale, support visible du chant du Barzaz-Breiz. Nous ne pouvons laisser disparaître un tel document. La beauté des ruines est une chose; leur sauvegarde en est une autre. Un pays frère du nôtre s'est donné les

moyens de garantir la survie de telles "mémoires de pierre", que sont Tintern Abbey, Carreg Connan ou d'autres monuments. En France, une personne a décidé a arraché aux liens l'étonnante forteresse de Bonaguil; chez nous, quelques initiatives viennent secourir Trémazan, Penhoët ou Coatfrec. A Rustéphan, on espère... ferme !

Keranforest

PS : Toute personne sensible au sauvetage de ce témoin de l'art des bâtisseurs en Bretagne, peut s'adresser à la Fondation du Patrimoine-Kervern.

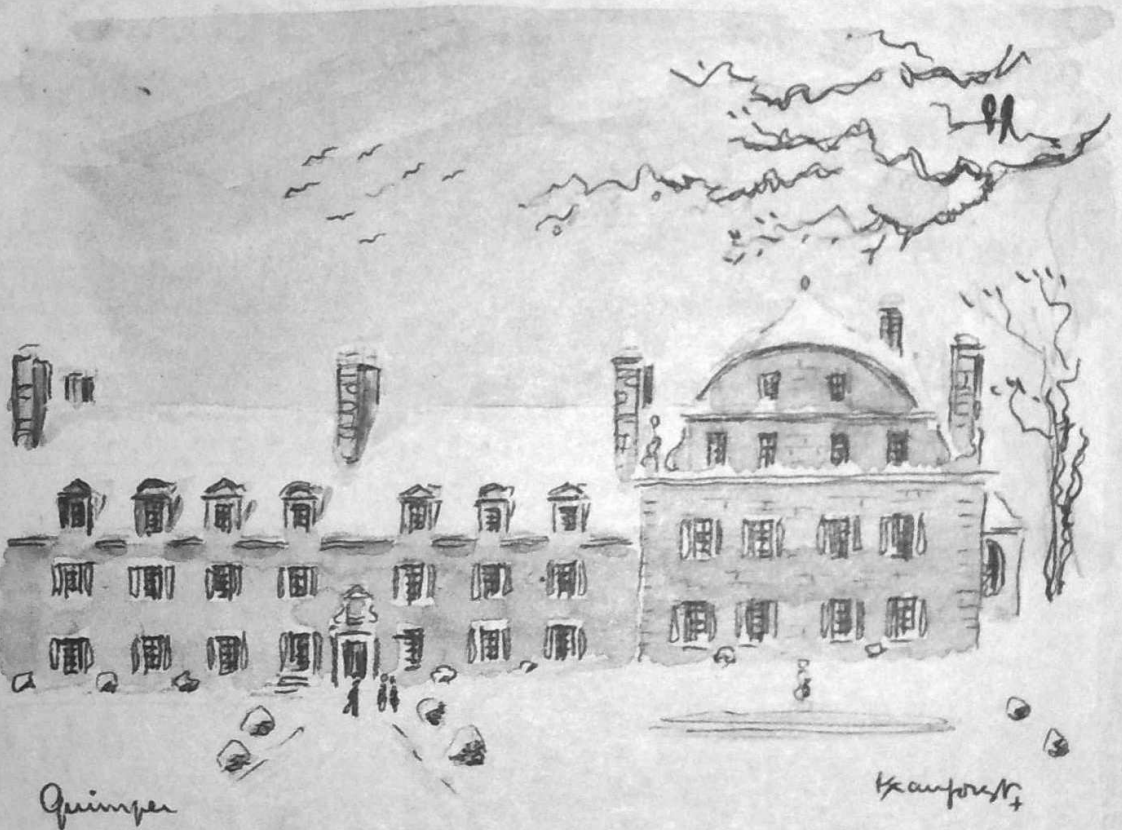
F 29910 Trégunc, ou téléphoner au 02.98.50.21.24



A Quimper, les "Dames de la Retraite"

Il est des édifices qui font tellement partie de notre paysage qu'on ne les remarque ... que trop tard, lorsqu'ils ne sont plus ! Ainsi ont disparu quantité de jolies maisons, de Carhaix à Lesneven, de Cléder à Melrand. Il y a de ces façades si familières que l'on oublie - quand on ne l'ignore pas - l'Histoire qu'elles recèlent. Savons-nous, par exemple qu'un grand nombre des monuments tels que mairies, musées, lycées, casernes - et ceci, dans toutes les régions de France - furent souvent bâtis grâce à la charité de donateurs pour des communautés religieuses ? La plupart de ces constructions témoignent d'un sens de l'équilibre, et elles animent l'espace dans lequel l'intelligence de leurs auteurs les ont inscrites. En Bretagne, comme ailleurs, nous pouvons admirer ces anciens bâtiments, où la simplicité s'allie à l'élégance. Une ville comme Quimper possédait un nombre - étonnant pour l'époque - de ces maisons religieuses. Ce qui est aujourd'hui la Gendarmerie en offre un exemple.

Cette façade avenante, en grand appareil, et ces vastes charpentes, furent dessinées, vers la fin du règne de Louis XVI, pour les "Dames de la Retraite". Cette communauté débuta à Vannes, par la vocation de Catherine de Francheville, une demoiselle de Rhuy, qui se fit servante des plus démunis. Sa ren-



contre avec des personnalités comme le Père Huby (Carhaix) et M. de Kerlivio l'orientent vers les missions que prêchent les jésuites et le Père Maunoir (Plévin). Catherine de Francheville à l'intuition d'offrir aux femmes des retraites comme en suivent les hommes. La réponse est étonnante : on vit jusqu'à 400 retraitantes suivre les exercices ! De 1713 à 1791, les Dames de la Retraite firent partie, comme leur couvent, du paysage quimpérois. Les décrets révolutionnaires expulsèrent les Sœurs, et leur

couvent, rapidement déposé de ses meubles avec et de sa chapelle, servit à enfermer les "suspects", de plus en plus nombreux sous ce régime de terreur, qui fit brûler devant la cathédrale, le jour de Pardon de St-Corentin (12 décembre 1793), les statues vénérées par le peuple quimpérois.

De nos jours, c'est la gendarmerie nationale qui est installée dans le couvent des Dames de la Retraite. Heureusement, la façade demeure, témoin de l'art de construi-

re à l'époque, en même temps que de l'audace animait alors les fondateurs de congrégations. Nombreux en effet, sont les édifices de ce type qui nous restent, dans nos villes. Mémoire de pierre, ils nous instruisent à la fois sur la mentalité de nos aïeux et sur leur talent. Lorsque nous contemplons la gendarmerie de Quimper, la mairie de Guingamp ou celle de St-Pol, nous pouvons écouter, derrière les façades, l'histoire des gens qui nous ont légué ce pays.

A Quimper, les "Dames de la Retraite"

Il est des édifices qui font tellement partie de notre paysage qu'on ne les remarque ... que trop tard, lorsqu'ils ne sont plus ! Ainsi ont disparu quantité de jolies maisons, de Carhaix à Lesneven, de Cléder à Melrand. Il y a de ces façades si familières que l'on oublie - quand on ne l'ignore pas - l'Histoire qu'elles recèlent. Savons-nous, par exemple qu'un grand nombre des monuments tels que mairies, musées, lycées, casernes - et ceci, dans toutes les régions de France - furent souvent bâtis grâce à la charité de donateurs pour des communautés religieuses ? La plupart de ces constructions témoignent d'un sens de l'équilibre, et elles animent l'espace dans lequel l'intelligence de leurs auteurs les ont inscrites. En Bretagne, comme ailleurs, nous pouvons admirer ces anciens bâtiments, où la simplicité s'allie à l'élégance. Une ville comme Quimper possédait un nombre - étonnant pour l'époque - de ces maisons religieuses. Ce qui est aujourd'hui la Gendarmerie en offre un exemple.

Cette façade avenante, en grand appareil, et ces vastes charpentes, furent dessinées, vers la fin du règne de Louis XVI, pour les "Dames de la Retraite". Cette communauté débuta à Vannes, par la vocation de Catherine de Francheville, une demoiselle de Rhuys, qui se fit servante des plus démunis. Sa ren-



contre avec des personnalités comme le Père Huby (Carhaix) et M. de Kerlivio l'orienta vers les missions que prêchent les jésuites et le Père Maunoir (Plévin). Catherine de Francheville à l'intuition d'offrir aux femmes des retraites comme en suivent les hommes. La réponse est étonnante : on vit jusqu'à 400 retraitantes suivre les exercices ! De 1713 à 1791, les Dames de la Retraite firent partie, comme leur couvent, du paysage quimpérois. Les décrets révolutionnaires expulsèrent les Sœurs, et leur

couvent, rapidement déposé de ses meubles avec et de sa chapelle, servit à enfermer les "suspects", de plus en plus nombreux sous ce régime de terreur, qui fit brûler devant la cathédrale, le jour de Pardon de St-Corentin (12 décembre 1793), les statues vénérées par le peuple quimpérois.

De nos jours, c'est la gendarmerie nationale qui est installée dans le couvent des Dames de la Retraite. Heureusement, la façade demeure, témoin de l'art de construi-

re à l'époque, en même temps que de l'audace animait alors les fondateurs de congrégations. Nombreux en effet, sont les édifices de ce type qui nous restent, dans nos villes. Mémoire de pierre, ils nous instruisent à la fois sur la mentalité de nos aïeux et sur leur talent. Lorsque nous contemplons la gendarmerie de Quimper, la mairie de Guingamp ou celle de St-Pol, nous pouvons écouter, derrière les façades, l'histoire des gens qui nous ont légué ce pays.

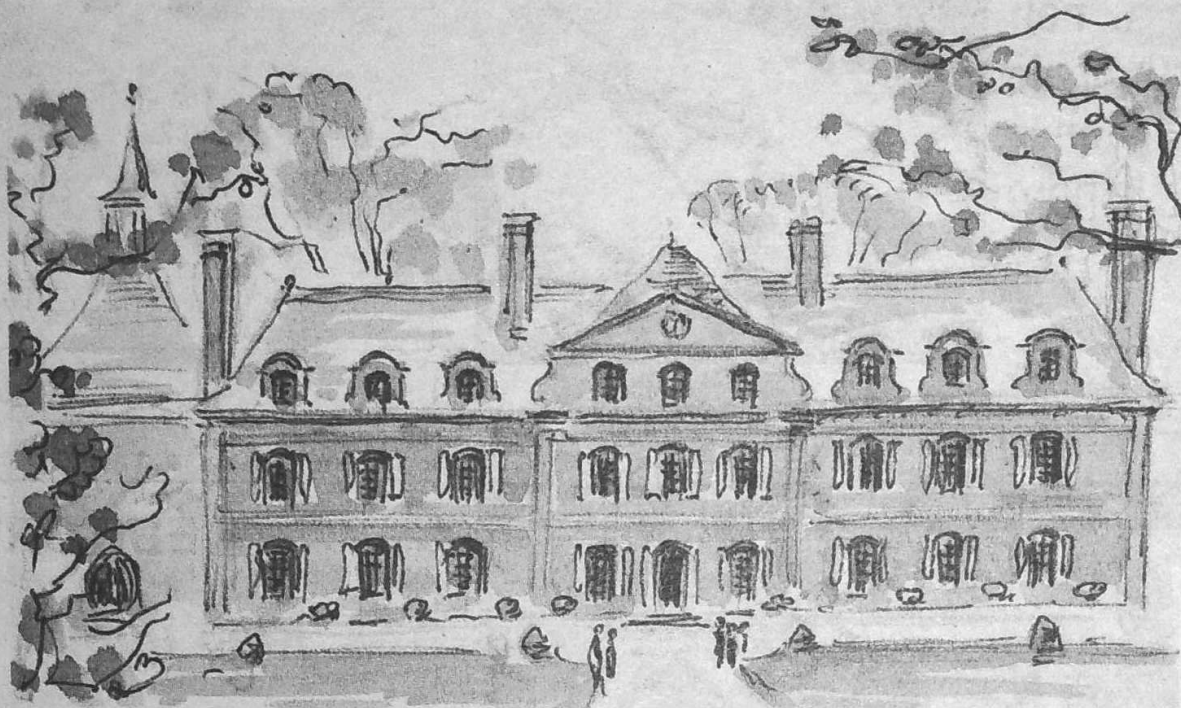
Kerfontaine

Duchesse et Bienheureuse

Il est des pierres qui sont comme des bibliothèques. Encore faut-il les voir, les regarder, les interroger. En Bretagne, l'histoire est lisible à chaque pas. Pour qui aime son pays, infini est le champ de la découverte. Et passionnante la rencontre avec les personnes, dont les pierres même ensevelies sous les ronces et la mousse, nous conteront l'histoire.

Ainsi cette façade ruinée, à demi cachée par les broussailles et le lierre, que je découvris un jour, au fond de la campagne sans la chercher. Qui donc avait dressé ici les plans de cette bâtisse imposante qu'on aurait pu trouver en ville, ou en milieu d'un parc ?

C'était une abbaye. Qui avait choisi l'emplacement, conçu les plans, élevé les murs, les cheminées, les charpentes, dessiné, sans doute de beaux jardins, un vivier, un colombier, le moulin, l'abbatiale, le domaine, de Coatmalouen ? ... Ces pierres, de qui parlent-elles ? Elle évoquent la mémoire d'une femme "admirable et tout à fait supérieure dont le cœur était ouvert à tous les sentiments généreux" (A. de la Borderie) Ermengarde, fille de Foulques Réchin, Duc d'Anjou, née en 1057, mariée à 36 ans (seconde noce) au duc de Bretagne Alain Fergent, veuve à 62 ans, est morte à 90 ans, en l'abbaye St-Sauveur de Redon. Cette Duchesse de Bretagne, douée d'une sagesse reconnue, éduqua son fils Conan avant



de se retirer au monastère de Fontevault, fondée par le breton Robert d'Arbrissel qui vécut jusqu'en 1117. Ermengarde regagne alors Redon, d'où elle continue à être consultée sur les affaires politiques et religieuses du duché. Vers 1130, elle se met en route vers la Bourgogne, où elle rencontra Bernard de Fontaines, le futur Saint Bernard ! Agé d'une quarantaine d'années, il est déjà "père" d'un nombre de fondations cisterciennes. C'est lui qui poussa la duchesse de Bretagne à faire le pèlerinage en Terre Sainte (La belle-soeur d'Ermengarde, Mélisande était fille de Baudouin, roi de Jérusalem)

La duchesse décida d'appeler en Bretagne les disciples de Bernard de Clairvaux et l'on vit s'implanter, en 12 ans, pas moins de 10 abbayes cisterciennes ! La première en 1130, fut Bégard. Coatmalouen fut fondée le 25 juin 1142, près du village

de Kerpert dans les bois, entre Guingamp et Loudéac. Ce sont les moines, au XII^e siècle, qui vinrent cultiver les sols et les esprits dans cette "Bretagne profonde". De l'abbatiale du monastère que la Duchesse Ermengarde fit bâtir en ces lieux, nous voyons quasiment plus rien. Des siècles après Ermengarde, des bâtiments nouveaux s'élèvent, sobres et harmonieux, tels que les concevaient les architectes sous Louis XV, dans le style de Bon-Repos et d'autres logis conventuels de la même époque.

En novembre 1719, Coatmalouen servit de refuge au Marquis de Pontcallec, compromis dans la conspiration avec l'Espagne. En 1792, les révolutionnaires terrorisant la région chassèrent les moines et mirent en vente le domaine et les bâtiments, comme "bien national".

Les ruines qui nous res-

sent sont le témoin d'une longue succession d'hommes et de femmes attachés à ses lieux. Ces pierres oubliées (qui ne figurent même pas sur ces cartes !) enseignent aux Bretons que l'une de leurs duchesses, soucieuse de l'éducation de ses sujets et du salut de leur âme, fut l'instigatrice d'un renouveau spirituel dans le sillage du grand St Bernard ; que cette pieuse princesse fit même construire une église à ... Sichar, là où le Christ demanda à voir une femme de Samarie ! ... Quelle chance d'avoir encore au moins des murs, mémoire de pierre, pour nous raconter l'histoire qui est la nôtre ! Bégard, le Relecq, Buzai, Langonnet, St Aubin en Plédéliac, La Vieuxville en Dol, Lanvaux, la Meilleraye et Coatmalouen nous rappellent une personnalité qui marqua la Bretagne et figure parmi les plus nobles portraits de femmes heureuses de servir.

Keranforest

Sous la mousse...

Le dictionnaire du Patrimoine des Communes du Finistère (1) mentionne "vestiges du château de Lézergué". Une photo, nue, montre effectivement une façade aux yeux vides. Devant le squelette de pierre, on pressent autre chose.

Cette façade se dresse comme un pan de décor de théâtre, nous conduit à interroger les pierres, ces fenêtres sans vitres ni menuiseries, ces amas de décombres sous la ronce et l'ortie.

Ces pierres, ces fenêtres, ces portes nous parlent. Elles témoignent d'un art de construire, et aussi d'un art de vivre (2). Cette vaste "maison des champs", que les gens appelaient le château, a pris la place du vieux manoir de Lézergué, bâti par un chevalier du nom de Cabellic, pour devenir un siècle plus tard la demeure de Guy Auttret, sieur de Missirien (dans le Cap Sizun) chercheur précieux pour l'Histoire de Bretagne.

C'est dans ce vieux manoir que naît, sous le règne de Louis XV, Jean-François de La Marche (de la maison de La Marche dans les Monts d'Arée). Ce jeune gentilhomme deviendra officier au régiment de la Reine (Marie Leczinska). A la suite d'une blessure, le brillant officier, encore célibataire, perçoit un appel à se mettre au service du Roi des rois : il autre au séminaire. Prêtre, il ne tarde pas à être remarqué pour sa clairvoyance et son sens de la justice. Nommé évêque de Léon, il se fera vite estimer autant par les prêtres de son



diocèse, qu'il prend le temps de visiter un à un, que par la population, qui le surnomma Eskop ar Batatez (l'évêque des patates) parce que, s'étant fait jardinier dans son petit domaine de Château-Gallardin, il fut l'initiateur de la culture de ce tubercule qui fit rapidement la richesse des fermes du Léon. Cette belle figure d'évêque et d'Ancien Régime, qui contredit la caricature qu'en a laissé l'image révolutionnaire, compte certainement parmi les personnalités les plus perspicaces et les plus courageuses de son époque. (3)

La façade nue d'un château oublié nous raconte l'Histoire. Le dernier évêque de Léon, s'il est né dans l'ancien manoir, a sûrement vu la façade dont il nous reste que des "vestiges". Le "château neuf"

montre à la fois l'excellence de la construction et les goûts des gentilhommes bretons sous le règne de Louis XVI. On préférerait alors, aux petits manoirs fortifiés ou aux châteaux austères des périodes antérieures, des logis aux pièces claires, où le soleil faisait chanter les tons pastels des boiseries gracieusement moulurées et les bois d'un mobilier dont on admire toujours l'élégance et la commodité. De cette agréable demeure, tout, ou presque, a disparu.

Lézergué n'est plus qu'une façade. Mais une façade qui parle. On connaît d'autres ruines, dans un état tout aussi "désespéré", qui ont été découvertes, appréciées, relevées (l'abbaye de Bon-Repos à peu près de la même

époque et victime des mêmes aberrations, est en voie de relèvement). Nous avons ici la chance de pouvoir contempler davantage qu'une "plaque commémorative" : Lézergré est un témoin de notre Histoire. Ce pan de mur n'est pas une ruine quelconque ; le berceau du dernier évêque de Léon mérite qu'on le découvre, et que devant cette architecture sobre et belle, on prenne le temps de penser. (4)

Kéranforest

(1) Patrimoine des communes. Ed. Floc'h

(2) "Louis XV" Paul del Perugia. Ed Albatros

(3) "Etude sur un diocèse breton" Abbé Kerbiriou

(4) "Pierres et Paysages" p. 385 chez Floc'h (Mayenne)

La cathédrale de Vannes

C'est la septième ! La cathédrale de Vannes, pas plus que celles de St-Brieuc et de St-Malo, ne porte le nom du fondateur de l'évêché. Elle est dédiée à un autre fondateur... le premier pape ! C'est l'église St-Patern qui a pour patron le premier évêque de Vannes, selon la tradition.

Puisque nous allons de cathédrale en cathédrale, visitons celle de Vannes. Bâtie au XIIIe siècle, elle dut être plusieurs fois remaniée. Le principal chantier fut décidé par un dominicain, venu du Couvent de St-Dominique à Morlaix (devenu église des Jacobins, saccagé à la Révolution, transformé en Musée Municipal). Jean Validira, nommé évêque de Vannes (1444), travailla avec le soutien du Duc de Bretagne, Jean V, à relever l'antique édifice.

Après lui, un autre religieux, du Couvent des Jacobins de Quimperlé, Yves de Pontsal (1471) poursuit l'œuvre entreprise. Plus tard un superbe retable fut placé dans la Chapelle du St-Sacrement, où se réunissent encore les chamoines chargés de l'office de la prière en cette ville. Une construction inattendue, dans le goût de la Renaissance, fut accolée



à la cathédrale par l'archidiacre Jean Daniello : cette rotonde abritera les restes d'un grand missionnaire, qui a profondément renouvelé la foi de ses contemporains : l'espagnol Vicente Ferrier. Appelé en Bretagne par le Duc, il est mort dans une maison que l'on montre encore, veillé par les trois du-

chesses alors en résidence à Vannes. Un bel ouvrage de tapisserie tissé au temps de Louis XII relate quelques uns des miracles obtenus par l'intercession de Saint-Vincent Fevrier. Le tombeau, exécuté des siècles plus tard, sous le règne de Louis XV, est l'œuvre d'un sculpteur marseillais qui est aussi

l'auteur du maître-autel et du monument à Mgr Jean Bertin (1746-1774) frère du ministre de Louis XVI et courageux défenseur de la doctrine catholique contre les dérives du jansénisme dans son diocèse. D'autres tombes dans la cathédrale rappellent de belles figures de pasteurs, comme Mgr de Rosmadec (1646) auquel nous devons le sanctuaire de Ste Anne d'Auray. Parce que cet évêque a écouté et vu les dres du laboureur Yvon Nicolazic, le pèlerinage à la grand mère du Christ put fleurir et porter ses fruits jusqu'à nos jours. A côté des évêques un martyr vannetais a aussi sa tombe dans la cathédrale ; c'est Pierre-René Rogna arrêté à Noël 1795 et condamné à mort l'an IV de la République (1796). Ainsi, toutes les époques, leurs joies et leurs heures noires se donnent à lire dans le vaisseau de pierre qui veille sur la ville. La cathédrale, que les façades des vieilles maisons semblent presser de toutes parts, ou protéger, est un lieu de paix dont tout le monde peut apprécier les bienfaits, au milieu des activités fébriles auxquelles nos sociétés nous poussent. Entrez dans cette cathédrale de Vannes, et voyez !

Kerandret

La cathédrale de Saint-Pol-de-Léon

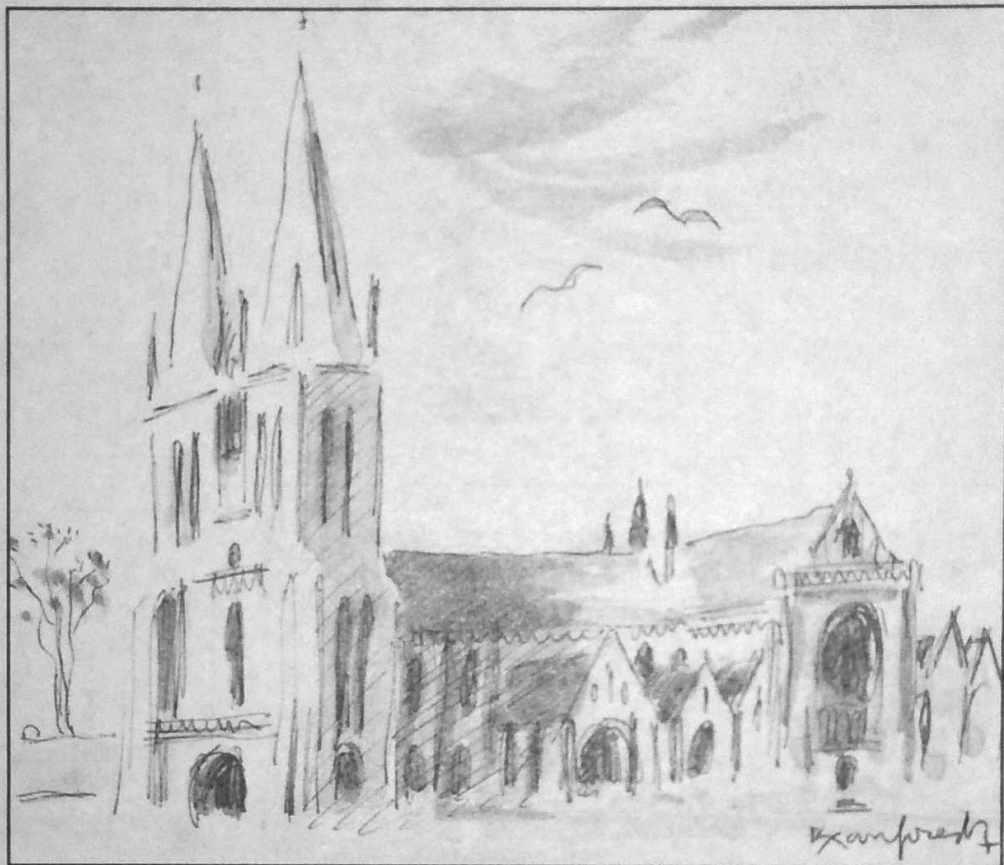
Après la cathédrale de Saint-Corentin, visitons celle de St-Pol. En breton, l'ancienne "capitale" de l'évêché du Léon, est appelée Kastel Paol, ou simplement : Kastell. Ce nom vient du "Château", plus exactement du camp retranché, dont les ruines furent données par le chef de la contrée, le comte Gwithur, à Paul Aurélien, missionnaire débarquant de l'île de Bretagne sur l'île d'Ouessant, et qui vint s'établir sur l'île de Batz, au VI^e siècle.

La cathédrale, siège de l'évêque du Léon, date en partie du XIII^e siècle. En visitant ce "monument historique", nous pouvons découvrir et reconnaître les traces de 7 siècles d'histoire ! L'architecture de la cathédrale révèle de nombreuses "campagnes", c'est-à-dire des chantiers qui s'échelonnent sur plusieurs générations, associant des styles successifs.

Un document exceptionnel nous permet de dater avec précision certains de ces ouvrages que nous avons sous les yeux ! Un extrait de comptes de la Maison de Bretagne à l'évêque de Léon, pour réédifier son église. Sur les voûtes du chœur nous reconnaissons les armes de deux évêques du lieu : Jean Validire (1427-1432) et Guillaume Ferron (1439-1472). Il va sans dire que cette réédification a tenu compte de ce qui existait déjà. L'évêque Guillaume de Kersauson (1272-1327) dont le tombeau (récent) rappelle le souvenir, avait connu l'édifice antérieur.

La cathédrale constitue une prodigieuse "mémoire de pierre". En effet, chaque détail, depuis la "pierre de Caen" aux Ecussons de Kersanton, depuis le sarcophage roman, dit "tombeau de Conan Mériadec", à l'élégant mausolée de François Visdelou, du "ciborium" en forme de palmier aux stalles du XVI^e siècle, burinées par les polissons de la Psalette, de la cloche "miraculeuse" du Roi Marich, à la tombe de la mystique stigmatisée Marie-Annick Picard et à la chasse du martyr Emilien, rapportée de Rome par l'abbé de Kermenguy, premier chapelain de la Salette, en 1845, tout dans cette cathédrale, nous raconte l'histoire de notre coin de terre (1).

Depuis l'arrivée de Paul Aurélien dans ce "castellum" hanté par les bêtes sauvages, jusqu'à nos jours, c'est la vie des



hommes qui se laisse lire, sous les voûtes, sur les murs et les autels, les dalles de ce monument vénérable.

Le dernier évêque du Léon "eskop ar patatez", habite encore par l'esprit la vieille cathédrale. L'ex-officier de la Reine, Jean-François de la Marche, fut un grand bienfaiteur de la population léonaise : c'est lui qui fit bâtir, le 31 mai 1787, l'actuel Collège du Kreisker. Il favorisa l'introduction de la pomme de terre dans le pays, lança une enquête sur les causes de la mendicité afin d'y proposer des remèdes, visitant son diocèse à cheval, et prévenant l'opinion des dangers qui allaient entraîner le chaos économique et social pendant près de 15 ans.

La cathédrale garde son souvenir, ainsi que sa résidence attenante (transformée en mairie) et les jardins de l'Evêché (transformés en parking) qui formaient, avec la place, un bel ensemble dont quelques gravures peuvent nous donner une idée.

La cathédrale de St-Pol modeste dans ses dimensions, hétéroclite dans son architecture, a quelque chose d'émou-

vant, parce qu'elle contient, à l'échelle de l'ancien diocèse dont elle fut un foyer spirituel et culturel, une foule de "témoins" qui nous parlent de l'histoire des hommes qui s'y sont rassemblés, convoqués par la voix joyeuse et solennelle du "Paul" et du "Louis" (3), les deux cloches de la paroisse, avant qu'elles ne soient descendues en 1793.

Dépouillée de son titre de cathédrale depuis deux siècles, cette église reste néanmoins pour le peuple du Léon, un repère certain. L'entrée des marcheurs du Tro-Breiz en août 1994, sous ses voûtes antiques l'a rappelé d'une façon étonnante à tous ceux qui furent présents lors de ce pèlerinage aux sources (2).

Kéranforest

(1) On trouvera une relation de cet épisode dans un ouvrage consacré à l'abbé de Kermenguy, à St-François, BP 47, 29201 Morlaix. Tél. 02.98.88.56.36

(2) Les reliques de Saint-Pol missionnaire étranger en Armorique, furent portées ce jour-là par des porteurs dont l'un était étranger à la Bretagne, venant d'Afrique et rappelant la dette de la foi apportée à son pays par des missionnaires... bretons.

(3) Le 28 novembre 1743, les cloches sont descendues et transportées à Morlaix pour être envoyées à la fonte.

La cathédrale de Dol

Dol de Bretagne, c'est Saint-Samson. Samson, c'est l'un de ces aventuriers du Christ qui délaissant comme Lui, les satisfactions éphémères du monde, se sont lancés sur les chemins de la Terre pour annoncer la plus bouleversante de toutes les nouvelles : La Bonne Nouvelle.

Le jeune Samson, né vers 480 sur l'île de Bretagne, était si enthousiaste qu'il entraîna dans la vie consacrée son père Ammon, sa mère, ses cinq frères, son oncle, sa tante, ses cousins, comme le fit plus tard Bernard de Fontaine, le grand Saint-Bernard. Après avoir missionné en Zélande aux côtés de Saint-Gildas, Samson fut inspiré de traverser la Mer de Bretagne et aborda en Armorique vers 548. Telle fut l'origine de Dol.

La cathédrale dédiée à Samson fut d'abord une modeste construction romane dont quelques vestiges furent intégrés au XIII^e siècle, dans la reconstruction qui suivit l'incendie en 1203 par les soudards de Jean Sans Terre.

Cette cathédrale, qui dresse sur les terres plates des marais sa silhouette peu banale, est une forteresse de granit. Les bâtisseurs ont réussi dans la pierre un chef d'œuvre d'élégance, que les vitraux du XIII^e siècle rendaient précieux. Dès le XVI^e siècle, il y avait dans la petite cité assez de culture musicale pour que des



Kéranforest

orgues vinssent embellir les offices religieux. Le chœur était garni au XVI^e siècle de 11 stalles sculptées dans le chêne.

Au nombre des curiosités que recèle ce magnifique monument plein d'histoire, il faut s'arrêter devant le tombeau de Thomas James, "l'Ornement le plus précieux de la cathédrale de Dol". Etonnant tombeau élevé pour un évêque qui venait précisément de déclarer sa volonté d'être enterré sans aucune pompe, à même la terre ! (cf. son testament du 5 avril 1503).

Comment expliquer l'édification, en Bretagne, d'un mausolée de caractère italien ? Thomas James, natif de Saint-Thomas, ambassadeur du Duc de Bretagne François II, avait été chargé par le pape du gouvernement du Château Saint-

Ange. Amoureux de Rome, le prélat breton, qui avait d'abord occupé le siège de Léon (1478-1482), reçu après sa mort cet hommage de ses deux neveux Jean et François James, auxquels nous devons de pouvoir admirer cet ouvrage de la Renaissance italienne dans la cathédrale de Dol.

Malheureusement, les casseurs envoyés par les autorités vandales de 1793 mutilèrent ce remarquable travail. D'autres œuvres d'art meublent encore la belle cathédrale qu'il faut prendre le temps de découvrir. Un vitrail illustre quelques-uns des évêques les plus marquants, dont le dernier successeur de Saint-Samson à Dol : Urbain de Hercé (1767-1791), grand bienfaiteur de la ville et martyr de son dévouement.

Aumônier des troupes roya-

listes tombées dans le piège de Quiberon, Mrg de Hercé fut traîné avec les autres victimes jusqu'à Vannes, où en dépit de la parole d'honneur de Lazare Hoche, il fut massacré après avoir béni tous ses compagnons. C'était précisément le jour de Saint-Samson (28 juillet 1791).

Sa cathédrale endommagée par les révolutionnaires, ne fut restituée au culte catholique qu'après de longues années de chaos, et les Dolois purent à nouveau s'y rassembler, admirer le vaste chœur, le déambulatoire entouré des dix chapelles, ses deux porches aux pierres historiées, ce monument gardien de la mémoire de leur petite cité.

En août 1998, les marcheurs du Tro-Breiz purent découvrir depuis le Mont Dol, l'importante forteresse, postée telle une vigie sur la campagne aux blés mûrs. La cathédrale de Saint-Samson s'ouvrait devant eux comme un grand livre d'histoire. En août 1999, les mêmes pèlerins, accompagnés de nouveaux marcheurs, purent à nouveau admirer le vaisseau de granit, avant de prendre le départ vers une autre cathédrale, au bord de l'Atlantique !

La cathédroloscope propose à Dol, d'aller plus loin encore dans la découverte du génie des hommes, lorsqu'ils décident de se mettre au service du bien.

Kéranforest

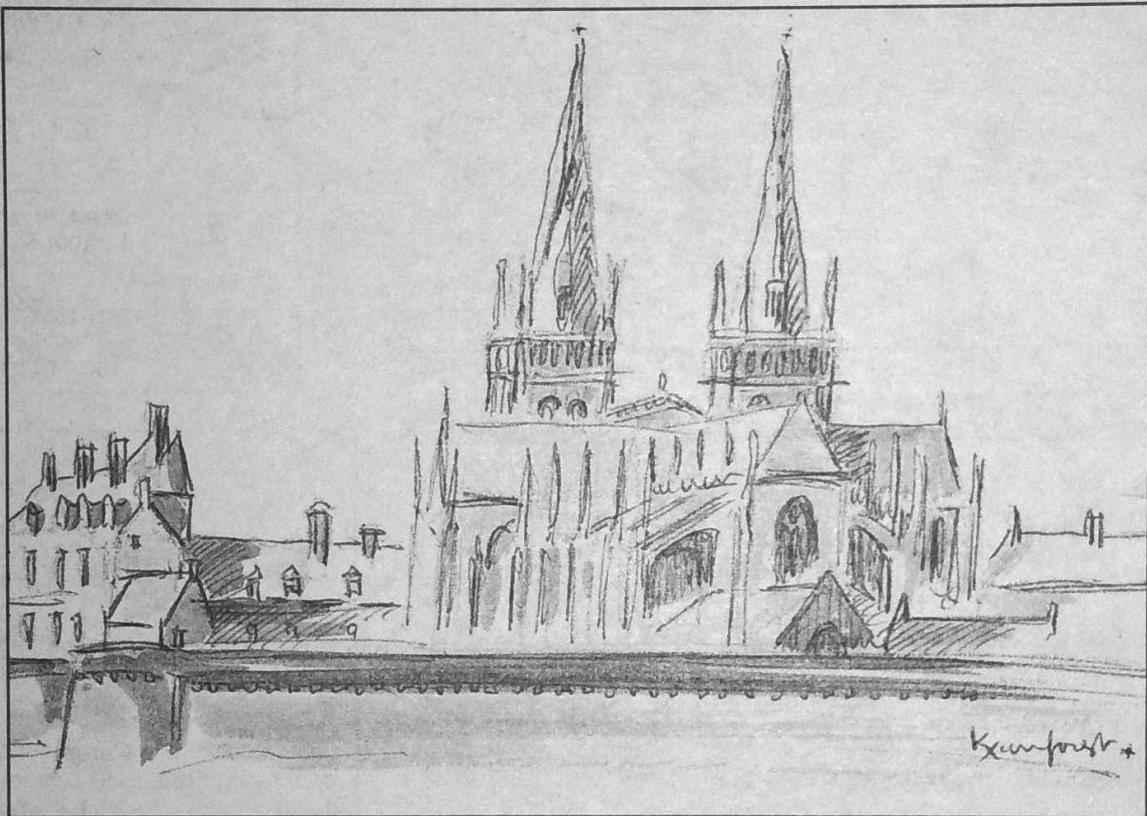
La cathédrale Saint-Corentin à Quimper

Une cathédrale, ça ne se fait pas comme ça. La cathédrale de Quimper n'est pas sortie d'un "bureau d'études", ni d'une décision d'un ministère de l'Urbanisme. Face à un édifice pareil, notre intelligence est sollicitée. Qu'est-ce qu'une cathédrale ? Pourquoi fut-elle bâtie ? Qui a eu l'initiative d'un tel chantier ? Comment cette construction a-t-elle commencé ? Qui a choisi l'emplacement et décidé des plans ?...

Autant de questions -et bien d'autres encore- qui se posent à notre esprit lorsque nous nous trouvons devant ce monument historique, tellement familier que nous pouvons passer une vie entière dans la ville de Quimper, sans avoir vraiment "exploré" le visage vénérable de cette "église-mère" qu'est la cathédrale Saint-Corentin.

Le mot de cathédrale rappelle la cathèdre, le siège sur lequel s'assied "l'Ancien", l'évêque (an Aotrou Eskop) qui a reçu la charge d'enseigner et de gouverner une portion d'église, le peuple de Dieu qui est en Cornouailles.

Si nous remontons le cours du temps, nous trouvons en effet mention de Corentin, fils de Bretons immigrés en Armorique au V^{ème} siècle. Corentin est un jeune homme radicalement transformé par sa "rencontre" avec le Vivant, ce Jésus mort et ressuscité, que ses envoyés en Ile de Bretagne lui ont fait découvrir. Dans la solitude propice à l'oraison, Corentin vit de l'eucharistie, miracle chaque jour renouvelé du don du Christ (le pois-



son -Ictus- de Corentin en sera le symbole).

Au pied de la colline que nous appelons le Mont Frugy, au confluent (Kemper) des rivières du Steir, du Frouit et de l'Odet, le chef de cette région, le Roi Gradlon, a sa résidence. C'est lui qui fait venir Corentin, ce moine qu'il admire, et qui confie la part de population qui formera plus tard le "diocèse de Quimper".

La cathédrale que nous voyons aujourd'hui est située à l'emplacement des premières constructions faites pour le premier évêque de Quimper. L'édifice présente la forme d'une croix, quoique légèrement inclinée. Cette inclinaison a reçu des explications diverses : l'état marécageux du sol aurait nécessité le léger déplacement des fondations, l'église

romane du XI^e siècle abritait le tombeau d'Alain Canhiart, qui avait libéré les Bretons des envahisseurs Normands. Les architectes du XIII^e siècle, en ménageant ce tombeau, ont conduit les constructeurs de la nouvelle nef, au XV^e siècle, à donner cette position ; position que sur un plan symbolique, l'on a rapprochée de la position du corps de Jésus en croix, telle que le rapporte le témoin oculaire, Jean, dans son récit : *"inclinant la tête, il remit l'Esprit"*.

Comme la plupart des trésors de l'architecture, la cathédrale de Quimper fut victime des vandales de 1792, qui jetèrent au feu les antiques statues constituant le patrimoine des Quimpérois et notre patrimoine tout court, générations, riches et pauvres, confondus. Seule une statue de Ste-Anne et

celle de Santig Du échappèrent à ce "brûlis républicain".

Après les années de chaos, la cathédrale fut rendue au culte catholique et d'importantes restaurations y furent apportées. Tout autour de l'édifice tutélaire s'agglutinaient des échopes et des habitations à colombages abritant de nombreux artisans, jusqu'en 1848. On les voit encore figurant sur les plans de l'architecte Joseph Bigot, le Viollet-Le-Duc du Finistère.

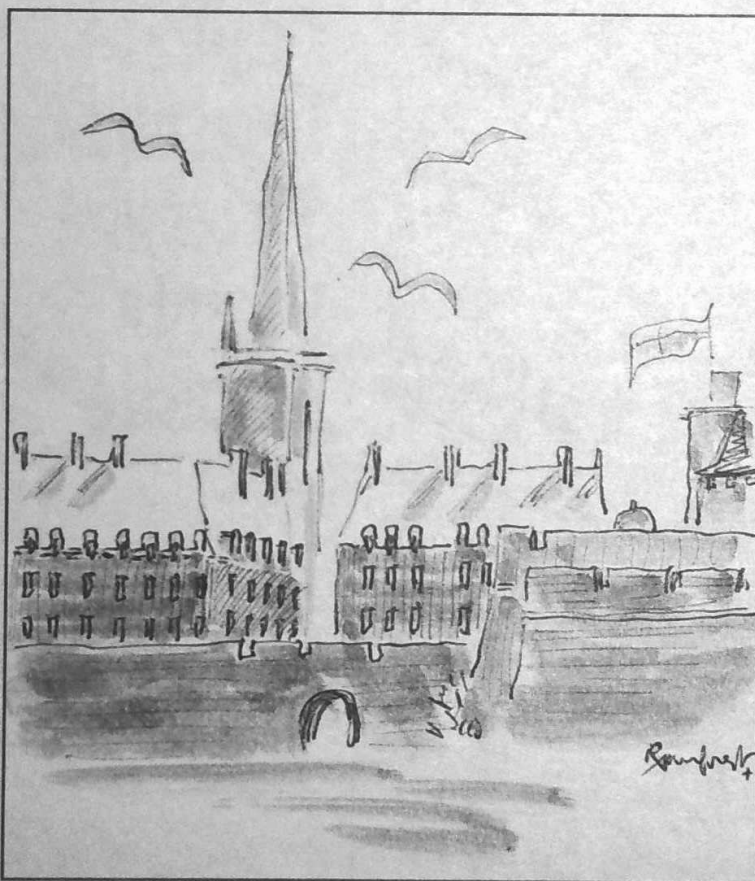
La cathédrale St-Corentin appelle une visite attentive. Sous les voûtes qui ont retrouvé les tons ocres et chaleureux, on aime écouter la mémoire des pierres nous apprendra un peu de ce qui fait notre Histoire.

La cathédrale de Saint-Malo

La cathédrale de St Malo pointe sa flèche de granit au milieu du troupeau pressé des maisons serrées dans la ville close, rebâtie après la folie des bombardements de la guerre.

Cette cathédrale, vers laquelle montent les rues encaissées au-dessus desquelles crient les grands goélands, est une construction que l'on pourrait qualifier de disparate. Plusieurs époques, plusieurs styles y sont réunis. Lorsque l'on pénètre dans la pénombre de ce grand vaisseau de pierre, le regard découvre peu à peu les piliers, les arcades, les vitraux qui colorent la lumière du jour, et la voûte, symbole de la maison du Père céleste.

Une première église, bâtie sur le rocher de l'ermite Aaron, au VII^e siècle fut ravagée par les soldats de Charlemagne en 811. Cinq des courageux ancêtres de la Cité des Corsaires la relèvent. Elle est alors consacrée à un martyr, le diacre espagnol Vincent, assassinés sous Dioclétien en 304. Passent trois siècles. L'évêque du lieu est Jean de Chatillon, un chef remarquable. Il décide de rebâtir la cathédrale (1152) et il la replace sous le vocable de son prédécesseur Malo. C'est



aussi de son époque que date la nef romane. Une cuve baptismale du XI^e siècle rappelle l'église antérieure. En 1238, on élargit le chœur, utilisant comme pour la cathédrale de St Pol de Léon, la pierre de Caen. A l'époque de la reine Anne des chapelles latérales sont ajoutées. Et, à la fin du XVI^e siècle, l'architecte du roi

Jean Houssin, natif de Dinan, dessine le transept et le collatéral Nord. Plus tard, sous le règne de Louis XV on construit la chapelle du St Sacrement.

Arrive la révolution. La cathédrale est "confisquée" sur ordre des idéologues au pouvoir à Paris. Le vénérable édifice, œuvre de plu-

sieurs générations de malouins et témoin des grands moments de leur histoire, sera utilisé comme... magasin, après avoir servi, par décret de "la Nation" de "temple de la raison et de l'être suprême." Ses cloches, comme des milliers d'autres qui furent alors arrachées à tous les clochers de France, faillirent prendre le chemin de Paris et de la fonte! Heureusement les malouins réussirent à éviter que cette folie ne fût mise à exécution. Le bourdon nommé "Gros Malo", le "Jacques Cartier" et la "Noguette" qui avaient carillonné pour les baptêmes, mariages et fêtes, sonnèrent les funérailles durant des siècles, ne furent pas coulés pour devenir canons à tuer. Elles sonnent encore.

La cathédrale de St Malo recèle de quoi recueillir de grandes et belles leçons d'Histoire; ses pierres, ses statues, ses vitraux, ses cloches racontent à qui veut apprendre, ce que fut la vie des habitants de cette pointe, un jour évangélisée par un missionnaire gallois (Mac Law) venu apporter la bonne nouvelle du salut pour tous. Malo est du nombre des "septs saints" qui firent de l'Armorique, la Bretagne qui vous est chère.

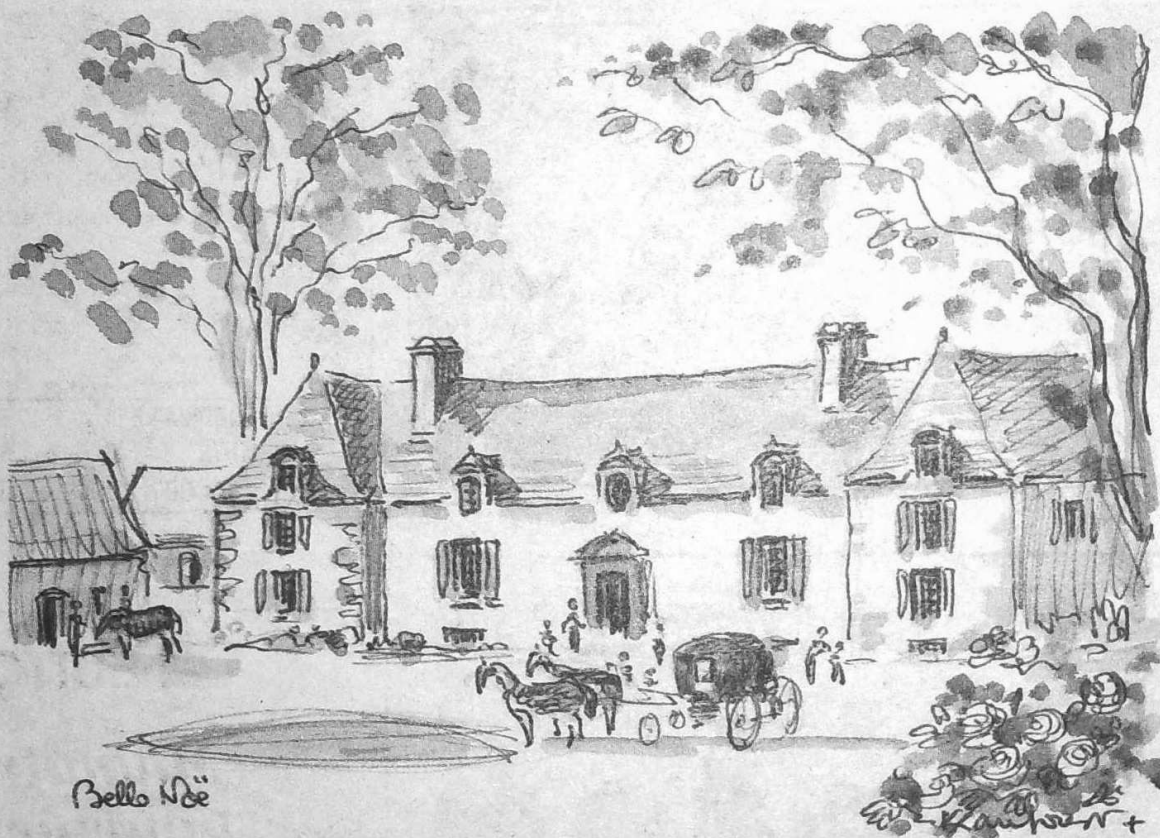
Kéranforest

Belle Noë

Au milieu d'une pâture, insolite, cette grande maison semble appeler au secours. Pathétique, trop imposante pour une ferme, trop modeste pour un château, cette demeure pose des questions. Les bestiaux qui paissent alentour ne font que rendre plus désolée cette maison qui a certainement hébergé une succession de familles. De ses écuries, de ses remises, de ses communs, on ne voit plus rien. Plus de jardins, plus d'allées, plus de "cour d'honneur" ni d'arbres de décoration ; la vie semble s'être retirée de ce grand corps, bâti pour être le logis de nombreuses personnes.

Qui a voulu à cet endroit une telle bâtisse ? Qui en a tracé les plans ? Qui l'a meublée, habitée, entretenue siècle après siècle ? Car une telle demeure, dont on remarque de loin l'élégance est conçue pour servir à d'agréables séjours. Combien d'enfants, combien de personnalités se sont formés dans ce décor ?

Il paraît que Belle Noë (c'est le nom du manoir) fut habitée par le corsaire Robert Surcouf, né à Saint Malo en 1773. Homme audacieux qui infligea à la Marine Anglaise, rivale de celle de Louis XVI des pertes sévères, Surcouf, créé baron



d'Empire, mourut dans sa ville natale en 1827. En 1814, naissait dans ce manoir un garçon qui deviendrait un bon peintre de marins : Bernard Brager, reporter dessinateur du retour des cendres de Napoléon et de la Guerre de Crimée, a passé son enfance sous les toits accueillants de cette harmonieuse demeure. On imagine les agréments d'une telle maison à l'époque de Charles X, au milieu des jardins, des arbres, des avenues, qui or-

naient de telles habitations. La "carcasse" qui survit au milieu des champs nous invite à chercher les moyens de sauver de pareils édifices de la ruine totale. Que pouvons-nous faire ?

D'abord connaître. Si nous connaissons mieux l'histoire de nos terroirs, bien des pertes seraient évitées. Notre horizon s'amplifie considérablement dès que nous savons rattacher les pierres que nous voyons à des êtres, à des

événements, que nous ne voyons plus. Le plaisir de contempler est alors multiplié : on ne passe plus, indifférent, devant de telles "mémoires de pierres" comme cette Belle Noë qui semble avoir été oubliée en pleine campagne.

Kéranforest

PS : une adresse utile : Vieilles Maisons Françaises (délégués dans tous les départements), 93, rue de l'Université 75007 Paris - Tél. 01.40.62.61.71 ou Fax 01.45.51.12.26.

La cathédrale de Tréguier

La date du 19 mai, dans une mémoire de Breton, évoque le pardon de Saint Yves.

“Nann, n’eus ket e Breiz
Nann, n’eus ket unan,
Nann, n’eus ket eur zant
Evel zant Erwan !...”

Sur les talus en fleurs, le vieux cantique se déploie, avec les bannières de ve-lours et les croix en argent. Combien de générations se sont ainsi succédées, depuis la chapelle du Minihy jusqu’au porche de la cathédrale ?...

Si l’Avocat des pauvres a pris dans la mémoire populaire un tel rang, on comprend que la cathédrale de Tréguier soit associée à Yves Heloury de Kermartin.

Pourtant cette cathédrale ne lui est pas dédiée. Elle fut le siège du premier évêque de la portion de peuple armoricain christianisée, dénommée diocèse de Tréguier jusqu’en 1790. Ce messager de la Bonne Nouvelle arrivé en cette région au V^{ème} siècle s’appelle Tugdual.

La cathédrale que nous voyons fut bâtie six siècles après son passage ! Des vestiges romans datent du XI^{ème} siècle. La tour carrée, dite de Hastings du nom d’un écumeur des mers, remonte au XII^{ème}. Un acte atteste de la pose de la première pierre “de la nouvelle église”, en l’an 1339. Cet édifice comprend une nef triple, un chœur entouré d’un abside à cinq pans. Comme dans l’abbatiale de Beauport (près de Paimpol) les fenêtres sont à trois ogives intérieures, qui déployaient



jadis les couleurs de nombreuses familles trégorroises. Au XV^e siècle un cloître aligna ses 48 arcades conçues pour la contemplation des religieux qui longtemps assurèrent dans la petite cité “le travail de la prière”.

La cathédrale, on le voit, ne s’est pas faite en un jour, pas même en un siècle. La flèche ajourée que l’on aperçoit de loin sur la compagne du Trégor, ne fut érigée qu’en 1785, sous le dernier évêque, Auguste Le Mintier. Chaque génération, pour ainsi dire, a apporté au sanctuaire de Saint Tugdual des éléments propres au goût, au techniques, aux besoins de son époque. Ce qui fait l’unité d’un tel édifice, par delà les disparités de style, réside dans un esprit. L’intérêt, le charme de la cathédrale n’est pas d’abord dans

son architecture. Cette architecture, en somme, est un livre d’histoire. C’est l’histoire du Trégor, la vie des gens, qui se donne à lire dans ces murs, ces voûtes, ces contreforts, ces vitraux et ces dalles.

Depuis “le grand apôtre créateur de l’organisation religieuse de la rivière de Morlaix jusqu’à la Rance” (A. de la Borderie) qui a semé “partout la parole de Dieu”, jusqu’à notre XX^{ème} siècle, la cathédrale de Tréguier nous parle de l’homme. Capables des plus beaux traits de génie comme des pires aberrations, les hommes ont marqué le monument. Pillée par les Anglais en 1346 durant la Guerre de Succession, puis en 1592 par les Espagnols pendant la Ligue, la cathédrale garde les traces des ravages causés par les idéologies et leurs casseurs de

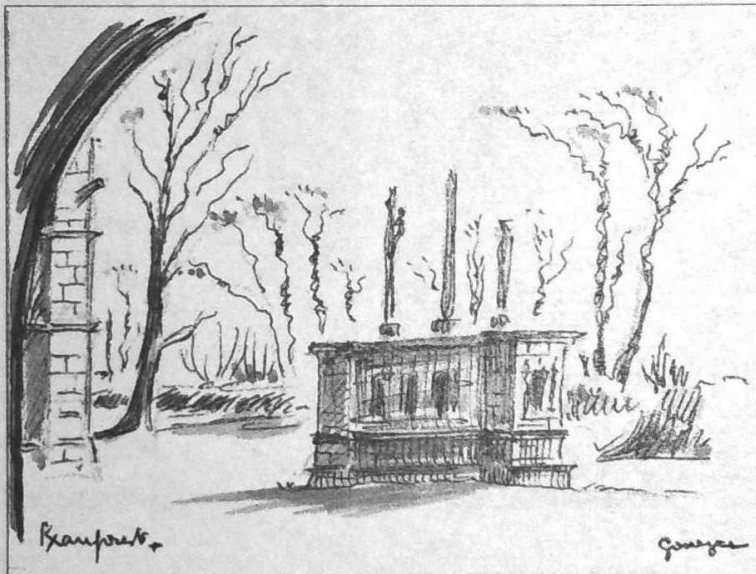
1789, qui s’en prirent au splendide tombeau de l’Avocat des Pauvres, et décrétèrent l’antique sanctuaire : le Temple de la Déesse Raison.

Un duc de Bretagne choisit la cathédrale de Tréguier pour sépulture. Jean V demanda à être inhumé dans la chapelle de Saint Yves. Le duc fit don à cet effet de son “pesant d’argent”, corps et armure comprise ! Ainsi, une promenade dans la cathédrale nous entraîne dans la connaissance de ce Trégor chanté par les poètes et les peintres. Statues, peintures, enfeux, portes et autels nous apprennent qui furent les vivants à qui nous devons ce monument historique, impressionnant et familier, en lequel se concentrent plus de huit siècles d’histoire.

Un calvaire, à Gouëzec

A Gouëzec, en Cornouaille, près de la chapelle Notre Dame des Trois-Fontaines, se dresse un calvaire assez original : sa mace (1) est triangulaire. Malgré l'érosion du granit, on déchiffre trois dates : 1584, 1593, 1597. Ce calvaire des Trois-Fontaines nous reporte quatre siècles en arrière. Comment alors vivaient nos aïeux sur la terre où nous vivons aujourd'hui ?

Cette époque est un moment douloureux : il y a une cinquantaine d'années seulement que le Duché souverain de Bretagne, en dépit de la volonté tenace de la Bonne Duchesse Anne, a été rattaché à la couronne de France, par le gendre qu'elle n'aimait guère, et que le duché est devenu province. C'est le temps où le roi Henri de Navarre, huguenot comme sa mère Jeanne d'Albret, se voit désigné par les lois, à succéder aux Valois, sur le trône de France (2). La Bretagne, sous la bannière du Duc de Mercœur, s'est rangée du côté de la Ligue catholique. La confusion politique, comme toujours, s'avère une aubaine pour les hommes sans scrupules. Et l'on voit, ainsi qu'aujourd'hui, les étiquettes religieuses servir de para-



vent à des luttes entre frères : une tradition, à Gouëzec, assure que le redoutable Guy Eder, dit La Fontenelle, et sa bande, passèrent par Notre-Dame des Trois-Fontaines, au retour de leur expédition à Pont-de-Buis. C'est donc en pleine période de troubles, que se trouve, à Gouëzec, quelque un qui décide de construire une grande chapelle, assortie du calvaire que nous admirons, quatre siècles plus tard. Des dalles, dans la chapelle, portent la marque d'un couple : Guyon de Quelenec et Jeanne de Rostrenen, son épouse. Doit-on voir en eux les commanditaires du

calvaire, à l'emplacement d'un sanctuaire plus ancien, tenu par les Templiers ? A quelques pas de la chapelle, existe encore le nom de Manac'h Ty (= la maison du Moine). Mais une autre tradition nous renvoie encore plus loin dans le temps : on raconte en effet que Dom Yves Helary de Kermartin (qui deviendra Saint-Yves) vint prier aux Trois-Fontaines... Comment le recteur de Louannec et de Tredry se trouva-t-il en Cornouaille ? Il paraîtrait que Dom Yves fit des séjours dans un manoir de Gouëzec. Des anciens assuraient que Dom Yves aimait prêcher la bonne nou-

velle aux carrefours des chemins, du côté de Kerriou... Voilà des pistes pour les chercheurs !

Dans la chapelle, un vitrail, miraculeusement échappé aux accidents et aux délires des hommes, représente Jean du Vieux-Chastel, qui fut l'Abbé de Landévennec de 1496 à 1522. Le souvenir de cet Abbé surnage encore dans le nom de Meil an Abad (le Moulin de l'Abbé). Parmi les indices qui pourraient nous renseigner sur l'origine de la chapelle et du calvaire, on relève encore les écussons de la Maison de Lesmais, seigneurs de Roscanou : "D'argent, à la fasce d'azur, accompagné de dix hermines de sable". Quoi qu'il en soit, l'observation de cet ensemble : fontaine, calvaire, chapelle, nous met en appétit pour connaître un peu mieux l'histoire de ce coin de terre, c'est-à-dire l'histoire de notre région, et donc, notre propre histoire. Nous poursuivrons la prochaine fois cette découverte...

Keranforest

(1) socle d'un calvaire.
(2) lire l'ouvrage de l'actuel Ministre de l'Education Nationale, François Bayrou : Henri IV, Le Roi Libre (Flammarion).

Mémoire de pierres

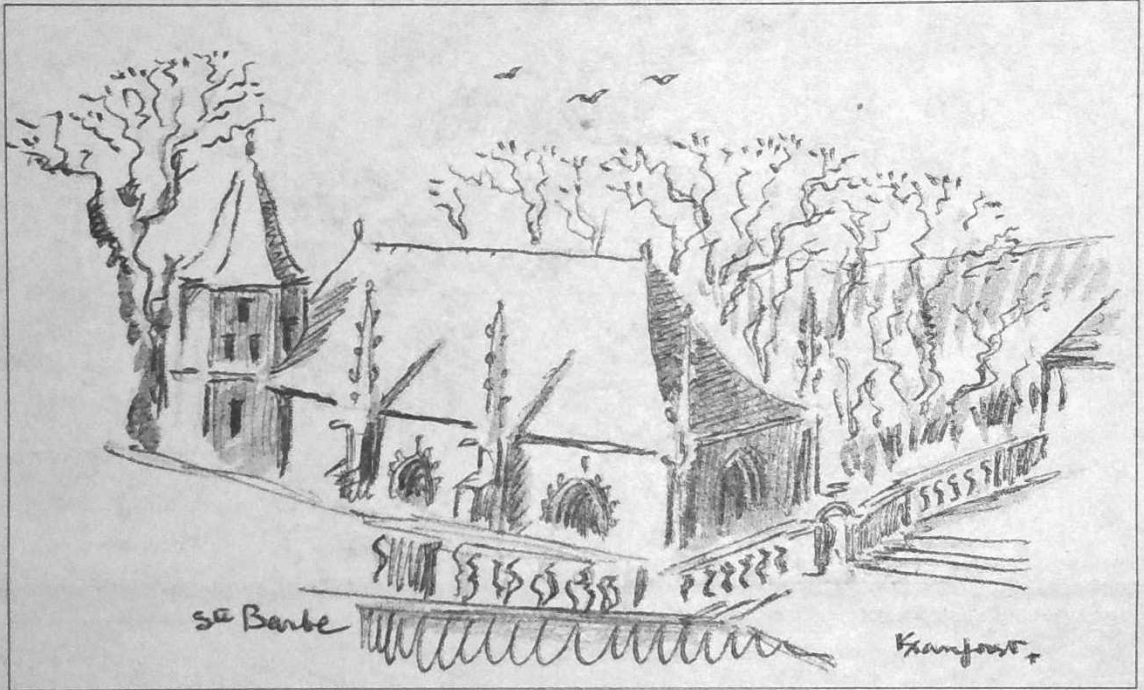
Du vitrail à la chapelle

Partis d'un calvaire, nous avons pris le temps d'écouter la mémoire des pierres. Aujourd'hui, le vitrail représentant les habitants d'un manoir en Léon, nous renvoie à un autre vitrail, dans une autre région : le pays du Faouët ! Et cela, sans changer d'histoire...

Nous sommes à la fin du XV^e siècle. Dans un vitrail de la chapelle Sainte-Barbe, flamboie un rouge splendide. C'est la robe d'une dame. Elle se prénomme Catherine. Elle est la fille de Pierre de Saisy de Kérampuil. Le rouge du vitrail, qui rutile comme du rubis dans un rayon de soleil, c'est le "champ de gueules", du blason de Kérampuil, que nous avons déjà rencontré au cours de notre périple à travers le temps. Comment se fait-il que nous retrouvions ici la présence d'un membre de cette maison du Poher ?

C'est que Catherine est l'épouse de Guillaume de Toulbodou, et que ce chevalier est à l'origine de la chapelle de Sainte Barbe du Faouët...

Un jour de juillet 1489, Guillaume et Jean de Toulbodou, qui chassaient sur les bords de l'Ellé, furent surpris par un orage d'une rare violence. Les deux frères, terrorisés par le fracas des éléments déchaînés, firent ensemble le vœu de bâtir une chapelle en "l'honneur



de Madame Sainte Barbe", invoquée contre l'orage, s'ils avaient la vie sauve. Exaucés, les chevaliers s'empresèrent de faire construire, sur les lieux du drame, la chapelle que nous pouvons encore admirer.

Du vitrail à la chapelle, c'est l'Histoire qui nous conduit.

Les chapelles en Bretagne, sont très diverses. Il serait fastidieux d'énumérer ce qui les distingue. Chacune a son plan, sa silhouette, on pourrait presque dire : "son âme". Sainte Barbe du Faouët se différencie de beaucoup d'autres édifices par l'élégance de ses grandes verrières gothiques, de ses pinacles ornés de choux frisés, par

les balustrades de ses amples escaliers de pierre, qui enjambent le chaos des roches moussues.

On s'étonne souvent, en Bretagne, de voir apparaître une chapelle au détour d'un sentier, au fond d'un vallon. A Sainte-Barbe, on est surpris de voir surgir parmi les châtaigniers cette chasse de granit, dont la construction atteste l'ingéniosité audacieuse des maçons, travaillant cinq siècles avant les grues et les pelleteuses électroniques !

La chapelle Sainte-Barbe nous offre un gracieux témoignage du goût des architectes et de la compétence

des artisans, au temps de la Duchesse Anne, époque où les Bretons virent, dans leurs paroisses, s'élever à la fois plusieurs chantiers, résonnant des charrois de pierres et des marteaux des charpentiers. Il faut faire appel à l'imagination pour se faire une idée de l'activité qui régna ainsi, durant plus d'un siècle, pendant lequel le duché se couvrit littéralement de chapelles et d'églises, dont beaucoup ont malheureusement disparues, mais dont plusieurs demeurent, animant nos villages et spiritualisant l'espace rural, repères pour la vie des hommes.

Kéranforest

Le calvaire de Cléden Poher

Voici un autre calvaire, au centre de la Bretagne, dans ce pays qu'on appelle "Le Poher". Il se trouve sur la paroisse de Cléden-Poher depuis plus de quatre siècles ! Ce petit monument, à un bel équilibre, se compose d'un soubassement en dalles de schiste sur lesquelles repose la "mace" en granit de "grand appareil" (pierres de taille ajustées). Une "table d'offrande" fait saillie sur le devant. On y déposait ce que l'on voulait "offrir" au saint, à la paroisse : du beurre, des volailles, du crin, des légumes, du linge, qui seraient vendus aux enchères à l'occasion du pardon.

Trois fûts, en pierre de Keranton, s'élèvent sur le calvaire. Trois fûts "écottés" (= figurant les traces des branches sur l'Arbre de la Croix) évoquent le cantique que nos ancêtres connaissaient bien : "dulce lignum" et qui chante le plan de Dieu qui nous a valu un tel rédempteur. Au pied des trois croix, on a représenté la douleur de la Mère, recevant sur ses genoux le cadavre du fils annoncé par l'Ange Gabriel et qu'elle a porté en son sein, élevé, éduqué et nourri. Le passant qui levait les yeux sur ce calvaire, pouvait entendre en sa mémoire la plainte du "Stabat Mater", où la Mère des Douleurs s'écria "Vous tous qui passez, voyez s'il est douleur semblable à ma douleur ?"

D'un côté, Marie-Madeleine, la femme dont Jésus a chassé sept démons et dont il fera la première évangéliste, en lui disant : "Va dire à tes frères que je les précède en Galilée"; de l'autre Jean, le disciple qui reposa sur la poitrine du Maître et connut les secrets de son cœur, afin d'en rendre témoignage : "ce

que nos yeux ont vu... ce que nos mains ont touché...".

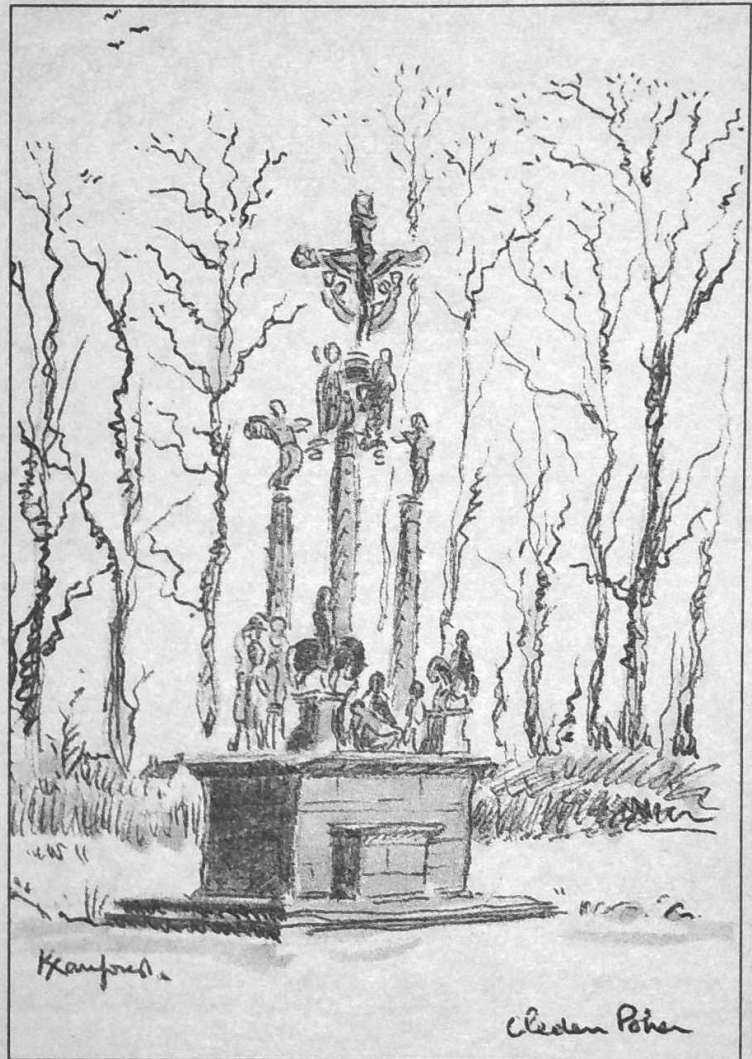
Sur le côté Nord, les sculpteurs ont placé des personnages provenant sans doute d'un autre ensemble. On remarque Jésus, debout, nu, chevilles liées par une corde, qui subit les outrages de deux individus ricanant.

"Comme une brebis muette devant les tondeurs, il ne dit mot". Les personnages sont habillés à la mode du temps ; la France est sous le règne des Valois : les costumes sont ceux de la ville et de la cour.

L'arrière du calvaire illustre le Portement de la Croix. Jésus peine sous le fardeau. Epuisé par le supplice du fouet aux lanières terminées par un osselet, qui lui a labouré les chairs, le supplicié a perdu son sang. Les sculpteur de Cléden ont rendu la scène avec réalisme.

De part et d'autre de la Piéta (la Vierge tenant le cadavre de Jésus) deux cavaliers, chacun "perché" sur un socle, se font face. Ces bons chevaux trapus ont pu avoir pour modèle quelque solide "bidet" du Poher. Ils portent deux soldats. L'un des deux a laissé son nom à l'Histoire, que les chrétiens lisent chaque année dans l'Evangile de la Semaine Sainte. De sa lance, Longin perce le flanc du crucifié : aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. La blessure faite après le décès ne se referme plus : le cœur du Christ reste à jamais ouvert. C'est ce qu'a pressenti le criminel agonisant sur la potence voisine et que le sculpteur a tourné vers le Christ, qui lui répond : "aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis !".

Les deux "larrons" sont là pour symboliser la liberté qu'a



l'homme de reconnaître sa faute ou de refuser le repentir. Le paysan du Poher, qui rentrait des champs, levant les yeux vers les figures grimaçantes que le tailleur de pierre avait placées en haut des fûts, pouvait se souvenir qu'il avait toujours le choix, devant chaque épreuve de sa vie entre l'acceptation, le repentir et l'espérance, ou la révolte et l'enfermement dans l'amertume. Le calvaire, du haut de ses croix dressées sur le ciel, dispensait ainsi une "catéchèse" à la portée de tous. Les figures de pierre ne manquaient pas de trouver un écho dans la mémoire du laboureur illettré, de la vieille gardeuse de vaches, qui avaient écouté, sur les lèvres

du grand père (an Ozac'h) à la prière du soir en famille, à genoux sur la terre battue devant le foyer, ou le dimanche, dans l'église de Cléden, les paroles de l'Écriture, "plus tranchantes qu'un glaive..."

Les deux larrons torturés par la soif et le désespoir, sont représentés suspendus par des cordes, non crucifiés comme le Christ. L'étude du calvaire de Cléden-Poher nous réserve des surprises. Ces modestes monuments, que l'on voit trop vite lorsque l'on ne marche pas, ont beaucoup à nous apprendre.

Keranforest

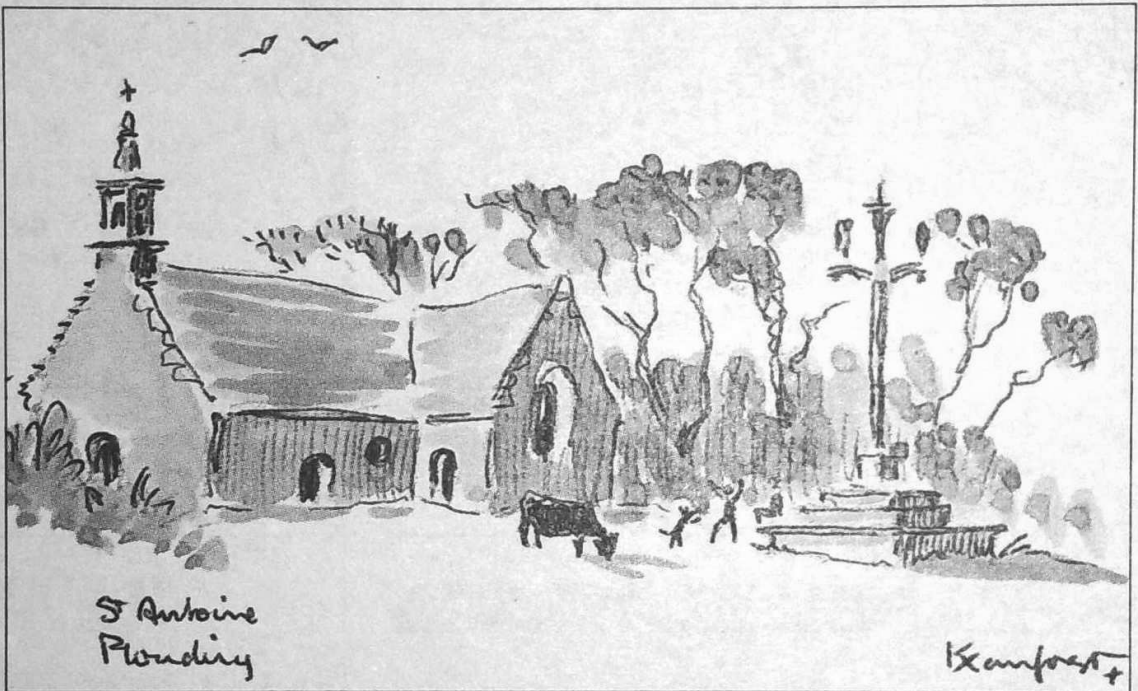
Calvaires bretons

On dit parfois que la Bretagne est "le pays des calvaires". D'où vient l'expression ? Les calvaires sont-ils spécifiques à la Bretagne ? Qu'est-ce qui explique leur nombre ? Qu'ont-ils de particulier ? Autant de questions que nous pouvons nous poser.

Il est vrai que l'image du calvaire est parfois utilisée pour évoquer la Bretagne. Les marchands de tourisme ont largement exploité le cliché. En Galice espagnole, terre granitique, on voit aussi des calvaires et des croix, qui ressemblent aux nôtres. Il y en a dans bien d'autres pays. Le calvaire breton a sans doute quelque chose de particulier. Quelle serait son histoire ?

Elle est simple : c'est l'annonce de la Bonne Nouvelle : la mort n'a pas le dernier mot.

Le calvaire dit cela. Dans la pierre. A l'aide de quelques figures sculptées avec plus ou moins d'habileté. Le calvaire exprime à la fois la douleur et la joie. Sa gloire est la croix. Il résume, en quelque sorte, l'itinéraire de l'existence humaine : drames et dénouement. Sur un calvaire nous observons des visages heureux, haineux, hilares, souffrants. Les sculpteurs ont représenté la



méchanceté des hommes outrageant le fils de Dieu. Le ciseau du "picoteur de pierre" a cherché à exprimer le désespoir de la femme à qui l'on a enlevé celui que son cœur aime, la douleur de la Mère, dont l'âme est transpercée à la vue de son fils cloué entre deux bandits. Un calvaire nous fait réfléchir à l'ingratitude humaine face aux propositions de paix que réitère "Celui qui est passé, faisant le bien". L'auteur, l'architecte du calvaire a conçu et composé un "spectacle" propre à rappeler ce qui s'est passé, historiquement, à une certaine date, dans un milieu bien précis. Le calvaire met en scène la grande joie que

les bergers ont entendu proclamer sur les collines de Bethléem, où ils gardaient leurs moutons. Les calvaires bretons se présentent comme un catéchisme de pierre, à l'usage des passants. En regardant les personnages de granit, les gens pouvaient reconnaître des passages complets de l'Évangile. Ils contemplaient. Ils méditaient. Ils tâchaient d'ajuster leur façon de voir et d'agir à ce qu'ils avaient compris.

Nos calvaires sont tous différents. Qui donc décidait leur construction ? Quelle raison motivait l'érection d'un calvaire près d'une chapelle, au bord d'une route. Chaque

calvaire a son histoire. A nous de la découvrir.

Kéranforest

Dans cette nouvelle rubrique que nous avons intitulée "Mémoire de pierres" nous vous proposons de découvrir notre patrimoine et notre histoire à travers le langage des vieilles pierres : chapelles, calvaires, châteaux, manoirs ou cathédrales ont parfois beaucoup de choses à nous dire... écoutons les.

Le prochain article de cette nouvelle série sera consacré au calvaire des Trois Fontaines en Gouézec (29)

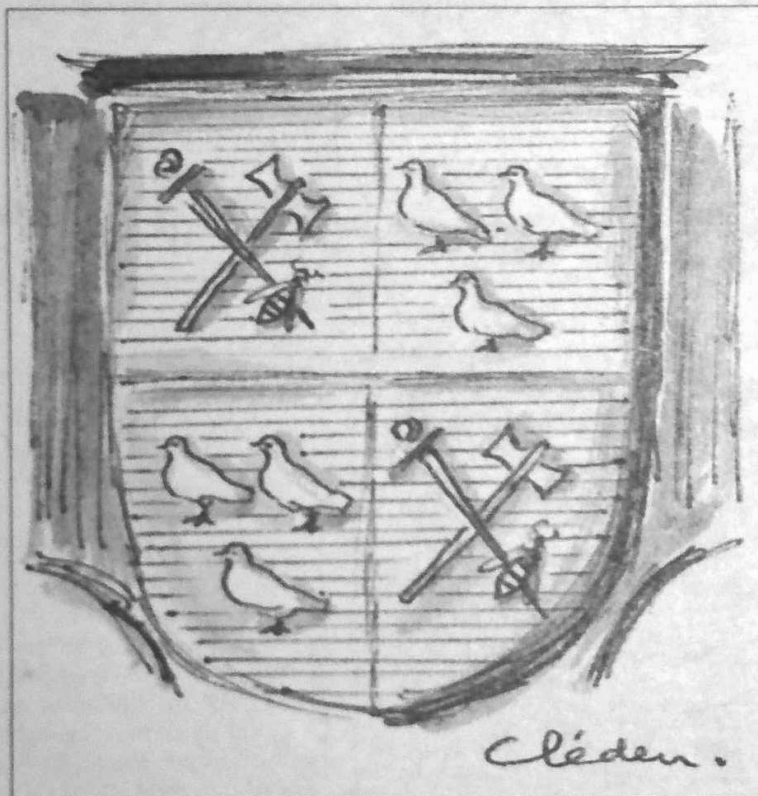
P. Pen

Qui a pensé le calvaire de Cléden-Poher ?

L'enseignement taillé dans le granit, pour traverser les siècles, et que nous pouvons contempler tout à loisir en 1997, résume de façon "lapidaire" l'essentiel de la foi chrétienne. Qui donc a eu l'initiative de ce "catéchisme en pierre" ? Est-ce le recteur de Cléden, qui décida d'ériger ce monument d'environ sept mètres de haut, visible de loin ? Un nom est gravé sur le support de l'un des cavaliers : N. Pezron. Lors F. Ainsi qu'une date : 1575. Cette "signature" nous apprend seulement que N. Pezron était fabricant, il y a plus de quatre siècles.

Mais si ces personnages sont, comme on l'a dit, rapportés, et non originellement sur le calvaire, cela ne nous renseigne pas avec certitude. Par contre, on le sait, le recteur de Cléden, à l'époque, était "Honorabile et discret Messire Gilles de Kerampuil" (1). Gilles de Saisy de Kerampuil est un personnage qui marqua son pays et son temps. Le calvaire de Cléden, décidément, nous entraîne dans une "plongée" dans l'histoire. Ce monument, comme des milliers d'autres, éparpillés dans la campagne, est source de découvertes.

Le calvaire de Cléden porte en effet l'écusson de la Maison de Saisy de Kerampuil : "De gueules à trois pigeons d'argent, po-



sés deux et un ; écartelé au premier et au quart, de gueules à l'épée d'argent accompagnée d'une hache d'armes et pointée sur une guêpe, le tout d'argent".

Cette description demande une petite explication de la science qui s'appelle héraldique, et va nous renseigner sur l'auteur de notre calvaire. L'écusson est donc divisé en quatre (écartelé) et porte les armoiries (armes) de deux "maisons", dont est issu le recteur de Cléden. La première s'origine loin de la Bretagne, dans le Nivernais. La seconde est au pays de Carhaix-Plouguer, où la terre de Kerampuil

est demeurée dans la famille jusqu'en notre siècle. Les armes Saisy sont un rappel d'un fait d'armes, dont Pierre de Saisy fut l'auteur. En effet, ce chevalier "morvandian" combattit aux côtés de Simon de Monfort, dans "la guerre des Albigeois". Les armoiries qui lui furent affectées, et que porteront ses descendants, évoquent la lutte - à laquelle participa le grand saint Dominique de Guzman, que l'on dit descendant des rois de Bretagne - contre une redoutable hérésie. Dans l'écusson que l'on peut voir : sur fond rouge sang (gueules) une épée d'argent ainsi qu'une hache, fi-

gurent, évoquant le combat. L'épée transperce une guêpe, laquelle symbolise l'hérésie, qui par certains aspects irrite la vérité (qui serait la mouche à miel : l'abeille, source du miel, tandis que la guêpe, qui est "stérile", cause du mal par son venin).

La devise qui accompagne le blason de ce chevalier déclare avec fierté : "Qui est Saisy, est fort !".

Quant à l'autre écusson, celui de Kerampuil, plus pacifique, il nous montre trois pigeons d'argent, posés sur fond rouge (champ de gueules). La devise, ici, est bien différente de l'autre : "Métis ut columba", doux comme la colombe. Le sang du recteur de Cléden est donc fait de deux "natures", qui se complètent heureusement : La force s'oublie à la douceur. Nous poursuivrons, dans la prochaine parution, la connaissance de ce "discret Messire" qui nous a fait le don de ce beau calvaire.

Kéranforest

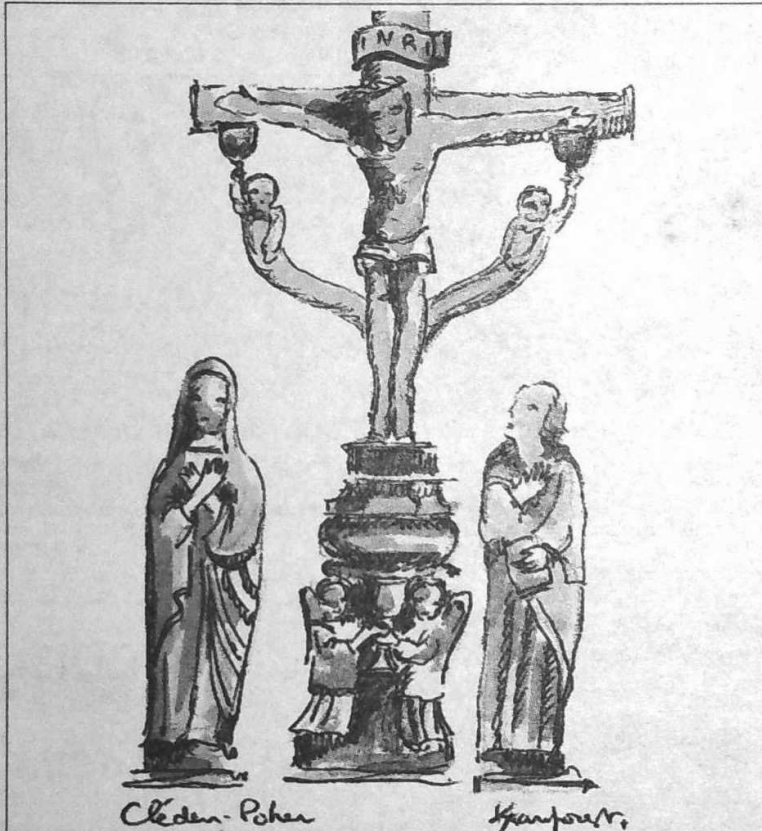
(1) On peut encore voir le château de Kerampuil, construit en 1765 par Robert, conseiller au Parlement de Bretagne. Le château a été donné par une de ses descendantes, à une congrégation religieuse, attachée au service des pauvres. On trouvera son histoire dans "Comme s'arrête la pluie d'été", en librairie, ou aux éditions du Dossen, à Morlaix.

Le calvaire de Cléden-Poher (suite)

Le mois dernier nous avons laissé les "deux larrons" suspendus au calvaire de Cléden. Examinons de plus près cet ouvrage plein d'enseignement. Le fût central se déploie en deux "branches" : l'une porte la Vierge Marie, l'autre St Jean. Il importe ici de comprendre l'intention de l'auteur du calvaire. Il a voulu représenter la Mère, debout, ainsi qu'on le chante dans le vieil hymne "Stabat mater", qui inspira les plus grands musiciens. C'est que la douleur n'a pas anéanti la Mère. Marie, la "petite servante" de Nazareth, réalise, à cet instant "crucial", les paroles énigmatiques que lui avait adressées le vieillard Syméon, trente ans plus tôt, lorsque, poussé "par l'Esprit, il avait prophétisé : un glaive te transpercera".

L'architecte qui dessina au temps d'Henri IV, le calvaire pour Cléden, avait ces paroles en mémoire. Il lui fallait, non tellement les représenter dans le granit, que les "réveiller" dans l'esprit des gens qui regarderaient son œuvre. Il a donc fait figurer Marie, selon la tradition, fidèle au rendez-vous de la Providence. Elle est "donnée" par son fils agonisant, au fils de Zébédée, le "disciple bien-aimé". Jean représente sur le calvaire de Cléden l'humanité entière, présente en la personne de celui qui écrira : "il vit et il crut".

Au dos de la Vierge, l'"Ymagier" a placé Paul, l'apôtre des



païens, le converti de Damas, bouleversé d'apprendre qu'en persécutant les disciples du Christ, c'était Dieu qu'il faisait souffrir. Au dos de Jean, c'est Pierre, l'apôtre des Juifs, chef de l'Eglise, qui rappelle le lien qui unissait "Le jeune et l'ancien" dans l'annonce de l'étonnante Nouvelle. Elle est ingénieuse, cette manière d'exprimer l'évangile en utilisant des statues "gémées" : de quelque côté que l'on se trouve, on contemple les personnes dont la vie nous fait rejoindre directement l'essentiel de la foi.

Sur le "nœud" qui sert de socle à la scène la plus haute : Le Christ, nous voyons des anges, en "dalmatiques" (vêtement porté par les prêtres dans le Temple). Ils soutiennent le calice qui recueille le "sang de l'alliance". En contemplant ce geste des anges revêtus des ornements liturgiques, le laboureur de Cléden, qui revenait des champs, le chevalier qui ôtait son chapeau, la femme qui gardait ses vaches, ne manquaient pas de reconnaître le geste du prêtre au cours de la messe dominicale en l'église

de Cléden. En regardant le calice en pierre, ils pouvaient entendre résonner en eux les paroles que prononçait "an Aotrou Person" (le recteur) par lesquelles le vin est "trans-substancié" en sang (= vie), selon les mots du Christ : "Ceci est mon sang !" Tous les détails que le sculpteur a veillé à inscrire dans le granit contribuaient à raviver la confiance et la foi des hommes regardant le calvaire.

Parvenu au faite de l'ouvrage, notre regard rencontre le Christ en croix. L'"Ymagier" l'a représenté coiffé de la couronne tressée avec des piquants. Le visage est déformé par la souffrance.

De part et d'autre, sous chaque blessure au poignet, deux anges, à nouveau, recueillent le sang qui rachète l'humanité : "tout est consommé".

Au-dessus de la tête du Christ, le sculpteur, guidé par l'architecte de cet "édifice" n'a pas oublié de tailler le "titulus" (l'écriteau), ici, une banderole, sur lequel le gouverneur Pilate, après s'être "lavé les mains du sang de l'innocent", fit inscrire "INRI" (Jésus de Nazareth, Roi des Juifs), en hébreu, en grec et en latin. Tous les bretons du temps d'Henri IV reconnaissaient bien ce sigle, qui leur remettait en mémoire à la fois la vanité des jugements humains et la vérité fondamentale de leur foi, reçue au baptême.

Kéranforest

Un calvaire à Cléden-Poher (suite)



Panneau à Cléden-Poher : "Le mariage" (XV^e siècle).

L'histoire continue. Le calvaire de Cléden nous fait entrer discrètement dans la vie quotidienne en Bretagne, sous le règne de Henry III, qui, étant Dauphin de France, portait le titre de Duc de Bretagne. Grâce à ce monument sous nos yeux, nous pouvons même connaître la façon de s'habiller des gens, d'un prêtre vivant là où nous vivons, quatre siècles avant nous ! En effet, le testament que le recteur de Cléden dicte à Maître Jan Cranec, notaire royal à Châteauneuf-du-Faou, nous apporte ces précisions.

Au retour d'un voyage à Paris, le recteur de Cléden s'arrête en la maison de Guillaume Harrant, "marchand libraire, vvs à vvs de l'Église Saint Georges". Là, Gilles de Kerampuil est pris d'un malaise, et désire s'acquitter de son testament. Or le recteur de Cléden venait d'être pressenti pour devenir évêque de Vannes, après la mort de Jean de La Haye, empoisonné par son apothicaire... Voici donc Gilles de Kerampuil, qui se prépare à l'autre Voyage, et, d'avance, dispose de son enterrement. Il désire "que son corps soit enseveli au couvent Notre Dame de Bonne Nouvelle" et précise les services et messes qu'il désire être célébrés en différentes églises. À cet effet le recteur de Cléden lègue des terres et propriétés. Il dispose ensuite de sa maison et de ses meubles, et affecte à chaque personne ce qu'il juge convenable. Nous avons l'étonnant privilège, à cette occasion, de faire la visite de la garde-robe d'un recteur breton au XVI^e siècle. Dans "un coffre long qui est dans la chambre sur la cuisiner", en la maison de Cletguen, on trouvera "une robe de Serge de Fleurance parramentée de velours; une robe d'estamine aussy parramentée de velours" et on les donnera à M. de Gouzanvot, son frère. Un tapis "fait en broderie de Flandres", sera donné à Monsieur de Kerampuil, son autre frère. Celui-ci recevra en outre

"Le cheval grison" qui est dans l'écurie de Cletguen.

Après avoir visité la maison, nous passons dans la cour. Nous y voyons "troys mullons de bleds sur l'aire, dont l'un, et le plus vieux sera battu, vendu, et l'argent provenant" envoyé à un neveu du recteur. Gilles de Kerampuil n'a garde d'oublier les gens qui l'ont servi. Nous pouvons même citer leurs noms ! Il s'agit de Marye et Isabelle Tanguy, les servantes, qui recevront chacune "troys escuz", de Charles le Moël et Jan le Bourchis, les serviteurs, qui auront deux écus. Quant à Dom Allain le Louarn, prêtre, qui a "soignement gouverné durant la présente maladie", le bon recteur et lui lègue "un ristre, une paire de chausses, un saye et un pourpoint" qui sont encore avec lui. Il est touchant de reconnaître cette simplicité dans les détails de la vie quotidienne: on se passe ses vêtements, parce qu'ils sont de qualité et que l'on ne jette pas le fruit du travail.

Si le corps est mal en point, l'esprit reste alerte. Gilles de Kerampuil n'oublie rien, pas même "ses pourceaux, estantz en sa maison de Cletguen, dont y a trois de deux ans et cinq des moys d'april dernier"... Ainsi, le calvaire qui se dresse encore sur la terre de Cléden, nous fait "remonter les siècles", retrouver le pays, la paroisse, le bourg, l'aire à battre, l'écurie, la cuisine, la chambre où se déroule la vie d'un homme, 400 ans avant nous. Grâce à ce "voyage à travers le temps", nous écouterons peut-être avec encore plus d'attention le message caché dans les pierres assemblées à la demande du prêtre, soucieux d'instruire ses frères les hommes "de ce qui est nécessaire pour leur salut". Puisse-nous, chaque fois que l'occasion nous est donnée de passer près de l'un de ces calvaires, nous arrêter un instant, et lever les yeux.

Keranforest

NB : Ce texte est partiellement écrit en vieux français

L'art du vitrail en Bretagne

Après le calvaire de Cléden-Poher, le manoir de Bigodou en Léon, nous entraîne à la découverte d'un nouvel élément de notre patrimoine : Le vitrail. Par quel enchaînement sommes-nous donc conduit à contempler cet art, assez peu étudié, même si nos églises et chapelles de Bretagne ont gardé quelques échantillons de ces ouvrages si vulnérables ?

Guerres, incendies, imprudences, vandalisme, légalisé ou accidentel, nous ont privés, au cours des siècles de splendides réalisations, dont nos ancêtres avaient enrichi leurs sanctuaires. En Bretagne, le vitrail faisait partie de la composition d'une église, d'une chapelle, même modeste. Par les ports de Morlaix, de Roscoff, de Tréguier, de Penmarc'h ou de Nantes arrivaient des artistes de Flandres, des villes de la Hanse et d'Italie. Plusieurs fois, on retrouve chez nous des modèles de peintres-verriers d'Anvers et d'ailleurs.

Au couvent des Cordeliers, à Cuburien en Saint-Martin des Champs, la chapelle est dédiée à St-Jean Baptiste depuis 1458 (1). Un vitrail montrait un superbe "Arbre de St-François" dont les "fruits", portés par des rameaux d'un vert profond, sortaient des corolles rouges, ayant la figure de plusieurs bienheureux de l'ordre franciscain. Dans la nef de cette chapelle, il reste un vitrail qui nous intéresse particulièrement, puisqu'il représente... les habitants du manoir de Bigodou, manoir auquel nous nous sommes arrêtés dans deux articles précédents !

En effet, le vitrail fut offert à "Monsieur Saint François de



Cuburien" vers 1560, par le seigneur de Bigodou, Jehan Le Barbu et sa femme Marie du Boys, de la maison de Kergadiou, en Taulé (2).

Selon une disposition coutumière, le maître verrier a représenté la vie du saint patron du donateur, Jean Le Baptiste. Quatre lancettes (3) illustrent la prédication du cousin de Jésus dans le désert, le festin d'Hérode, le martyre exigé par Hérodiade la compagne adultère, le baptême du Christ. Les deux autres tableaux représentent les donateurs du vitrail, en costume de l'époque.

Nous voyons donc, agenouillés devant des prie-dieu revêtus de tissus à leurs armes, les deux époux, "seigneur et dame, en leur temps, de Bigodou". Chacun porte sur lui les couleurs de sa maison, soit pour le mari, une tunique "d'or au sautoir d'azur, chargé d'un croissant de

sable", et pour la femme, une jupe "d'argent un lion d'azur, armé d'or (alias de gueules)".

Derrière Jehan Le Barbu, le peintre a figuré Saint-Jean Baptiste, patron du lieu, portant l'Agneau de Dieu, et Saint-Martin, patron de la paroisse. Derrière Marie du Boys, on reconnaît la Vierge Marie portant Jésus, ainsi que Saint-Joseph qui tend un fruit à l'Enfant.

Dans les soufflets (4) de la partie supérieure du vitrail, les armoiries sont reprises sur des blasons en mi-parti (5). L'écu de Rohan couronne l'ensemble.

On comprend l'intérêt documentaire que constitue pour le patrimoine le pauvre manoir de Bigodou. Quelle maison, en effet, peut se prévaloir de posséder, à deux pas, le portrait "en couleurs" (!) de ses propriétaires, vivant il y a près de cinq siècles ? A

ce titre seul, les ruines de Bigodou méritent d'être protégées. Un vitrail, échappé à toutes les destructions, nous enseigne encore l'histoire qui est la nôtre.

Kéranforest

(1) Une lettre du 17 octobre 1458, signée d'Alain IX de Rohan donne un terrain et une chapelle aux Cordeliers. La chapelle que nous voyons date du 11 mars 1527 (première pierre). Achevée en 1530, elle fut consacrée le 25 juin 1531 par Jean du Lanrez, ancien abbé de Daoulas.

(2) Yvon du Boys, seigneur de Kergadiou, figure à la montre de 1443.

(3) Parties verticales du fenestrage.

(4) Parties vitrées surmontant les lancettes.

(5) Les armes de deux époux sont accolées, par moitié.

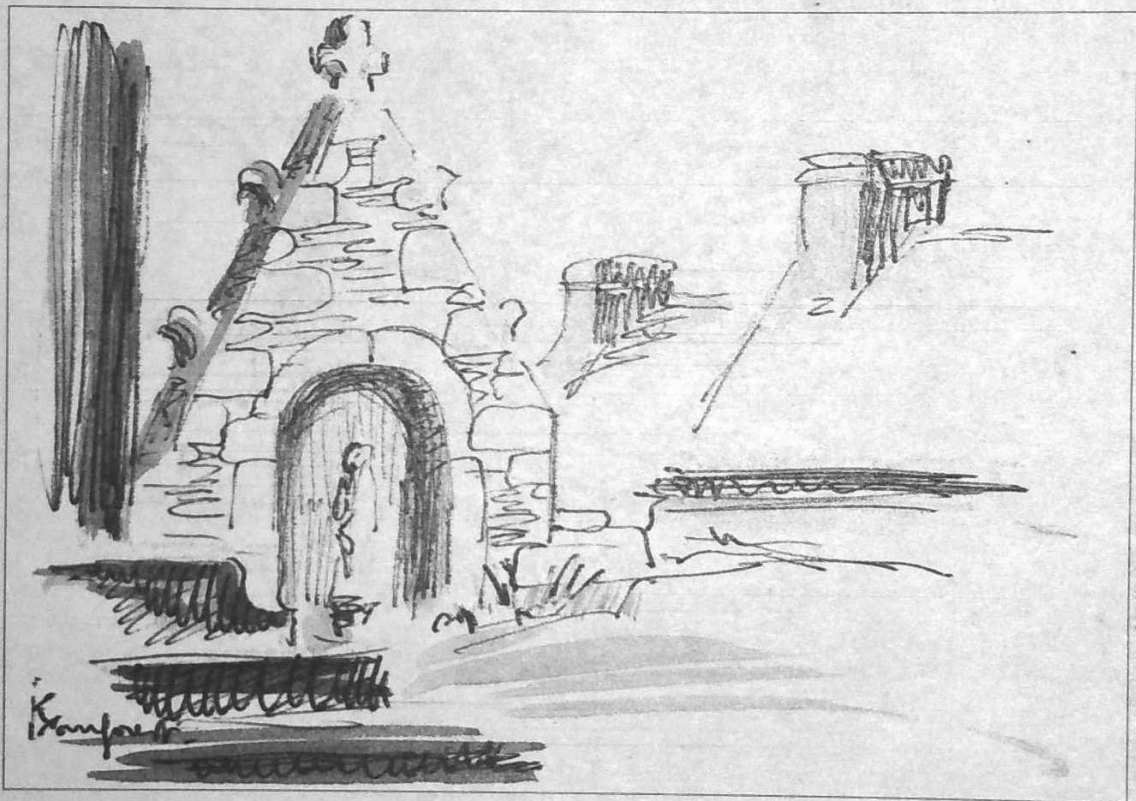
Mémoire de pierres

Fontaines

Un élément familier de paysage en Bretagne est la fontaine. Terre de sources, l'Armorique est pleine de ces petits édifices qui font partie intégrante du patrimoine architectural. Car l'eau, indispensable à la vie, "Sœur l'eau précieuse et chaste" comme l'appelle François d'Assise, a été considérée comme un don du ciel. En tant que telles, les sources dites sacrées, des religions antérieures à l'évangélisation des populations armoricaines, furent l'objet de soins particuliers.

Ce n'est que la barbarie, ancienne et actuelle, qui gaspille et ne voit en l'eau qu'un "dû". Nos ancêtres, eux, ne se sont pas contentés, lorsqu'ils découvraient une source, de venir y puiser l'eau dont ils avaient besoin.

Ils ont en outre doté cette eau d'une valeur symbolique, l'ont reliée, par l'intermédiaire d'un saint de leur univers, à la Création entière, dont le créateur vit "que cela était bon", et comme telle ils l'ont honorée. Alors, ils ont entouré leur fontaine d'un enclos, ils l'ont décorée des ornements qui leur plaisaient. L'eau, l'eau que l'on donne à boire aux vaches et aux poules, l'eau avec laquelle on lave les draps et les bols, les langes et le linceul, l'eau toute simple, leur a servi de prétexte à inventer un art. Cet art, que l'on qualifie maintenant de breton, est l'expression, dans la pierre



locale, des talents d'hommes ordinaires, maçons, paysans, gentilhommes, marchands ou clercs, qui habitaient les paysages que nous habitons.

Les fontaines, en Bretagne, sont aussi diverses que les habitations. Certaines sont de modestes édifices abritant une statue au bois blanchi par les siècles. D'autres sont de véritables monuments, traités avec la recherche apportée alors à la construction des chapelles. Toutes, qu'elles se dressent au milieu d'une pâture rase, au bord d'un chemin ou au centre du hameau, possèdent leur noblesse et leur grâce. Des "modernisa-

tions" brutales et sans discernement les ont trop souvent détruites ou maladroitement restaurées, mais plusieurs communes rurales, depuis une trentaine d'années, ont heureusement réhabilité ces petits monuments, dont beaucoup séduisent toujours peintres et photographes. Nos fontaines sont une richesse à ne pas négliger.

Si vous avez connaissance d'une fontaine "en péril" n'hésitez donc pas à la signaler d'abord à la mairie du lieu, et aussi à une association (1) qui a le souci de veiller sur ces éléments du paysage souvent méconnus

parce que nous sommes peut-être trop "habitués" à les voir...

Kéranforest

(1) "Sites et Monuments" reconnu d'utilité publique, dispose de correspondants locaux dans tous les départements. Écrivez ou téléphonez pour vous renseigner : 39 av. La Motte-Picquet 75007 Paris

• Maisons Paysannes de France Tiez Breiz - 10 rue général Nicolet 35200 Rennes Tél. 99.53.53.03

• U.R.B.E. Bordlann 56600 Lanester

• Breiz Santel BP 22 56620 Larmor Plage

Lavoirs

Qu'est ce qu'un lavoir ? Bientôt on ne le saura peut-être plus ! Plus personne, dans nos pays n'aura la dure besogne d'aller laver son linge au lavoir... Comme la plupart des choses usuelles, qui, pendant des siècles, ont servi à la vie quotidienne, comme la fontaine, le pigeonnier, le moulin ou le puits, le lavoir a offert au génie humain un prétexte à développer un art.

L'eau qui sert à désaltérer le bétail et les gens, la réserve à pigeons pour nourrir les maisonnées nombreuses, la fabrication de la farine, l'obligation de laver le linge domestique, autant d'occasions que l'homme a saisies pour montrer cette "gratuité" qui est la manifestation de son besoin de beauté.

Il faut observer ici que nos sociétés régies par les lois inhumaines du marché, témoignent d'une affligeante pauvreté en ce domaine : buses de ciment à la place des fontaines de granit, blocs de béton et construction anarchique, une absence quasi-générale de souci d'harmonie aura marqué notre siècle... de confort ! Si le "pressing" est autrement plus pratique que le lavoir de nos anciens, il est clair qu'il ne remplit pas le même rôle social.

Avant peut-être de servir à laver, le lavoir du hameau

était un lieu de rencontres. C'est au lavoir que s'échangeaient les nouvelles. Langues, claquant au rythme des battoirs, la petite société locale (matriarcale) trouvait au lavoir ce que les palais des Arts et de la Culture n'ont pas toujours réussi à lui apporter.

Il n'est donc pas indifférent que les usagers de ce lieu aient éprouvé le besoin de la rendre agréable. Quel charme en effet, dans ces vieux lavoirs, que peintres et poètes ont essayé de décrire ! A partir de l'eau, à partir de la fontaine, les villageois ont su élaborer parfois un véritable monument.

Nous rencontrons en Bretagne des lavoirs aussi soignés que des chapelles : dans une niche de pierre décorées comme la lucarne d'un château, la statue du saint protecteur semble surveiller, sinon les langues, du moins les efforts des lavandières, à genoux dans leur caisse, à l'abri d'un muret en pierres de taille, où l'on a

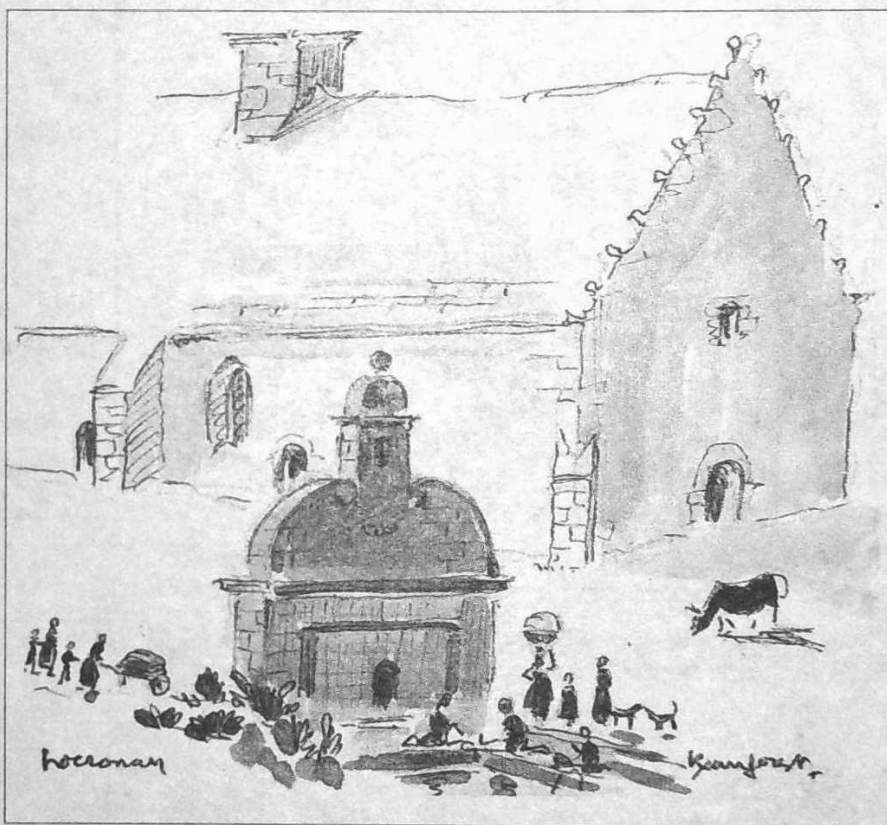
pris soin d'intégrer une banquette pour le repos et de dresser des "sauts-du-loup" afin d'empêcher le bétail de venir piétiner dans la boue.

Il y a des lavoirs qui sont dotés d'une toiture sous bonne charpente et dont le bassin est fait de superbes pierres de schiste, posées sur champ, permettant aux laveuses "d'officier" debout. Autour des lavoirs, les troncs des frênes, leurs feuillages, composaient de gracieux paysages, et bien des artistes ont été inspirés par ces lieux pourtant tout à

fait "ordinaires".

Alors que des centaines de lavoirs ont disparu, ceux qui subsistent prennent valeur de patrimoine que nous ne devrions plus laisser se perdre. Il y aurait grand intérêt, pour chaque commune, à répertorier ces modestes ouvrages de pierre et d'eau, ces sites généralement pittoresques, dont le nom même nous révèle des pistes pour l'Histoire et à envisager pour nos lavoirs, une protection qui s'avérera de plus en plus nécessaire.

Kéranforest



Mémoire de pierres

Colombiers

Après le calvaire, le manoir, le château, la chapelle, en Bretagne, il est un élément de nos paysages que l'on ne saurait trop remarquer. Le colombier est un de ces documents de pierre que l'on rencontre dans la campagne bretonne.

Il n'est pas si fréquent que cela, car notre siècle en aura détruit plusieurs dizaines. Or, le colombier s'avère une prouesse architecturale qui mérite que l'on en prenne un soin vigilant.

Ces tours bien assises, admirablement proportionnées, confèrent à nos campagnes une note particulière : "Il n'en est guère, fussent-ils à l'état de ruine, dont la vue ne réjouisse l'œil", notait Henri Quéffelec. Quant à Gaston Le Nôtre, historien, il écrivait avec justesse : "Comment expliquer que là, plus qu'ailleurs, n'établît avec le passé une communication mystérieuse ?".

Les colombiers bretons furent construits pour servir de "garde-manger" aux maisonnettes nombreuses qui habitaient les manoirs. La table familiale au XVII^e siècle, ne ressemblait pas à la nôtre qui ne rassemble pas que les parents et les enfants ; chaque jour, il

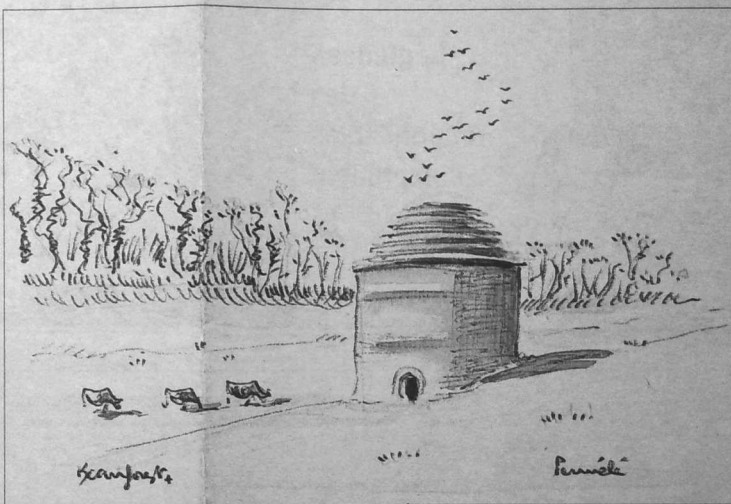
fallait nourrir, outre ces derniers, quelques grands-parents, oncles, tantes, parfois beaux-parents, ainsi que domestiques, valets, hôtes de passage, et quelquefois gens d'arme entretenus pour la sécurité du pays.

Pour pouvoir bâtir un colombier, l'autorisation du Duc de Bretagne, puis de son représentant était nécessaire : il fallait, en effet, justifier la propriété des terres suffisantes pour que les pigeons n'aient pas à aller chercher leur pitance dans les champs du voisin !

Approchons-nous maintenant d'un colombier. Conduits par le fil de notre "mémoire de pierre", nous nous arrêterons à celui de Pennélé, en Saint-Martin des Champs, "évêché de Léon". C'est un beau spécimen de ce type. Grâce à la pierre armoriée qui subsiste au-dessus de la porte basse, nous pouvons dater l'édifice du début du XVII^e siècle.

En effet, François Le Bihan de Pennélé épouse en 1599 sa cousine Jeanne de Coatsquivriou, héritière du domaine de Tréouret, en la paroisse de Cast, "évêché de Cornouaille".

"L'or au chevron de gueule, issant d'une onde d'azur" de la maison de Pennélé, allié



au "sanglier de sable en furie" des Tréouret, nous entraîne ainsi quatre siècles en arrière dans ce même paysage, à l'époque où les troubles de la Ligue divisaient la Bretagne catholique. A ce moment-là, François Le Bihan obtenait de faire construire sur sa terre de Pennélé un "refuge à coulombs" pour les besoins de son ménage. Qu'est-ce qui détermina l'emplacement choisi pour ériger

le colombier ? Du seul point de vue esthétique, ce robuste édifice, planté sur la pente d'un vallon, est d'un bel effet. De plus, ses constructeurs ont employé deux matériaux qui se retrouvent en maintes maisons de la région morlaisienne : le granit rosé, le schiste bleu, "taillé à l'herminette". L'alliage de ces deux tons, qu'effleura le soleil de l'aurore, comme celui du couchant, donne au pigeonnier

de Pennélé un charme indéniable.

Pourtant, ce n'est sûrement pas pour orner leurs terres que François Le Bihan et Jeanne, son épouse, firent construire ce monument. C'est pour un motif utilitaire que le pigeonnier est bâti. Un millier d'alvéoles (ou boulins) occupant l'épaisseur du mur circulaire, sous la voûte percée d'une ouverture, permet-

tait à autant de couples de pigeons d'élever leurs petits, que les domestiques préparés à la cuisine du manoir venaient cueillir, le moment venu, au moyen d'une échelle tourmente rattachée au pivot central.

Ainsi, chargé d'un panier de pigeonneaux dodus, le valet ou la fille de basse-cour apportait de quoi rôti à la broche le dîner de la maisonnée. Le pigeonnier, ancêtre de nos congélateurs, a, en outre, une fonction dans le paysage. Il apporte en plus sa contribution à l'histoire de nos communes.

On comprend pourquoi il est urgent de le protéger, puisque inutilisé depuis longtemps, laissé sans entretien, il risque de s'effondrer. C'est déjà une preuve de l'excellence de ces constructions, qu'elles aient traversé des siècles sans aucune protection.

Une association pour la protection des colombiers en Bretagne cherche des amis motivés pour l'aider dans cette tâche (1).

Kéranforest

(1) A.P.C.B., J. Autret, 109 rue Jean Jaurès, 29200 Brest, Tél. 02.98.44.24.70

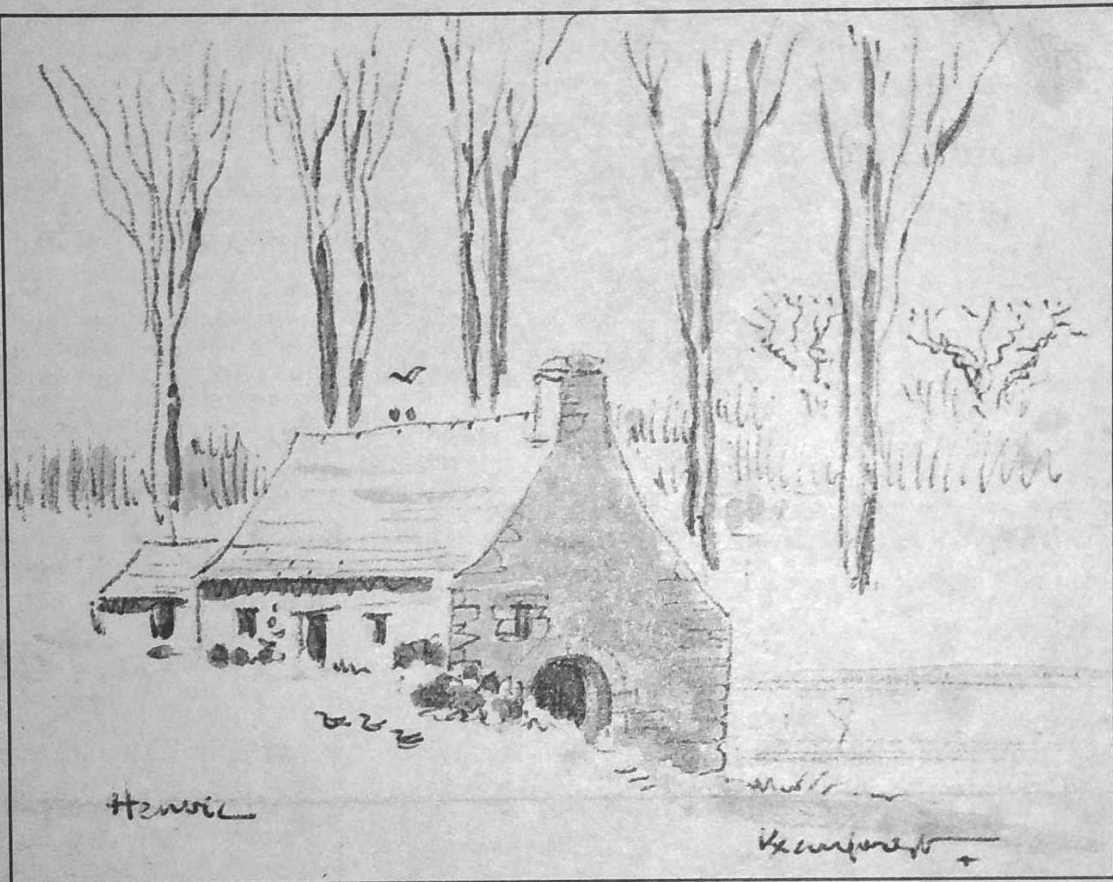
Du besoin à l'art

Pendant des siècles, l'homme a «poli» les objets nécessaires à son usage. De la hache en silex poli au couteau à lames d'argent, il y a eu recherches, tâtonnements, découvertes, embellissement progressif d'un outil pour couper la viande ou peler le fruit.

De la même façon, nous l'avons vu, la source au bas du pré, fut aménagée en fontaine, dotée d'un édifice en pierre, ornée comme les lanternons des clochers d'église. Le feu, élément vital pour l'homme, a donné lieu, lui aussi, au déploiement de son génie ; d'où les superbes cheminées monumentales ou les magnifiques poêles en faïence décorée.

Un autre instrument nécessaire à la vie domestique est le moulin. Moudre les grains se fait entre deux pierres. De la meule au moulin, l'intelligence de l'homme a conçu au moins deux types d'édifices, selon le mode de mise en action des meules. Le vent, d'une part, l'eau courante, de l'autre, furent les moteurs de nos moulins à vent et de nos moulin à eau.

Regardons un peu ces derniers, en Bretagne. Ces petites maisons pas tout à fait comme les autres, ont en général un grand charme. Bâties à proximité de l'eau, elles composent, avec le vert des prés, le ciel qui se mire dans l'eau du bief, avec la chanson ininterrompue de cette eau qui court, une scène qui retient l'attention. Nous connaissons tous un moulin. Je ne parle pas des hautes bâtisses sans grâce de notre ère industrielle,



mais des moulins élevés entre le XIV^e et le XIX^e siècles, le long des innombrables ruisseaux irriguant la campagne.

«La Vallée des moulins», en St-Jean du Doigt, dans le Trégor rappelle la profusion de ces constructions, dont la rusticité est parfois rehaussée par une chevronnière garnie de gargouilles, une lucarne à fronton sculpté, une porte ronde ou des contreforts en maçonnerie très soignée.

Certains moulins sont des prouesses d'ingéniosité, de vrais chefs d'œuvre d'architecture : le moulin du Roualza, en Dirinon, celui de Kerlann, en Sibiril, de Kerzéan, près de Plouescat, de Coatanscour, en Plourin et bien d'autres encore nous montrent combien leurs

constructeurs tenant à «honorer» le noble service de moudre les grains, pour fournir aux foyers l'indispensable farine.

Si les meuniers, dit-on, n'avaient pas toujours une réputation de probité, leurs logis, du moins, révèlent un sens de la beauté. Les plus humbles sont parfois les plus émouvants. Si, depuis des années -des siècles, peut-être- leur roue a cessé de tourner, si les cendres dans l'âtre sont depuis longtemps dispersées, nos moulins demeurent un éloquent témoin d'une façon de vivre qui reste à découvrir.

Parfois, les noms d'un meunier et de sa meunière, gravés sur le linteau que déchiffre la lumière du soleil couchant, nous donnent envie d'entrer faire connaissance avec les

personnes qui ont vécu là, dans l'accompagnement fidèle de l'eau qui actionnait la roue, dans le calme d'un site choisi.

Pour apprécier le talent des artisans qui ont bâti nos moulins, et pour apprendre du neuf sur l'existence quotidienne de nos prédécesseurs dans nos paysages familiers, il importe de veiller sur ce petit patrimoine rural, souvent méconnu, à la merci de l'ignorance et du vandalisme. Il existe, en Bretagne, une association pour la sauvegarde des pigeonniers. Une association pour la sauvegarde des moulins bretons existe-t-elle aussi ? Il suffit de le décider. Seule condition : croire qu'il y a là un service à rendre !

Kéranforest

Cheminées

Il est intéressant d'observer comment à partir d'un besoin élémentaire,

l'homme a su créer une œuvre d'art. L'on peut penser à la simple source au pied d'un talus, admirable composition dans des styles variés, selon les époques. On peut également songer au colombier, qui est d'abord une réserve de viande, avant de devenir l'ornement d'une maison noble et une prouesse d'architecture... On pourrait en dire autant du moulin, du puits, du pont, etc...

Aussi indispensable à la vie humaine que l'eau, le feu accompagnera de sa lumière et de sa chaleur la longue chaîne des générations. Les amoureux désirent "fonder un foyer". Le foyer devient l'élément fondamental du village. On compte tant de foyers dans telle ville. Innombrables sont les contes, récits, que les hommes ont pu écouter "au coin du feu", histoires qui composent l'Histoire, la culture d'un peuple.

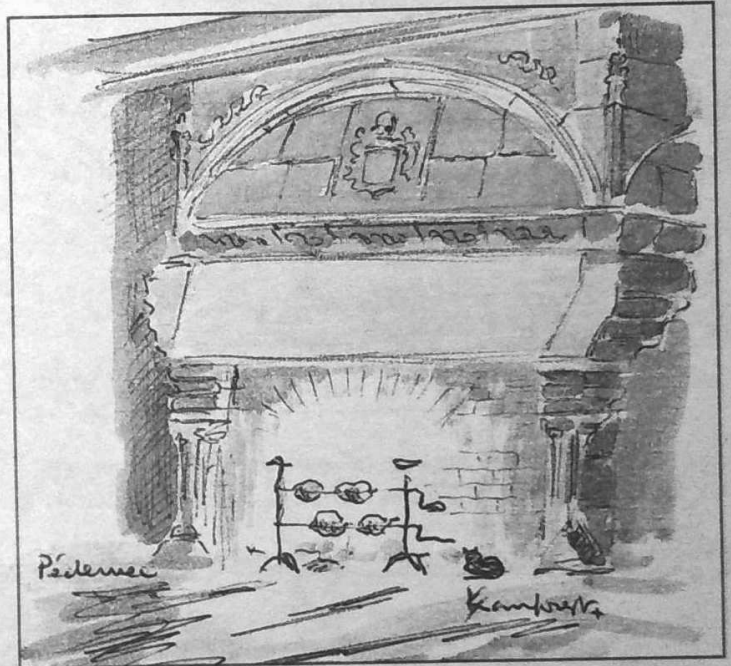
A partir de ce feu indispensable, l'homme a construit l'âtre, la cheminée. En Bretagne, comme ailleurs, la cheminée fut pendant des siècles le point de rassemblement de la maisonnée. Chaleur et lumière attirent. En Bretagne, comme

ailleurs, la cheminée fut longtemps l'élément majeur de la pièce où l'on se tient.

Les maçons, et surtout l'architecte, lorsqu'il s'agit d'une habitation d'importance, vont donner libre cours à leur savoir-faire et à leur génie. Du simple "feu ouvert" à la cheminée monumentale, l'art de l'artisan va s'exercer. Les "piedroits" supportant le "manteau", seront souvent enrichis de sculptures. Ce manteau, généralement taillé dans un bloc de pierre, peut lui aussi, s'orner d'un écusson ou des blasons du ménage qui fit bâtir la maison.

Une frise, composée de feuillage, de fruits, d'animaux sculptés dans la masse, souligne le bas de la "hotte", elle-même parfois montée en "grand appareil", c'est-à-dire en maçonnerie de pierre de Dike, comme on le voit dans le logis des gentilshommes morlaisiens, par exemple, chez qui la cheminée constituait le "morceau" principal des maisons dites "à pont d'allées".

Quelle somme de calculs, de plans, de travail, quelle preuve de talent, d'ingéniosité, de sensibilité représente ce monument que nous appelons cheminée ! Car ce n'est pas de l'improvisation que



ces moulures et ces archedes, ces arêtes qui se rencontrent, ces pierres savamment découpées, rigoureusement ajustées, que ces banderoles en granit, sur lesquelles ont été taillées les lettres formant les mots d'une devise ou quelques versets de la Sainte-Ecriture.

Vraiment, il est des cheminées devant lesquelles on peut longuement s'émerveiller. La noblesse du travail, la grandeur de la personne, l'étonnant mystère de la vie se laissent ainsi contempler dans une construction qui a dû mettre

en œuvre toutes les ressources de l'intelligence, mais également celles de la sensibilité artistique et même de la foi des hommes qui n'ont pas ménagé leurs efforts.

La cheminée d'une maison d'armateurs à Roscoff, du logis d'un caboteur à Porspoder, celle d'un manoir comme Roscervo ou d'un château de Kegornadeac'h ou de Pontivy, sont pour nous de puissants témoignages sur l'art de bâtir autant que sur l'art de vivre de nos ancêtres.

Kéranforest

29 juin 2001

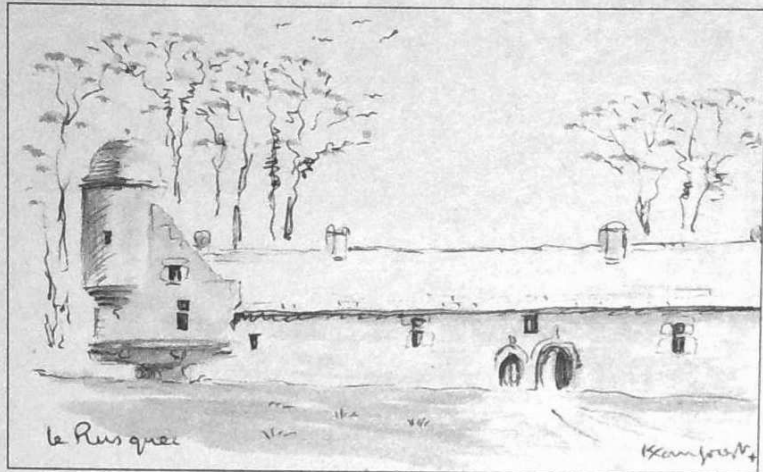
Le manoir du Rusquec

Il faut remercier les passionnés qui nous valent de pouvoir admirer des œuvres qui ont failli disparaître. Le manoir du Rusquec, dans un paysage romantique de chaos et de mousses est un de ces témoins de pierre, qui risquait de sombrer dans l'indifférence.

Pourtant quel chef d'œuvre d'ingéniosité présentait ce manoir aux grandes croisées de pierre, à demi-caché par une longère fortifiée percée d'un double portail sous accolade gothique ! Le grand logis, depuis longtemps ruiné, laisse deviner de hautes salles et de jolies chambres ouvertes au midi.

Grâce à quelques écussons, échappés au vandalisme légalisé de la Révolution, nous pouvons essayer de dater la construction de ce curieux manoir dans son cadre pittoresque. Sur la vasque qui ornait la centre d'un grand jardin abrité de murs, on reconnaît en effet les armes d'Anceau du Rusquec et de son épouse, Françoise de Rosnivynen, vivant en 1480 et parents de douze enfants ! On discerne aussi les blasons de Jacques du Rusquec et de Suzanne de Carné, sa femme, résidant au château un siècle plus tard. Ce jeune chevalier, ligueur intrépide, avait épousé la sœur du Gouverneur de Morlaix pour la Sainte Union.

Il n'avait pas 35 ans lorsque, voulant déloger les partisans du roi huguenot Henri de Navarre retranchés dans la forteresse de Tonquédec, il fut tué par les soldats de Jérôme du Louët. Le duc de Mercœur adressa à Suzanne de Carné, sa veuve, des lettres de sauvegarde pour tous les gens dépendant des terres du Rusquec, mais la belle demeure fut la proie des pillards qui profitaient des troubles politiques pour s'emparer des richesses que contenaient de telles maisons.



Jeanne du Rusquec, fille héritière des précédents, en épousant René de Kerlec'h (en Léon) à l'orée du XVII^e siècle, fit passer le Rusquec dans la maison Kerlec'h du Chastel (Trémazan). Leur fils Alain, qui se maria en 1637 avec Renée de Lannion, héritière de Keraznou en Loqueffret, décida de démolir ce manoir, pour agrandir le sien ! Est-ce lui qui fit bâtir le colombier et élever le logis aujourd'hui en ruines ? Alain de Kerlec'h meurt au Rusquec l'année de la révolte des "Bonnets Rouges" menée par un notaire de Kregloff, Sébastien Le-Balp, qui trouva la mort au château du Tymeur en Poullaouen.

Les écus rongés par les siècles qui décorent la vasque du jardin et celle de l'esplanade nous content ainsi un peu l'histoire du manoir déserté. Quand donc fut abandonnée cette demeure dont l'élégance se meure, entre autre, au finir de la maçonnerie du gros pigeonnier et à la prouesse technique que représente la vasque, dite "Coupe du Géant GAWR", dont la bordure répète les pommes de pins qui figurent dans les armoiries de la maison du Rusquec ?

Les derniers châtelains, descendants des Kerlec'h, furent les Kerouartz (Lannilis en Léon) au XVIII^e siècle. Loué en ferme, puis saisi par le pouvoir révolutionnaire, le Rusquec fut vendu le 2 messidor, an II de la République. En 1794 le voyageur Cam-

bry, explorant la région qui par décret s'appellerait désormais le Finistère, a vu les jardins abandonnés du Rusquec, où les rosiers fleurissaient en désordre. Les années passent. Les murs s'imbibent d'eau puis s'écroulent. Du beau château entouré de jardins, il ne subsiste bientôt que des débris sous les orties. Des scouts, un été, s'amuserent à allumer leur feu de camp dans la belle vasque creusée dans un bloc de granit. Pour éteindre le brasier, les imprudents jetèrent des seaux d'eau ce qui fit éclater la vasque. L'étonnant travail des sculpteurs, qui avait résisté aux siècles, gisait sous les ronces, lorsqu'un visiteur passant au Rusquec, tomba sous le charme de cette Belle au Bois Dormant qu'était la demeure désertée. Il acquit les ruines et s'y dépensa. C'est grâce à lui, héritier des Chevalier de Saint Jean de Jérusalem qui jadis tinrent la Commanderie de la Feuillée, que nous pouvons voir relevée la vasque, et refaites les toitures du logis subsistant. Il convient de saluer ce sauvetage et de souhaiter que d'autres initiatives puissent encore sauvegarder de pareils documents de notre histoire, qui attendent, oubliés.

Kéranforest

*Une adresse :
Sites et Monuments
M. R. Lamanda - Plouezoc'h*

Mémoire de pierre

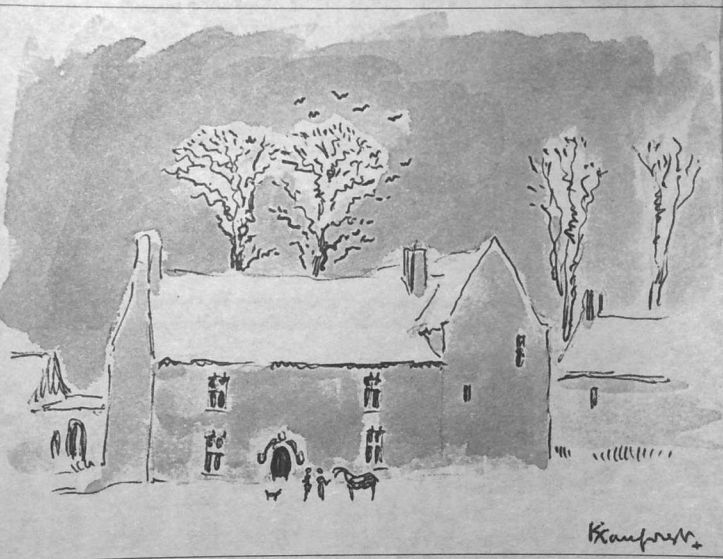
A sauver !

Elle ne paye pas de mine. C'est le moins que l'on puisse dire de cette maison que l'on voit du quai de la gare de Morlaix. Bien peu de voyageurs et de passants l'auront remarquée. A côté des constructions banales qui bordent la rue vers le Pont-Bellec, cette vieille bâtisse n'attire pas les regards. Pourtant ... à la différence des immeubles qui l'environnent, cette maison porte une longue histoire. Elle est un document.

Qui l'a bâtie ? Quand ? Pour qui ? Un chercheur pourrait l'établir. A première vue, nous pouvons dire qu'il ne s'agit pas d'un simple logis, mais bien de l'un de ces petits manoirs particuliers à nos régions, et dont l'architecture allie l'élégance à la sobriété. Une longère, percée de quelques "croisées" de pierre, dont les accolades retiennent la lumière et réhaussent le linteau de granit d'une courbe agréable ; une porte dont l'ogive est couronnée d'une moulu-

re ponctuée de trois écus, où étaient peintes ou sculptées les armoiries familiales, voilà à peu près tout ce qui distingue cette modeste habitation de chevaliers bretons, des maisons bourgeoises et des fermes de son époque. Cette maison a pu être élevée là vers la fin du XV^{ème} siècle ou au début du XVI^{ème}. Elle se trouvait alors aux confins des "faubourgs" de Morlaix et de la campagne de Saint Martin. Lorsqu'elle fut construite, l'église St Martin, telle que nous la connaissons n'existait pas. Pas plus que le bel hôtel de Coëtlosquet, entouré de son vaste parc et dont on remarque toujours les façades "classiques" longeant la rue St Martin (école de Porz-Meur).

Certainement, le manoir dont nous ne voyons plus qu'un morceau de la carcasse, formait au XVI^{ème} siècle un ensemble harmonieux, avec sa cour close, sa tourelle d'escalier couverte en "poivrière", son portail à double entrée, le puits, les écuries, remises, crèche et



aussi le jardin, à l'abri de beaux murs terminés "en doucène", et sans doute un colombier dans les parages. Tout cela, que l'on peut supposer entouré d'ormes et de hêtres, a depuis longtemps disparu. Reste ... la silhouette touchante de cette maison, dessinée, bâtie, or-

née au temps de la Reine Anne.

Aussi est-il intéressant de noter qu'aujourd'hui, débarrassée d'un appentis en briques et d'un mur en béton, la façade originelle a réapparu. Prélude à une restauration ? On voudrait l'espérer, car, même pri-

vé de son cadre pittoresque pareil logis reste un témoin de l'art de construire et du mode d'existence d'une lignée chevaleresque dans notre pays. Il nous faut convaincre nos élus, le Conseil régional, du fait que le patrimoine ne se limite pas à des édifices déclarés "prestigieux",

des "monuments historiques" répertoriés, mais se compose surtout de ces modestes habitations que le manque d'attention ou des "modernisations" mal pensées, ont mutilées ou démolies.

Il existe désormais un répertoire des édifices anciens de chaque département. Il serait urgent de réfléchir à des aides à apporter aux courageux sauveteurs ou gardiens d'un tel patrimoine encore largement méconnu des administrations. Tout le monde y gagnerait, à commencer par ... l'Etat, incapable de se charger de l'entretien d'un patrimoine admirable et admiré ! A quand donc des mesures réellement adaptées à nos vieilles maisons, "mémoire de pierres" ?

Keranaforest

Une adresse : l'association Sites et Monuments, 39 avenue La Motte Piquet 75007 Paris 01.47.05.37.71, a des correspondants dans chaque département. On peut s'informer.

Les colombiers : un patrimoine méconnu

Ce qui compose le patrimoine d'un pays c'est l'ensemble de ses richesses, de sa beauté, de son histoire, de ce que le génie des hommes a laissé d'admirable. Au nombre des témoins de ce génie humain, l'architecture occupe certainement l'un des premiers plans. Ce qui caractérise l'architecture d'une région ne saurait se limiter à des édifices prestigieux. On peut même dire que l'architecture rurale, en ses modestes constructions, est plus représentative d'un patrimoine que quelques grands bâtiments. Parmi ces petits monuments, maisons, chapelles, fontaines, moulins, les pigeonniers constituent sûrement un document remarquable, trop souvent méconnu.

Documents, d'abord par leur destination, mais aussi par l'ingéniosité dont témoigne leur construction, enfin par la grâce particulière, qui émane de ces édifices pourtant très simples. Ils confèrent au paysage qu'ils occupent une note bien humaine. Attribut d'une maison où demeurait une communauté de personnes, plus, vaste que la, famille au sens strict qu'a le mot aujourd'hui, le pigeonnier servait avant tout de réservoir à rôtis, pour l'alimentation des habitants du manoir, de l'abbaye, du château. La permission de bâtir un colombier était accordée par l'autorité responsable après enquête: la "Très ancienne coutume de Bretagne", qui régla la vie sociale des Bretons durant des siècles, prévoyait en effet que les terres du de-



mandeur de pigeonnier soient suffisamment étendues pour que "ses coullombs" n'aillent pas chercher leur pitance chez le voisin. Il est des exemples de pigeonniers, construits sans autorisation par quelque vaniteux enrichi, qui furent impitoyablement rasés. Témoins d'une façon de vivre, les colombiers sont aussi un précieux document sur le savoir-faire des bâtisseurs: la paroi trouée de centaines de boulines (nids ménagés au fond d'un couloir coudé) posés en quinconce, la voûte ouverte sur le ciel, l'échelle tournante pour la collecte des pigeonneaux, enfin la parfaite maîtrise du matériau, prouvent assez que nos ancêtres connaissaient à la fois les

mœurs des oiseaux domestiques et le métier de bâtisseurs. Enfin l'harmonie de ces tours, distribuées dans le paysage, atteste que l'utilitaire n'est nullement incompatible avec esthétique: regarder un seul de ces colombiers à flanc de côteau, au milieu d'un pré, voire sur l'enceinte d'un manoir, suffit à le démontrer.

N'y aurait-il que ces trois raisons, les colombiers qui nous restent devraient faire l'objet d'une attention particulière. Beaucoup de ces constructions ont déjà disparu, faute d'entretien, ou démolies volontairement parce que leurs propriétaires n'ont pas reconnu leur intérêt. Leur témoignage s'ajoutant à leur ra-

réfaction fait aujourd'hui des pigeonniers un élément irremplaçable du patrimoine architectural de la campagne. Il devient urgent de prévoir leur sauvegarde.

Une association a été créée en faveur des moulins bretons. Il ne tient qu'à nous de mettre sur pied une association analogue, afin de regrouper les amis de pigeonniers bretons. Si la chose vous intéresse, si vous connaissez un pigeonnier qui se dégrade, si vous désirez contribuer à l'entretien de ce qui compose votre cadre de vie, n'hésitez pas: écrivez à "Paysan Breton", qui transmettra...

Kéranforest
(1989)

Un manoir (suite)

Adossé aux bois de Pennelé, tout près de ceux de Saint-Germain, Le Bigodou est à l'écart des grand'routes. Durant des siècles, il fut le logis confortable et bien conçu d'une dynastie de familles terriennes, qui ont vu le jour dans ce paysage harmonieux, ont travaillé ces champs dont chacun porte un nom, ont aimé les joies de la vie, avant de passer dans l'autre monde, lorsque leur temps était accompli.

A l'époque où le recteur de Cléden hérite du bien de sa grand mère, Germaine de Kervennac, "pennherez maner Bigodou", le manoir est une construction récente.

C'est une maison agréable, bâtie selon une formule courante : une cour close, pavée de granit, est fermée chaque soir au moyen de grosses barres de bois bloquant la lourde porte.

Le manoir consiste en deux salles, dites "salles basses", sous des poutres de belle venue, taillées dans du vieux chêne, séché durant des années. Une large cheminée, au manteau de pierre timbré de l'écusson familial, permet tout à la fois de chauffer l'espace habité et de cuisiner les repas de la maisonnée.

Du foyer à la table de hêtre, plusieurs personnes vont et viennent. Une "maison noble", au



XV^e siècle, est une communauté familiale bien plus large que la famille, au sens moderne de parents et enfants. Dans la salle du Bigodou, autour de la petite-fille qui deviendra la grand-mère du recteur de Cléden, se rassemblent chaque soir ses parents, oncles, tantes, grand-parents, cousins outre les femmes qui servent, les valets, voire des "gens d'armes" si la période est à l'insécurité.

Tout ce monde doit être nourri, logé, entretenu sur place. Dans ce but, le sire de Bigodou a fait bâtir, non loin du manoir, une tour trapue, couronnée d'un "couvercle" en charpente, que l'on appelle le "coulom-

bier" parce qu'on y élève "force coulombs", ces pigeons qui assureront une provision de viande fraîche, qu'il suffira de venir "cueillir", au moyen d'une échelle tournante livrant accès aux rangées de nids (boulins) ménagés dans le mur.

Légumes et fruits sont produits dans les platebandes du "liorz", ou jardin clos, à l'abri de murs soigneusement élevés, qui protègent du vent et des prédateurs quadrupèdes. Peut-être même existait-il au Bigodou, l'un de ces "viviers" qu'il n'est pas rare de trouver près des manoirs, et qui servaient à approvisionner en carpes et brochets la table des "jours maygres".

Tel qu'il est bâti, entouré d'arbres de haute futaie, le petit manoir du Bigodou offrait au soleil sa façade aux pierres dorées de lichen. Ce qui reste de cet antique logis est pour nous d'un intérêt exceptionnel, lorsque l'on sait qu'il existe encore une "photographie" (en couleurs !) des constructeurs de cette maison !

Combien d'édifices, en effet, peuvent se targuer de posséder le portrait de l'homme et de la femme qui les ont fait construire, et cela, cinq siècles avant nous ? La mémoire des pierres continue à nous faire avancer dans les découvertes.

Kéranforest

N'oublie pas

N'oublie pas, toi qui passes, que ce que tu vois et que tu aimes, d'autres l'ont vu et l'ont aimé avant toi...

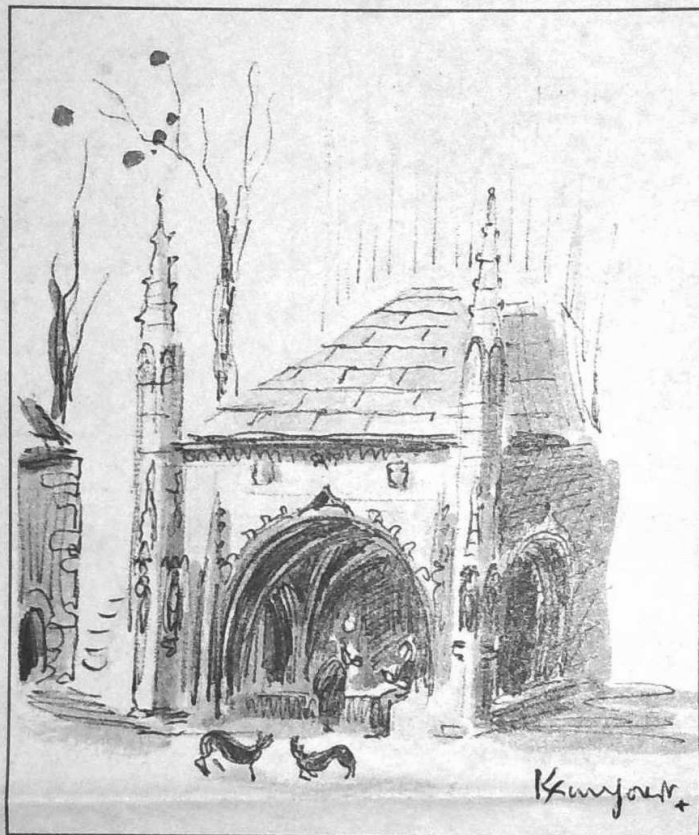
Dans un précédent article, nous avons pu mesurer combien le génie de l'homme s'est déployé, à partir d'un besoin vital : l'eau, a fourni l'occasion de dessiner le puits, la fontaine, le lavoir. Aujourd'hui, nous nous arrêtons devant l'une de ces mille fontaines qui émaillent le terroir breton. Toutefois, ce n'est pas n'importe quelle fontaine, mais une fontaine à caractère sacré, parmi des centaines d'autres !

De plus, celle-ci nous relie, à travers quinze siècles, à des événements qui ont profondément marqué l'Histoire.

En effet, le débarquement, en terre d'Armorique, des premiers envoyés (missionnaires) porteur de l'incroyable nouvelle (la Bonne Nouvelle du salut) de l'homme Jésus, ressuscité des morts, fut le point de départ de la Bretagne qui est la nôtre.

Au nombre de ces pionniers du Christ, Briec, éduqué par Germain d'Auxerre, arrive dans la « Vallée double » qui désormais porte son nom. Le chef de la population locale, le comte Rhigal, édifié par la sagesse de ce chrétien, lui offre son domaine du « Champ du Rouvre ». C'est là, près d'une source, que Briec et ses jeunes compagnons, volontaires pour un célibat monastique, vont évangéliser les gens qui viennent les regarder vivre.

Le modeste ermitage, que Briec éleva près de la fontaine, devient bientôt un lieu de pèlerinage. Au XV^e siècle, la duchesse de Penthièvre, Marguerite de Clisson, fit bâtir un joyau de granit, dont la négligence et le vandalisme d'autres époques nous ont a jamais



privés. Seul subsiste le gracieux édifice enchâssant la fontaine de Saint-Briec. Les voussures des trois arches, enrichies de feuillages sculptés, les pinacles supportant les niches des saints, avec leurs socles et leurs dais, les nervures savamment conjuguées le plafond de cet édifice attestent la qualité de la technique au service de la vision qu'avaient nos ancêtres « illettrés ».

Quelle leçon d'art que cet édicule qui n'a d'autre utilité apparente que de servir à abriter les femmes venant quérir l'eau qui sert à la soupe et pour la vaisselle ! Quel soin admirable apporté à dessiner ce projet, puis à le réaliser dans la pierre ! Cela, nous ne pouvons pas l'oublier.

Une construction si modeste est un moyen de raviver notre mémoire : partant de l'homme nommé Briec, touché par le rayonnement du Ressuscité, nous progressons à travers les siècles, rencontrant la volonté et le goût très raffiné

d'une duchesse cultivée ; nous sommes également affrontés à la paresse des hommes qui ont pas entretenu leur héritage, à la folie destructrice des idéologues de 1789, puis au courage de nouvelles générations : un fils de Bretagne, Urbain de Quelen, devenu archevêque de Paris, offre un reliquaire pour y mettre les reliques de Saint-Briec, tandis que l'évêque du lieu, Mgr Fallières, relève les ruines de la chapelle ordonnée par Marguerite de Clisson.

De nos jours, la fontaine de Saint-Briec, témoin de cette longue histoire, a accueilli l'imposant cortège des pèlerins du Tro-Breiz retrouvé, en août 1996. En se penchant vers l'eau de cette source, en contemplant le monument voulu par la duchesse de Penthièvre, ils ont pu faire mémoire et un père montrant à son fils le granit usé par les pieds des pèlerins, lui disait : « N'oublie pas ! ».



Il y a presque 30 ans, je publiais un article sur une modeste chapelle au pays de Léon, cachée derrière les champs d'artichauts ⁽¹⁾. Je rappelais un événement tragique, une noyade par une nuit de tempête : onze cercueils environnés de visages s'alignaient dans la petite chapelle Ste Marguerite. D'autres événements, heureux, punctuaient la vie des voisins de la chapelle sur le bord de la rivière de Penzé. La cloche de Ste Marguerite signalait fêtes et drames, à tous les alentours. Et puis, une fois les anciens partis pour l'autre monde, l'ignorance, l'indifférence, d'autres centres d'intérêt détournèrent l'attention de cet édifice "sans caractère", "inutilisé

depuis 1935" ainsi que le note le répertoire de Couffon et Le Bars. La chapelle était là. C'est tout.

Ce fut peut-être un des derniers actes d'une vaillante déléguée de "Sites et Monuments" ⁽²⁾, que d'attirer l'attention sur Ste Marguerite, Hélène Guirriel, une habitante de l'île Callot, n'a pas ménagé sa peine pour que soit protégée la beauté fragile de nos sites et monuments en Bretagne. Un comité s'est mis en place à Henvic. L'été dernier une exposition a attiré dans ce site bien caché, un nombre de curieux. Cette exposition avait pour thème l'un des deux patrons d'Henvic : Saint Maudez. Plus de 60 chapelles bretonnes sont dédiées à cet ermite, dont la

cellule est en partie visible, 15 siècles après sa construction, sur une île proche de Bréhat ! L'exposition dans la chapelle d'Henvic, composée de nombreux documents illustrés, aura permis trois choses : d'abord d'apprendre l'histoire d'un missionnaire venu de Grande Bretagne, honoré en France sous le nom de Saint Maudé, invoqué en Bretagne bien au-delà de la côte où il débarqua au V^e siècle, l'exposition aura permis de consolider le comité qui va entreprendre les réparations nécessaires ; enfin elle aura amené plus d'un visiteur à découvrir les bienfaits de nos chapelles, écrin de notre histoire en même temps qu'espace propice à la réflexion. Le calme, le doux

froissement des vagues sur le rivage, le cri des oiseaux de mer, tout concourt à faire de ce lieu un endroit plein d'intérêt.

L'association qui veille désormais sur l'humble chapelle dédiée à la grande martyre d'Alexandrie, a fait là une très belle œuvre. D'autres chapelles, d'autres quartiers, attendent pareil sursaut d'enthousiasme. Il y a toujours tant à y gagner !

Keranforest

⁽¹⁾ "Pierres et Paysages", Joseph Floc'h éd., p 241

⁽²⁾ Société pour la protection du Patrimoine, 39 av La Motte Picquet 75007 Paris

Au secours !

Le répertoire des églises et chapelles pour chaque département breton énumère une liste impressionnante d'édifices élevés de terre entre le règne d'Anne de Bretagne et celui de Louis XIV. Dans certaines de nos paroisses rurales, nos ancêtres ont pu connaître plusieurs chantiers en cours, simultanément. Nous n'imaginons pas aujourd'hui l'activité que cela devait produire dans les hameaux les plus reculés ! Pensons aux charrois de pierres, aux maçons, sculpteurs, charpentiers, couvreurs, peintres, que les paysans voyaient travailler sous la direction d'un maître d'œuvre, d'un fabricant, du recteur ou de quelque donateur habitant l'un ou l'autre manoir du voisinage.

Nous avons peine à nous figurer la somme de travail, l'ingéniosité, l'intelligence des personnes qu'impliquait la constitution d'une seule de ces milliers de chapelles, qui constellèrent longtemps le sol de Bretagne.

Aujourd'hui, on passe à côté. On jette un coup d'œil ; on prend une photo. Rares sont les esprits qui se lancent à la recherche des hommes qui voulurent, décidèrent, construisirent et payèrent ces édifices, devenus inséparables du paysage breton.

Chaque fois qu'une de ces modestes chapelles est abandonnée, démolie ou défigurée,



c'est un trésor d'enseignements qui nous est enlevé. En effet, on peut dire que chacune de ces "œuvres d'art", à quelque chose à nous apprendre quant au mode de vie, à la vision du monde, aux compétences, aux goûts, aux coutumes, aux croyances de nos aïeux. On ne bâtissait pas une chapelle sans motivations très précises. Or, trop souvent au long du siècle qui vient de s'achever, des esprits pas éclairés mais qui croyaient l'être, ont laissé disparaître une part considérable de notre patrimoine. Ignorance, inculture, insensibilité, cupidité, chicaneries politiques ou apathie sont, en réalité les causes de ce gaspillage. Aussi est-il nécessaire d'encourager, dans toutes les communes, les bonnes

volontés - toujours en petit nombre - qui manifestent le souci de l'environnement visuel et de l'histoire de notre pays.

Au nombre de ces chapelles, sises sur le territoire de Lannilis, la petite chapelle Saint-Yves du Bergot, depuis des années, crie au secours. Quelle est son histoire ?

En 1567, un certain Judicaël de Kerouartz, cadet de famille, habite le manoir du Bergot ; ses descendants y résideront jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. La chapelle bâtie non loin du manoir, est placée sous la protection du grand saint breton par excellence : Yves Heloury de Kermartin, avocat des pauvres, défenseur de ceux dont la voix n'est pas entendue.

Qui a voulu ce patronage ici, quand, pour quelles raisons ?... Autant de "pistes" à explorer. Ce qui est sûr, c'est que c'est faire œuvre de justice, comme Saint-Yves, que de veiller sur l'harmonie indispensable à la formation de l'âme humaine. Ainsi que je le notais déjà il y a trente ans (1) : "l'enlaidissement de notre univers quotidien, personne n'a le droit de s'y résigner."

Quand verrons-nous sauvée cette mémoire de pierre qu'est la gracieuse chapelle au dessus du Pont-du-Diable ?...

Keranforest

(1) Dans le Télégramme du 29 septembre 1972 et dans "Pierres et Paysages" (imp. Cloître - Landerneau)

Le moulin de Chef-du-Bois

Plus on voyage en Bretagne, plus on est émerveillé par la diversité, l'originalité, le charme de ce que nous appelons le patrimoine architectural. Il n'y a pas que les églises, les châteaux, les monuments répertoriés. Il existe une floraison de fermes, de chaumières, de fontaines, de chapelles, qui ne cesse de surprendre l'œil exercé qui saura y lire l'histoire des hommes. Car c'est bien des personnes qu'il s'agit. Celles qui ont conçu, dessiné, construit ces ouvrages qui composent aujourd'hui un des atouts de l'économie du tourisme. Ce n'est pas pour photographier des «parkings» ou des «bacs à fleurs», que les visiteurs choisissent la Bretagne. Ils y reviennent parce qu'ils sont sensibles à l'harmonie qui émane des paysages où se remarque l'alliance subtile de la nature et du travail des hommes.

Il y a des régions plus ou moins riches, en édifices pittoresques. La Bretagne, sur ce plan, compte parmi les mieux pourvues. Quelle en est la raison ? Peut-être la vitalité des communautés rurales de l'Ancien Régime, centrées sur le travail et sur la fête. Fête de l'âme d'abord, sans laquelle nous n'aurions ni abbaye, ni cathédrales, ni Mont Saint-Michel, ni Troménie de Locronan, ni pardon de Sainte-Anne, ni ces milliers de pardons qui permettaient de rompre la routine des jours et de répondre aux aspirations spirituelles qui sont en tout être humain ; et puis fête tout court, où l'on pouvait rire, boire, s'exprimer par la danse et préparer des «accordailles» entre les jeunes



gens du voisinage. Les chapelles, les enclos, les lavoirs et les moulins sont aussi les témoins de la vitalité villageoise et du génie propre aux bâtisseurs qui œuvrèrent du XV^{ème} au milieu du XIX^{ème} siècle. Tel moulin sur la route de Fouesnant, par exemple, montre à quel point une bâtisse utilitaire (pensons aux moulins-casernes de 1900 et plus tard) peut-être aussi un bâtiment agréable à contempler, un élément qui embellit le paysage. Pourquoi ces curieuses échauguettes en pignon, pourquoi cette disposition dans le moulin de Chef-du-Bois ? Quels documents et archives, quelle correspondance, rescapée des héritages, déménagements, incendies, révolutions, guerres ou incuries, vous raconteront le pourquoi de ce monument, qui figure avec raison dans l'inventaire du patrimoine ?...

Le domaine de Chef-du-Bois était habité, jusqu'à la Révolution, par la famille de Tréouret, dont l'origine est à Brie. Une curieuse scène de la chasse de Saint-Hubert provenant du manoir de Tréouret, a été transférée dans un mur du presbytère de Cast, puis près de l'église. Elle est peut-être due à un Hubert de Tréouret ? Les armes de cette maison - «un sanglier en furie» - sont encore visibles sur le colombier de Pennélé en Saint-Martin des Champs, en raison du mariage d'un Le Byhan de Pennélé avec l'héritière des Tréouret. Le colombier de Chef-du-Bois, non loin du moulin, servait à la famille de Jean-Marie de Tréouret de Kerstrat, qui dut se sauver en Irlande en 1790. Ses biens lui furent enlevés et vendus au profit de la République, à un citoyen Beauvais. Biens de passionnantes découvertes restent à

faire au sujet de ces vestiges, légués par nos ancêtres sur cette terre. Déjà, en prêtant attention à de tels monuments, dissimulés dans la campagne, nous pouvons apprendre beaucoup. Il suffit de regarder, de prendre le temps de suivre le travail des maçons, des charpentiers, menuisiers qui vinrent ici avant nous, pour vivre leur vie d'homme, tout simplement. Alors, dans le silence de la campagne fouesnantaïse, dans la beauté du site, on éprouve quelque chose de la sérénité des êtres qui ont composé cette architecture : c'est l'Histoire qui est devant nous ; c'est nous qui entrons dans l'Histoire, celle qui se laisse découvrir, mystérieusement, à la façon d'une musique que l'on écoute et qui nous emmène vers des horizons à découvrir encore.

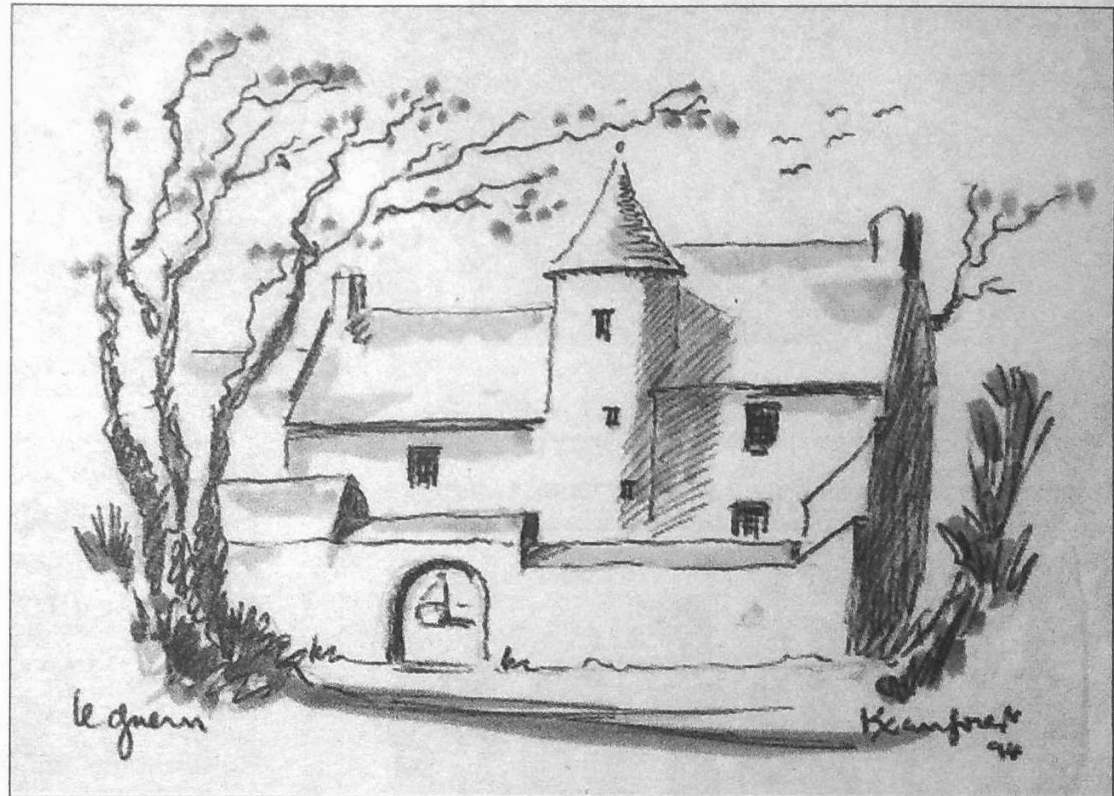
Tout le monde ne sait pas que le budget consenti aux Monuments Historiques en France reste très en-dessous des besoins.

On dit couramment : "Que voulez-vous ? Il y a tant de choses à protéger !" Comme si c'était une tare que d'avoir reçu un si bel héritage. Maisons admirables, églises, fontaines, châteaux, granges, murs, calvaires, pigeonniers, fours, lavoirs etc... composent l'ensemble du patrimoine architectural qui caractérise la Bretagne.

Il n'y a pas que les cathédrales ou le Parlement de Rennes. Il y a toutes ces maisons des champs et ces villages, si pittoresques où des metteurs en scène viennent se servir du "décor" de Locronan pour tourner un film dont l'action se déroule... en Angleterre !

Donc, cessons de dire : "La Bretagne a un patrimoine trop riche", comme excuse pour en laisser tomber la moitié. Au contraire, soyons fiers de ce que l'intelligence et le labeur de nos ancêtres nous ont légués. Et ne le laissons plus disparaître par ignorance ou négligence.

Car ce patrimoine, tellement modeste qu'il se laisse oublier, disséminé dans la campagne, nécessite un entretien souvent trop lourd pour ses seuls propriétaires. Ceux-ci doivent être, à juste



titre, considérés comme les premiers gérants du patrimoine. Il ne serait que juste que des aides substantielles leur soient données pour que ce patrimoine, que l'Etat ne saurait à lui seul protéger (il en est incapable et il ne le fait pas puisque des édifices répertoriés ont souvent été anéantis malgré leur inscription) soit réellement protégé.

En Grande-Bretagne, les citoyens ont compris depuis longtemps l'avantage économique d'une aide aux propriétaires de biens d'intérêt public. En France, on pénalise plutôt, au nom d'un égalitarisme primaire, contraire au

bien commun, des initiatives dans ce sens;

Exemple : un cultivateur propriétaire d'un manoir du XVI^e siècle, en ruine, ne reçoit pas l'aide qui lui permettrait de restaurer. C'est ainsi que plus d'une fois, nous avons perdu d'inappréciables documents, brutalement démolis ou vendus en pièces détachées, chose inadmissible dans un pays qui se targue de culture.

Au plan général, il serait beaucoup plus avantageux pour la nation de susciter et d'encourager l'entretien de mille petits édifices d'intérêt

historique, que de subventionner de soit-disant œuvres d'art que l'on voit rouiller sur certaines places ou le long des axes routiers. Entretien ce qui fait le charme propre de nos régions et qui nous enseigne l'histoire de nos aïeux doit passer avant le snobisme de "recherches" qui ne touchent ni le cœur, ni l'esprit des gens.

L'homme aura toujours besoin de beauté pour vivre. Nos paysages en sont pleins. Sachons veiller sur elle. Et aider ceux qui s'y dévouent.

Kéranforest

In extremis



Le Diarnez

C'était un manoir. Ce fut un château, puis une carrière, une collection de "vieilles pierres à vendre". Il allait disparaître, bien qu'officiellement il fut répertorié et inscrit au nombre des Richesses Artistiques de la France ! Il aurait peu -comme tant d'autres édifices anciens- n'être plus qu'un nom, sur un "panneau indicateur", un "lieu-dit", Le Diarnez près de Le Faouët dans le Morbihan

Je l'avais découvert et visité, dans les années 70. Le charme de cette demeure abandonnée m'avait touché. Déjà, on pressentait qu'elle risquait d'être dépecée, sous couvert de "récupération". Notre patrimoine, ainsi, s'en va en miettes.

Le manoir du Diarnez consistait en deux corps, bâtis à des époques différentes. Du manoir d'Henri Le Rouxeau, qui prit la Croix lors de la 1^{ère} croisade sous le Roi Louis IX, il ne devait guère subsister que des vestiges, quand on édifia le manoir aux gracieuses arcades en tiers-point, à la tourelle en poivrière. Lorsqu'après les périodes d'insécurité, Yvon Le Rouxeau déci-

da de s'aménager une maison plus spacieuse et plus claire, vers la fin du règne de Louis XIII, il ne démolit pas le logis ancestral, mais lui accola ce qu'on appela alentour : le château, imposante façade rythmée par de hautes fenêtres et de petites lucarnes dans un grand toit pentu. Au bout d'une majestueuse avenue d'un quart de lieue, Le Diarnez offrait un agréable tableau, sur fond de verdure en été, de hautes futaie, dénudés en hiver.

Ce manoir aux pièces bien proportionnées fut longtemps habité par une famille heureuse qui assurait des emplois aux nombreuses personnes des environs, formant ensemble l'une de ces communautés patriarcales qui garantissent durant des siècles la bonne tenue du paysage rural et la sécurité des familles. En 1781, le domaine, qui a passé par héritage dans la maison de Maupeou, est vendu au régisseur Hamon des Roches. Habité au XIX^e par les Lantivy de Kermero, Le Diarnez, trois fois revendu, finit par servir de bâtiment d'exploitation. Les jardins superbes, les belles avenues de hêtres, la chapelle domestique, le pigeonnier, ne furent bientôt

plus que des souvenirs dans la mémoire des ancêtres, qui déploraient la ruine de "leur" château. Devant cette lente dégradation, d'un patrimoine répertorié (!) on est en droit de s'interroger sur l'efficacité des mesures sensées le protéger...

Il ne resterait sans doute plus rien de ce monument riche d'histoire, si quelques volontés ne s'étaient élevées pour sauver les débris de cet ensemble qui fut certainement l'un des plus beaux du canton. Voici donc, une fois de plus que l'initiative privée vole au secours d'un patrimoine mal défendu. "Le château du Diarnez sera ouvert au public pour la première fois le 18 juin 2000" titrait le journal, trente ans après la parution d'un article attirant l'attention sur ce "chef-d'œuvre en péril" ! (1). L'exemple du sauvetage de ce manoir près du Faouët pourra certainement susciter d'autres sursauts, contribuer à d'autres sauvetages de notre "mémoire de pierre".

Kéranforest

(1) Le Télégramme du 16 juin 1972 "Pierres et Paysages" 1972, chapitre 23. Tiez-Breiz, association pour la sauvegarde des maisons anciennes.

Coëthual en Plouguernével

Il est vraiment dommage de laisser disparaître un monument qui animait le paysage ; encore plus dommage lorsque ce monument était une maison avec son histoire, véritable "mémoire de pierre".

Le château de Coëthual, sobre et gracieux, nous renseignait sur le mode de vie d'une petite communauté rurale sous le règne de Louis XIII. La façade simple, sans décoration, avenante, se composait d'un corps de logis rythmé par des fenêtres aux bonnes proportions, sous une ample charpente terminée en "croupe", formant retour avec lucarnes à frontons, éclairant des greniers que l'on peut imaginer remplis de souvenirs ! La maison était d'un plan classique, avec des pièces agréables, éclairées des deux côtés. A l'arrière, un bel escalier de pierre, aux balustres de chêne, se déployait dans un pavillon couvert d'une charpente galbée qui témoignait de l'adresse des charpentiers de l'époque.

Cette habitation sans prétention avait de l'élégance. Ce n'était pas le petit manoir austère du siècle de la Reine Anne, mais déjà le château, modeste, où l'on voulait des chambres ensoleillées, des pièces boisées de panneaux cirés ou peints de tons clairs, annonçant "l'art de vivre" de familles qui exerçaient dans l'entourage le rôle social in-

hérent à l'esprit de la chevalerie. Demeure de parlementaires ? Une forteresse retranchée abritait déjà les sires de Coëthual, dont un descendant, Henri, accompagna Bertrand du Guesclin en 1270. Plus tard, peu avant les troubles de la Ligue, l'ancien manoir était le bien de sire Barbier de Lescoët (famille léonarde fixée au château de Kerjean). Vers le milieu du XVII^e siècle, ainsi que cela s'observe en plus d'un endroit, le manoir ancestral, bâti sur un mode défensif, est délaissé ou démolit ; on construit différemment. La famille Picot, reprenant le nom

de Coëthual, réside dans le château neuf. Au temps de Louis XIV, "noble et discret Missire Maurice Picot de Coëthual", recteur de Plouguernevel durant 40 ans, ami du "Tad Mad" (le P. Maunoir, jésuite, dont la tombe est vénérée à Plévin) va vendre ses biens pour fonder une maison pour l'instruction de la jeunesse du pays. Plusieurs élèves y seront instruits gratuitement. Ses bourses ne sont pas l'invention de l'Education nationale : nous en avons ici la preuve. Si tous les élèves ne trouvaient pas place dans la maison de Missire Picot, des "externes" sont

logés chez les fermiers des alentours : vie saine, où les études n'empêchent pas un coup de main dans les travaux agricoles..

Il est dommage que la demeure évoquant le généreux recteur ait disparu ! Pour prévenir de pareilles pertes de notre patrimoine, ne devient-il pas urgent de réfléchir et de trouver les moyens pour aider les "gardiens naturels" de ce patrimoine, à entretenir, pour le bonheur de tous, de tels ouvrages, mémoire de pierre pour les générations qui viennent.



Noël en cachette



La neige descendait sur les taillis de Coatoulzac'h. Sur la cime des châtaigniers les corneilles criaient, seul bruit sur la campagne toute blanche. Qu'elle était belle cette campagne, dont la neige soulignait les vallonnements, les talus et les bois. Un immense manteau de silence recouvrait la paroisse.

Ce soir, c'était Noël. Contrastant avec le calme de la nature, l'inquiétude rongait les cœurs : cette nuit de Noël, il faudrait se cacher. Les lois nouvelles, que Paris inoculait à la France entière, avaient réduit les prêtres à l'état de bêtes traquées. A l'église du bourg il y aurait bien une cérémonie, mais ce serait l'"intrus"(1) qui officierait. Il n'attirerait dans la belle église qu'une poignée de ses comparses. La campagne, elle, devrait fêter en cachette la naissance de l'Enfant-Dieu, celui que les hommes de son temps avaient relégué dans une crèche.

Dans les villages de Kernisan, de Bodéniry et du Hellin, les femmes avaient préparé les linges, les vases, les hosties et le vin, les lumières et tout ce qu'il fallait pour célébrer le Saint Sacrifice dignement, fût-ce dans une grange.

Le soir tombait vite sur les champs silencieux. Le cri de la chouette s'éleva sous la lune, que les nuages dévoilaient. La nuit serait froide mais belle. Catherine Baron avait choisi dans sa presse-à-lin la plus belle pièce de toile blanche pour servir de nappe d'autel. La fille de Marie-Renée Coat pensait à son oncle Yves, le vénérable curé de Saint-Donatien à Nantes, qui, à peine un mois plus tôt, le 17 novembre, avait été traîné de la prison des Petits Capucins, avec 85 prêtres, et embarqué sur "la Gloire" par ordre du Commissaire de la République. Les prêtres avaient été ligotés deux par deux, et noyés dans les eaux de la Loire, au nom du peuple !... Ce sont des choses que l'on ose à peine évoquer, ce soir de Noël 1793. Comment fêter Noël sans penser à ce cauchemar dans lequel le pays s'enfonçait depuis quatre ans ?

La neige scintillait maintenant sous la lune. La paix était donnée ; aux hommes de la recevoir, ou de la refuser. Dans la grange transformée en chapelle, des silhouettes entraient une à une. Les gens des fermes arrivaient, au long des chemins, leurs sa-

bots emballés de foin pour que la neige ne s'y colle pas. Là, au milieu du groupe silencieux, le prêtre, revêtu d'une somptueuse chasuble en drap d'or s'appretait à célébrer le mystère confondant, par lequel le Créateur du ciel et de la terre s'est fait homme et l'un de nous. Un petit garçon de six ou sept ans, les yeux éblouis, regardait. "Aujourd'hui, pas plus qu'il y a dix-huit siècles, les hommes n'accueillent Celui qui veut les sauver de la haine...". Le prêtre disait cela d'un air douloureux. Le petit garçon ne comprenait qu'à demi les paroles du prêtre. En fait, par le cœur, il saisissait tout. Arrivé jusqu'à la grange par les chemins que la neige rendait féériques, il comprenait que la terre, si magnifique, était confiée aux hommes. Invités à vivre dans la bonne entente, les hommes se faisaient du mal. Plus d'une fois l'enfant avait surpris ses parents, ses oncles, ses tantes, qui déterminaient les gendarmes lancés à la poursuite d'un prêtre qui se cachait. L'enfant avait compris que la guerre prend racine dans le cœur humain, et que changer le cœur de l'homme était la tâche la plus urgente.

Dans la pénombre recueillie de la grange, le garçon observait le prêtre. Celui-ci élevait l'hostie. Toutes les têtes s'inclinèrent. Le garçon seul fixait l'hostie. C'était clair : lui aussi, il serait prêtre, si Dieu le voulait. Ce Noël 1793, il s'en souviendrait...

La neige, toute la journée, était descendue sur les champs et les taillis. Elle semblait dire, à qui avait des oreilles pour entendre, que le monde est beau et fait pour qu'on y vive en paix. Dans le ciel d'hiver, les étoiles apparues, chantaient au-dessus du ruisseau de Coatoulzac'h : "Paix sur terre, aux hommes de bonne volonté !".

(1) Prêtre qui a juré le serment exigé par les autorités civiles.



Notre Dame des Trois Fontaines



Que nous raconte le calvaire de Notre-Dame des Trois Fontaines en Gouezec ? Les artisans qui l'ont érigé, ont gravé -comme tout artisan aime signer son ouvrage- la date : 1584.

C'est l'époque, nous l'avons vu, où les Français se divisent. Le Roi Henri III n'a pas d'enfant. Le droit de succession désigne Henri de Bourbon, roi de Navarre. Or, il est protestant. Pouvait-on imaginer d'aller sacrer à Reims un roi qui ne serait pas catholique ?... En décembre 1584, "La Sainte Ligue", avec l'appui espagnol, est constituée. Le Roi Henri III espère que son beau-frère Henri de Navarre (époux de Marguerite de Valois) deviendra catholique.

Le 24 avril 1584, un contemporain note : "Sa Majesté, après son dîner, étant devant le feu... dit ces mots : "Aujourd'hui je reconnais le roi de Navarre pour mon seul et unique héritier" (1).

C'est dans le contexte d'un royaume divisé qu'au fond de l'ancien duché de Bretagne, des hommes s'unissent pour élever le rappel de la victoire du Premier-né d'entre les morts. Le calvaire de Gouezec, tout en nous permettant de faire une plongée dans le temps, nous instruit de ce qui ne change pas : la Bonne Nouvelle du salut.

La base du monument, dont chaque pierre -on le voit- fut soigneusement choisie, taillée, ajustée, est un triangle. Cela peut, bien sûr, faire penser au Dieu des Chrétiens qui est un seul Dieu en trois personnes.

Sur cette base, le calvaire de Gouezec est bâti. Un rebord large fournit de quoi s'asseoir, aux pèlerins que l'herbe mouillée rebute, ou qui veulent se reposer les jambes après la marche. C'est aussi un siège commode pour les commères, au sortir de la messe, ou pour les marchandes de beurre ou de lapins, le jour du pardon.

Tout le corps du calvaire est conçu de manière à ménager l'espace pour douze statues, à placer dans douze niches, ornées de colonnettes torsadées, dans le style de l'époque, de pinacles et contrecourbes à feuilles.

Un gros travail de sculpture dans lequel les "picoteurs de pierre" étaient passés maîtres. Ainsi présentées, les statues des douze apôtres comme encadrées dans des sortes de "portails", rappel des douze portes de la Jérusalem céleste.

En effet, la leçon théologique que l'on peut entendre en "écoutant" le calvaire des Trois Fontaines, est claire : basée sur la réalité d'un Dieu unique en trois

personnes (le calvaire a trois faces) la foi du baptisé est annoncée à tous les peuples (les niches sont comme des portavoix dirigés aux quatre coins de la terre) par les douze "colonnes de l'Eglise", que sont les hommes ordinaires (les statues sont tirées d'un même matériau) choisis par Jésus après sa nuit de prière à son Père, pour aller proclamer la Bonne Nouvelle aux pauvres, aux affligés la joie, aux aveugles le retour à la vue

"La paix soit avec vous !" : Pax Vobis. Tels sont les mots que le sculpteur a reproduits sur le phylactère (4) qu'il fait soutenir par deux anges, sur une face du calvaire, tandis que l'autre parole : "Ave gratia plena", rappelle que la Vierge de Nazareth, représentante insigne de l'humanité, s'entend saluer par l'ange Gabriel du titre inouï de : "Comblée-de-grâce".

Le calvaire des Trois Fontaines, rien qu'en sa partie inférieure, nous offre déjà de quoi méditer longuement et nous réjouir durablement. Pax vobis ! Nous poursuivrons notre visite à Gouezec dans un prochain numéro

Kéranforest

(1) Henri IV le roi libre, François Bayrou, p. 180

((4) Banderole supportant une parole de l'Écriture.

Le fou de Tréanna

Sur les pierres qui composent la porte de la chapelle de Tréanna, on voit deux personnages amusants -. l'un, bouclé, brandit une crosse fleurie, l'autre, "un fou", tient une marotte à longues oreilles. Cette porte est un magnifique morceau de décoration, tout à fait dans le style de la fin du XVème siècle.

Un jour d'automne, que je contemplais ce granit usé, dans la douceur des rayons de soleil couchant, j'entendis derrière moi quelqu'un qui s'approchait. C'était un vieux bonhomme, qui avançait - ou plutôt, qui suivait le bâton qu'il tenait à la main et qui avançait sur l'herbe broutée ras par les vaches de la ferme voisine. Il avait dû m'observer regardant la chapelle, et la curiosité le fit s'approcher pour voir ce qui retenait mon attention auprès de ces vieilles pierres oubliées. Du doigt, je lui désignai la sculpture que j'admirais : ces nids d'abeilles exécutés dans le granit et qui avaient nécessité des calculs précis, un dessin rigoureux et une patience impressionnante, avant de sortir ainsi sous le marteau du "picoteur de pierre" anonyme qui nous avait laissé son oeuvre. Tant de travail, tant d'énergie, de compétence, de réflexion pour orner une simple porte, dans une petite chapelle, cachée dans la cour d'un hameau, lui-même perdu au fond de la campagne, entre Briec et Rosporden!

J'admirais l'ouvrage. Je m'interrogeais sur le choix du décor et sur ce personnage aux oreilles d'âne ou de lièvre,

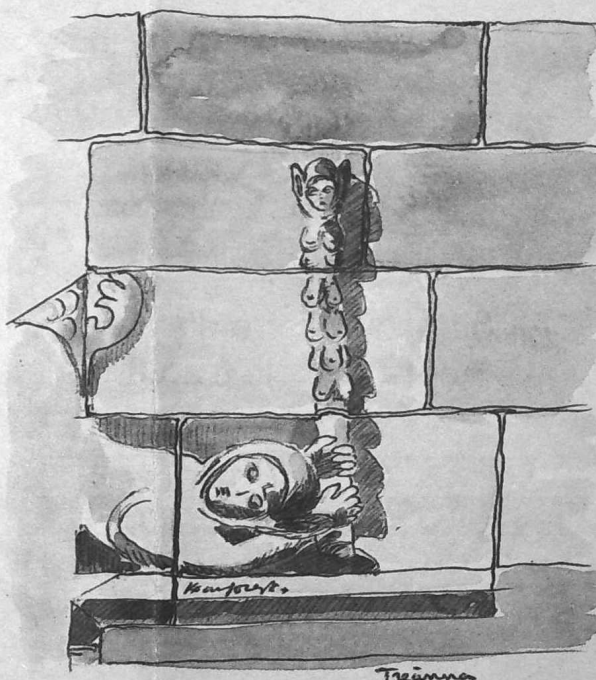
que les lichens avaient revêtus d'ors et de verts exquis.

- Ah ? C'est le fol que tu regardes? me lança le vieillard, cassé sur son bâton. - Oui.. Et qui est-ce donc que ce fou-là ? lui demandai-je. - "Oh, Oh! C'est le fol de Tréanna, voilà tout."

Alors, s'appuyant sur sa canne, après avoir projeté un jet de jus de chique entre ses sabots de hêtre, le vieux se mit à parler.

"C'était avant le temps d'avant moi", commença-t-il, "c'était du temps que notre Duchesse Anne était petite. la Duchesse Souveraine en Bretagne! Souveraine!" prononçait le vieillard, en relevant le menton. "En ces jours-là il y avait un fol à Tréanna. Il traînait ses guêtres d'une église à l'autre, de Kervriou à Tourgh et du Moustoir à Langolen, quêtant ici, chantant là-bas, aussi loin que le lui permettaient ses longues jambes et sa santé d'homme des bois. Mais ce fol, tout le monde se moquait de lui parce qu'il ne retrouvait jamais ses habits. A Tréanna, on le connaissait bien, et quelquefois les galopins du village le découvraient sans ses culottes (1) en train de courir derrière les tas de foin, criant partout - "Mes culottes! Mes culottes! Qui a volé mes culottes!" Les pies elles-mêmes, sur le haut du grand orme, se répandaient en sarcasmes et injuriaient d'en-haut ce pauvre fol de Tréanna.

Et chaque jour, c'était pareil : il ne retrouvait plus ses affaires. Aussi bientôt il n'osa



plus se dévêtir, de peur de ne plus pouvoir mettre la main sur ses vêtements le lendemain. Or voilà qu'un soir une idée lui vint, un peu comme une étoile se déplace dans le ciel, par une belle nuit de la Saint-Jean, au-dessus du clocher d'Elliant.

Le fol se dit : "Je vais inscrire sur un papier la place où je dépose mes affaires!" Ainsi fit-il. "Ici je laisse mon bâton, ici j'enlève mes sabots, là je dépose mon chupenn (2) et ma ceinture, ici mes bragou (3), là mes guêtres, mon cha peau, ici ma chemise de chanvre, là mes caleçons de lin..."

Le matin arriva comme à

l'habitude, dans un ruissellement de chants de grives et de merles qui appelle l'aurore. Tout heureux, le fol se leva et regarda la liste qu'il avait gardée serrée sur sa poitrine, en dormant. Et il retrouva tout : ici les caleçons de lin, la chemise de chanvre là, le cha peau un peu plus loin, les guêtres, les culottes ...

Une fois tout habillé, alors qu'il s'appêtait à partir pour le bourg, en saisissant son fidèle bâton il se dit : "Voilà, j'ai toutes mes affaires. Mais moi? Où me suis-je laissé ? ... Où suis-je donc, moi ?..."

Alors le malheureux se mit à se chercher. Il fouilla la grange où il avait si bien dor-

mi. Il souleva le foin qui sentait la prairie, il chercha dans l'étable où les vaches se levèrent sur un soupir énorme, il courut aux écuries où les juments dormaient sur un pied, il vint se pencher par-dessus la margelle usée du vieux puits. Il vit sa figure, tout au fond, mais il savait que ce n'était qu'un reflet et non pas lui. Angoissé, il se mit à errer partout, dans les chemins, aux alentours de Tréanna, et puis plus loin, jusqu'à l'étang du Jet. Et à tous les gens qu'il rencontrait, le fol de Tréanna demandait : "Et vous ? Où êtes-vous en vérité ?... Savez-vous seulement où vous êtes, vous tous qui par ici passez ?..." Et le maçon qui picotait les pierres, à la commande de Messire Charles de Tréanna et de Jeanne de Plœuc, son épouse, en ce temps-là sur le chantier de Tréanna, se prit à se dire : "Mais oui, au fond, où suis-je, moi qui travaille ici ?..."

Et, insensiblement, il se mit à sculpter le portrait du fou de Tréanna.

"C'est lui que tu regardes, toi qui es devant moi".

Un sourire malicieux éclairait la figure ridée du vieil homme. Je regardai la pierre, la chapelle, la cour. Oui, je savais où j'étais. J'étais dans la main du bon Dieu, comme la pierre était dans le mur.

Kéranforest

(1) Dans la langue bretonne, culottes est au pluriel "bragou" cf vieux français "braies"

(2) veste comte portée par les paysans et brodée.

(3) cf note 1.

Valeurs humaines

Il est toujours désolant de constater qu'on a "perdu" un site, un monument, auquel on ne prêtait peut-être pas assez attention, simplement parce qu'il "faisait partie du paysage" et qui, en réalité, était un "atout" dans le décor de notre vie quotidienne.

L'incendie du Parlement de Bretagne, à Rennes, a sévèrement démontré combien irremplaçables sont les témoins qui servent à connaître l'Histoire qui est la nôtre. Il n'y a pas que le Parlement à avoir du prix et du sens pour notre patrimoine : les milliers de maisons paysannes, les manoirs, les chapelles, l'habitat de nos bourgs et villes, font partie de ce bien commun que nous n'avons pas le droit de dilapider, en le traitant comme "lots de pierres à vendre".

Pour avoir agi ainsi, à courte vue, des municipalités ont bradé, détruit, ou causé la perte du précieux capital de "belle ouvrage" que leur avaient confié leurs prédécesseurs. La liste est trop longue pour être citée ici, mais des archives élo-

quentes sur le sujet peuvent être consultées (1).

Il ne tient qu'à nous, en fait, que soient appréciées, respectées, ces "richesses artistiques et historiques", qui composent un cadre à notre existence. D'autres nations l'ont compris, avant nous, et sont fières, à juste titre d'un patrimoine, qui produit d'ailleurs un bénéfice non négligeable dans l'économie nationale.

Il est clair qu'on ne visiterait pas Locronan, si ses vieilles maisons avaient été "modernisées", c'est-à-dire mutilées, défigurées ou démolies, comme l'ont été celles d'autres bourgs que l'on pourrait mentionner...

Alors, afin de prévenir de telles "mutilations", il devient urgent que, dans chaque commune, dans chaque canton, les quelques personnes sensibilisées à l'histoire ou à la beauté toute simple de leur terroir, se rencontrent et se fassent connaître des élus et des responsables de l'aménagement du territoire.

Sans cela, nous continuerons à assister au "déménagement" du château du Diarnelez au Faouët (répertorié et théoriquement protégé !), des cheminées Renaissance du manoir de Roscervo, du château de Penhoat, en St-Frégant, à la destruction du "jardin de curé" de St-Trimoël (2), et de temps en temps de demeures anciennes dans nos villes et villages, livrés au bénéfice des spéculateurs, dont les plans séduisants ne prennent pas en compte ces "valeurs humaines" dont fait état La Charte de Venise (1964) : *"chargées d'un message spirituel du passé, les œuvres monumentales des peuples demeurent dans la vie présente un témoignage vivant de leurs traditions séculaires. L'humanité qui prend chaque jour conscience de l'unité des valeurs humaines, les considère comme un patrimoine commun, et vis-à-vis des générations futures, se reconnaît solidairement responsable de leur sauvegarde. Elle se doit de transmettre dans toute sa richesse leur authenticité"*. (3)



Veiller sur ce qui humanise notre univers européen, tel est le vœu que j'adresse à toutes les bonnes volontés, en ce début d'année. La tâche est immense et a besoin de vous !

Kéranforest

ventaire des Richesses Artistiques de la France, pour le seul canton de Carhaix-Plouguer, lesdites richesses signalées comme "démolies après inventaire"!!!

(2) lire la très belle page "C'était un jardin extraordinaire", par Béatrice Debon dans la revue Tiez-Breiz n°14

(3) Cité par "Maisons et paysages de Bretagne", 10 rue Général Nicolet, 35000 Rennes, Tél. 99.53.53.03 un outil précieux pour l'action en faveur de ce patrimoine.

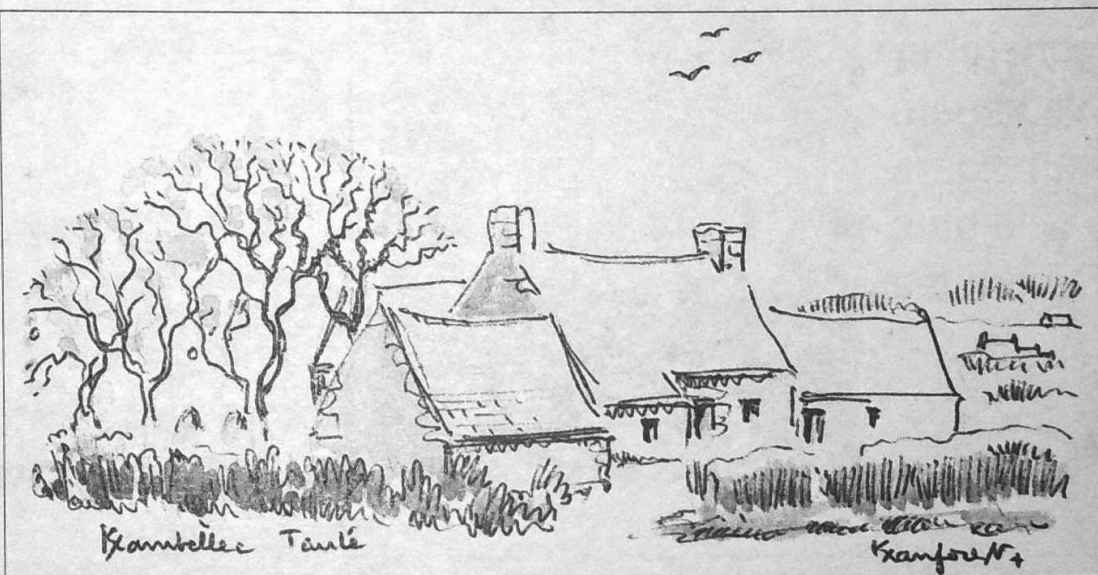
(1) voir par exemple, dans l'in-

Petites fermes

Il est parfois de ces petites maisons qui disparaissent un jour du paysage sans que rien ne soit fait pour les "retenir". Je ne parle pas ici des laides bâtisses élevées entre 1880 et 1950, mais de constructions antérieures (1700 - 1850) dont les proportions font d'harmonieux ensembles, dans leur simplicité.

A l'heure où de plus en plus de gens s'intéressent au patrimoine et recherchent leurs "racines", ces petites fermes sans prétention deviennent des témoins qu'il faut protéger. De loin, leur silhouette nous fait signe : les toits dégradés des crèches, les pignons accrochant la lumière, des cheminées trapues, une porte ronde, des arbres dessinant leurs branches sur le ciel, composent avec les talus et les champs un tableau tel que les peintres les choisissent.

Outre leur intérêt pictural, ces anciens logis sont de précieux documents : ils nous renseignent sur l'histoire de leurs habitants. Dans le courtil abrité de haies, les ruches près des pommiers en fleurs, assuraient la récolte du miel que l'on pouvait vendre au marché. L'étable, l'écurie, parfois sous le même toit que la famille, racontent les relations quasi-affectueuses que les



hommes de ces époques entretenaient avec le cheval et les vaches, leur outil de travail et moyen de subsistance.

La pièce, souvent unique, où se retrouve la maisonnée, une fois sortie des lits clos aux panneaux reluisants, porte encore l'empreinte de cette "convivialité" qui a laissé dans la mémoire des anciens des images inoubliables. Les murs, recouverts d'un enduit savamment composé, sont badigeonnés de lait de chaux chaque année. Les couches blanches qui s'écaillent nous rappellent à la fois les grandes journées, où voisinage et parenté s'unissaient dans une solidarité pratique et la joie des repas et des danses auxquels elles don-

naient lieu. L'âtre où cuisaient les patates du cochon et la soupe familiale réunissait à la veillée toutes les générations vivant à la ferme. Que de sagesse s'est transmise d'âge en âge, à partir de ce "foyer" authentiquement culturel !

Maintenant que s'écroulent dans les ronces et l'indifférence ces petites fermes isolées au milieu de leurs terres, il devient nécessaire de prendre conscience du patrimoine qu'elles représentent. D'autres nations, plus pragmatiques que la nôtre, ont su tirer profit de tels témoins de l'Histoire : musées, gîtes ruraux, les maisons paysannes trouvent des affectations nouvelles, répondant aux besoins de l'époque.

Il y aurait, chez nous, une action culturelle à entreprendre, dans chaque commune, en répertoriant ces "épaves", en les rachetant pour en faire de ces "archives de pierre" si utiles à l'équilibre des nouvelles générations. Les sommes dépensées à "décaper" au jet de pierre certains grands monuments auraient permis de sauver de ces vieilles maisons sans autre prestige que la grâce de leur silhouette dans nos paysages.

Il faut souhaiter que les municipalités s'interrogent sur les moyens de ne pas perdre ces richesses méconnues que sont les témoins d'un habitat rural.

Kéranforest

Un manoir, en Léon

D'un calvaire, nous passons à un manoir. Du Poher, nous allons en pays de Léon. De Cléden, nous nous rendons à Saint-Martin des Champs, près de Morlaix. Comment ? C'est encore le calvaire de Cléden-Poher qui nous entraîne dans l'histoire. La "mémoire des pierres" nous invite au voyage. A travers l'espace, à travers le temps.

Le recteur de Cléden, Gilles de Kerampuil est qualifié, dans des documents d'époque, de seigneur du Bigodou. Le Bigodou est une terre et une "maison noble", située en l'évêché de Léon, près de la ville de Morlaix.

Il n'en reste, après 4 siècles, qu'un bâtiment mutilé, un de ces vieux logis qui ont tant d'histoires à nous conter, si nous prenons le temps de nous arrêter, un jour de brume ou de soleil, devant ces pierres rongées par les siècles, dorées de lichens, devant ces toitures un peu avachies, aux mousses de mille nuances, devant ces fenêtres aux accolades accrochant la lumière et ces portes arrondies, par lesquelles est entrée, est sortie, la vie. La vie des générations qui se succèdent sur la terre, qu'à notre tour nous habitons.

Comment donc ce vieux manoir en terre léonnaise a-t-il échoué à un prêtre du diocèse de Cornouailles ? En fait, c'est une histoire d'amour... Remontons le temps jusqu'au 20 novembre 1475.

Un bon feu flambe dans



la cheminée du manoir de Kérampuil, en Saint-Quijeu, à Plouguer-Carhaix. Sur une petite table de chêne ciré, deux notaires ont étalé de grandes feuilles. Leurs plumes d'oie courent sur la page. Ils rédigent un contrat. Un contrat de mariage entre le fils de la maison de Kérampuil, Pierre de Saisy, et la fille unique de Maurice de Kervenec, seigneur du Bigodou, et de Marguerite Derrien.

La jeune fiancée, "pennherez" de Bigodou, apporte dans sa dot les terres en Léon. Le fiancé, qui est le premier à prendre le nom de Kerampuil, comparait en archer à la monte de l'évêché de Cornouailles en 1479.

Qu'est-ce qu'un archer à l'époque ? C'est un homme vaillant, physiquement apte, courageux et désireux de

défendre son pays, la Bretagne, en servant son duc, l'autorité légitime. Jean V, par un édit du 20 mars 1424, avait spécifié de ces hommes d'armes : "ceux qui sauront tirer de l'arc, qu'ils ayent ar, trousse, cappeline, coustille, hachet ou mail de plon et soient armés de fortes jacques, garnies de laisches, chaines ou mailles pour couvrir les bras".

Tel se présente le grand-père du futur recteur de Cléden. C'est donc par l'héritage de son aïeulle paternelle que Gilles de Kérampuil reçut les terres et manoir nobles du Bigodou, en Saint-Martin des Champs. Avec lui, nous ferons la visite de cette maison, dont j'ai pu admirer les restes, et les dessiner, il y a quelques années...

Kéranforest

Rescapée !

Tout le monde, dans le Léon, connaît l'étonnante histoire de "Salaün ar Fol". Tout le monde ne connaît pas l'histoire de la collégiale, dont le clocher doré de mousses pointe par-delà les champs, et qui faillit disparaître de l'horizon il y a deux siècles...

Pour les non Léonards, voici un rappel de l'histoire : vers le milieu de XIV^e siècle, au hameau de Kervriant, proche de la petite ville de Lesneven, au Duché de Bretagne, naissait un garçon qu'aujourd'hui nous qualifions "d'handicapé mental". Il reçut au baptême le nom d'un grand sage : le roi Salomon (Salaün en breton). Ce petit bientôt orphelin, ne savait que mendier son pain après avoir entendu la messe de l'aube dans une église de Lesneven. Il répétait, en marchant, ou en se balançant aux branches d'un chêne pour se réchauffer, deux mots : "Ave Maria ! Ave Maria !" Car celui que les gens jugeaient "fol", avait pour la Mère des mères, une dévotion touchante. Un jour, durant la guerre entre partisans de l'Angleterre (Jean de Montfort) et ceux de la France (Charles de Blois) qui se disputaient le Duché de Bretagne, Salaün ar fol est arrêté par des soldats qui lui demandent de quel parti il est. "Ni Blois, ni Montfort" répond le simplet, "je suis le petit page de Madame Marie !"

Après sa mort, on découvrit dans le bois au bout de la paroisse St Elestrec, où le pauvre avait un gîte, un lys d'une beauté insolite, portant sur ses pétales les lettres : "Ave Maria". Le prodige, dûment constaté par une foule de témoins et par Mgr de Rochefort, alors évêque de St-Pol (1349-1356) donna lieu à la construction d'une chapelle. Des voisins et bienfaiteurs

donnèrent de belles sommes : Hamon Quiniou en 1410, Pierre Gouzion en 1416, Maurice Quillifiny en 1418, et bien d'autres, dont la cardinal de Coëtivy, natif de Plouneventer. Les travaux furent achevés en 1419 et la chapelle consacrée par le nouvel évêque de Léon, Alain de Kerastred. Le 10 octobre 1422, c'est le Duc de Bretagne en personne, Jean V, qui installe 4 prêtres au Folgoët, avec mission de prier "pour le peuple de Bretagne". L'un de ces premiers chanoines, Messire Milles, confesseur du Duc, fut envoyé par lui au-devant de Jeanne d'Arc, à Orléans, pour présenter à la Pucelle les compliments des Bretons ! (1429). Les Ducs de Bretagne, jusqu'à la dernière souveraine, Anne, deux fois Reine de France, qui fit cadeau à Notre-Dame du Folgoët de ses deux robes de noces, vinrent au Folgoët, se recommander à la mère du Sauveur. La mère de Louis XIV, Anne d'Autriche,

continua de doter la collégiale au fin fond de la Bretagne.

Les mesures révolutionnaires allaient se faire sentir jusqu'au Folgoët : le 16 novembre 1790, la fermeture de l'église est décrétée ! Le 4 octobre 1791, les vases sacrés sont confisqués et envoyés à la fonte ! Le 10 août 1792, les six cloches séculaires qui avaient carillonné les joies et les deuils de la contrée, sont descendues et brisées sur place. La population, consternée, se tait sous la terreur. Mise en vente par la République, l'église est achetée par M. Anquetil, marchand de biens à Brest, et elle aurait pu subir le sort de milliers d'églises et de couvents en France, revendus pierre par pierre, si le courage d'une douzaine de personnes ne l'avait soustraite à la démolition. Le 23 avril 1810, ces sauveteurs, dont le noms figurent sur l'acte d'achat, nous ont évité la perte de cette mémoire de pierre!

Sous la rosace du transept

du milieu, un vitrail représente un autre épisode de l'histoire de Folgoët : le 8 septembre 1888, le Cardinal archevêque de Rennes, délégué du Pape Léon XIII, vient couronner la Vieille statue, rescapée des vandales en 1790, en présence de Mgr Frappel, fondateur de l'Université Catholique d'Angers et député du Finistère, au milieu de 600 prêtres et séminaristes (!) et de plusieurs dizaines de milliers de pèlerins, dont les personnalités politiques du pays.

C'est une magnifique fresque d'histoire qui se donne à lire au Folgoët, dans ce monument enrichi par nos ducs et qui doit son existence à un pauvre d'esprit. Chaque pierre ici, chante les mots "Ce que tu as caché aux sages et aux puissants, tu l'as révélé aux tout petits". Cette mémoire de pierre au pays de Léon est un chant sur le paysage qui l'entoure.

Kéranforest.



Découvrir

Pourquoi les ruines exercent-elles un attrait sur nos esprits ? Pas n'importe quelles ruines, évidemment. Il est de ces châteaux-d'eau en béton armé, inutilisés depuis des lustres, et qui pourraient disparaître sans dommage pour leur environnement... Il y a ruine et ruine. La campagne bretonne recèle des vestiges des constructions envahis de végétation, qui, dans leur abandon, nous font signe. Quelle histoire humaine semble habiter encore ces silhouettes pathétiques que l'on reconnaît au passage, année après année ? La mémoire de pierre est là, mystérieusement gardée par ces restes de murailles, par ces cheminées d'où la fumée bleue des feux de bois s'est élevée siècle par siècle, parce que des familles vivaient là. L'histoire est là, l'histoire d'un coin de terre, l'histoire du pays et de ses gens, notre histoire.

Il arrive qu'une "ruine" soit relevée, et que, dépouillés de leur manteau de lierre, de leur cadre pittoresque aux arbres en désordre, certains édifices apparaissent soudain nus, simplifiés, comme vidés de leur propre mystère. Cela n'est pas une raison pour laisser disparaître des ruines qui sont le témoin d'autres temps, d'autres modes de vie. On a bien raison de relever la chapelle Ste-Brigitte, à Motreff, de

restaurer l'abbaye de Bon-Repos, en St-Guen, on se réjouit de savoir que l'on va enfin protéger le donjon de Trémazan, en Kersaint, qui risquait de s'écrouler, on admire le travail accompli pour dégager les restes de la forteresse de Penhoët, en Penzé, qui aurait pu s'effondrer dans les ronces. Chaque fois qu'une ruine disparaît, c'est un pan de notre histoire qui perd son "support" visible (1). Heureusement, depuis une trentaine d'années, nombreuses sont les municipalités et les particuliers qui ont pris conscience de telles pertes. D'innombrables

chantiers de restauration (2) se sont ouverts sur l'ensemble du territoire. D'admirables efforts ont été fait, souvent par de petites associations de volontaires, qui ont réveillé des élus peu conscients de l'enjeu de "l'hémorragie" d'un patrimoine remarquable et remarqué par des milliers de visiteurs, choqués par l'état d'abandon dans lequel les bretons l'ont laissé. Beaucoup reste à faire pour empêcher que ne s'effacent de nos paysages ces vieilles maisons, fermes, chapelles et colombiers, moulins, manoirs, jardins clos et avenues, qui ont

quelque chose à nous apprendre sur ce qui fait partie de notre histoire particulière. Une vieille muraille, les restes d'un château-fort, peuvent nous conduire à la découverte d'un monde que nous ignorions. Comme une pierre en entraîne une autre, les ruines nous entraînent vers de nouveaux horizons.

Keranforest

(1) La collégiale de Mur, à Morlaix, âme de la cité, n'est plus qu'un nom....

(2) Breiz-Santel vous renseignera sur les possibilités de relever tel monument.

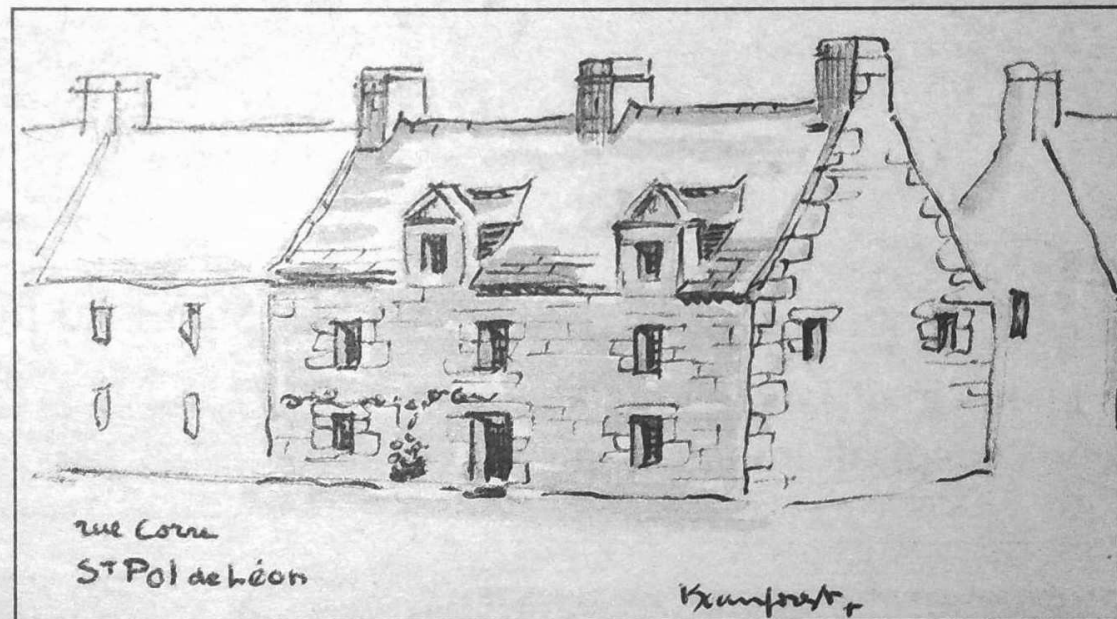


Faire mémoire

Les citoyens des Etats-Unis d'Amérique sont fiers de leur histoire.

Depuis le débarquement des "pères pèlerins" sur le nouveau continent, les Américains ont veillé sur les documents retraçant l'aventure de leur nation. On peut voir, dans la ville de Quincy (Massachusetts) la maison natale du second président des Etats-Unis. C'est une petite ferme en planches, qu'un guide des "parcs naturels" vous fait visiter avec enthousiasme. A côté, une autre maison, aussi en bois, nous permet d'entrer dans l'existence de Joph Adams, et d'Abigail, son épouse, tous deux fermiers parmi d'autres. Une troisième habitation, dans un parc intelligemment entretenu, nous fait comprendre l'ascension sociale de ce petit cordonnier, promu au rang des chefs d'Etat.

Ces trois maisons, modestes, ont accueilli, au cours de la saison 1998, plus de 65 000 visiteurs !... Si personne n'avait eu le souci de les conserver, ces trois fermes banales auraient sûrement disparues ; un quelconque "Mac Donald" en tiendrait la place et aucun



américain n'aurait aujourd'hui la chance et le plaisir d'apprendre sur le terrain l'histoire de son pays.

Chez nous, ce ne sont pas des maisons en planches que nous ont légué nos ancêtres. Par milliers, de solides et belles petites maisons de pierre constituent le témoin de notre histoire. En Amérique, on s'extasie devant l'antiquité de logis qui datent de XVII^e siècle. Chez nous, on a "passé le bull" sur des documents des XIV^e, XV^e, XVI^e siècles !... Privant ainsi tout le monde de la mémoire

de pierre qui était là.

Il revient aux élus locaux, maires et conseillers, et à ceux qui les élisent, de mettre un terme à ce vandalisme qu'est l'indifférence. C'est à nous de décider de veiller sur un patrimoine d'une richesse que beaucoup de nations nous envient. Nos villages, nos villes, devraient tous avoir ce que possède la ville de Quincy ; les maisons sont là, souvent inhabitées, menaçant ruine. Les documents existent : mobilier, peintures, gravures, pièces d'archives. Que nous

manque-t-il alors ?... Peut-être le sens de l'Histoire ; l'intérêt pour ce qui fait "l'âme" d'un pays, d'un peuple. Il y a chez nous de quoi accueillir chaque été 65 000 visiteurs qui seraient heureux de découvrir la mémoire de pierre d'une province riche d'histoire, comme l'est notre Bretagne. Sans parler des "retombées économiques" pour les professionnels de l'accueil... Si le sujet vous intéresse, prenez contact avec moi et nous agirons.

Keranforest

Manoir du Parc
& faucon du Héné
Canton de Collinée
- 22 -

Mémoire de pierre

Le manoir du Parc

Lorsque je découvris, au détour d'un périple dans le Méné, le manoir du Parc, j'ai tout de suite été sous le charme de ses murs couverts de lichens, de ses toitures fléchissantes, des vieux arbres dont les branches moussues composaient à l'entour de la demeure silencieuse un décor pittoresque.

Ses bâtiments, probablement inhabités depuis des années, recelaient cet air de mystère indescriptible qui raconte, sans rien dire, l'histoire secrète des familles qui peuplèrent les pièces, ouvrirent et fermèrent les croisées de pierre, tirèrent les rideaux chaque soir, entretenirent le feu dans les belles cheminées.

Le château du Parc, passé par alliance dans les maisons de Cleuz du Gage puis de Kerouartz, n'était plus qu'une ferme inoccupée. Avec quel art avait-elle conçue cette « maison des champs » que fit bâtir un seigneur du Parc-Lochmaria ! Remariée, agrandie sous le règne de Louis XIII, la demeure se compose de plusieurs corps, pavillons, tours, 5 escaliers, cheminées, dont la répartition ne paraît pas

être due à une autre logique que celle de la commodité des habitants. Cette grande maison - on l'appelle le château - comportait de jolies chambres, sans corridor, les gens du XVII^{ème} siècle n'éprouvant pas le besoin de s'isoler autrement que par leurs lits à courtines, formant presque, il est vrai, une « cellule » par eux-même.

Entouré de douves, abrité par des bois de haute futaie, le château du Parc devait être un séjour très agréable. Siège de la seigneurie de Parc-Lochmaria, il était la résidence du « justicier » de la région. La famille du Parc se divisait en plusieurs branches, dont l'une habitait le château du Guerrand, en Plouégat, dont on voit encore les restes de murs magnifiques qui ceignaient le parc. Un jeune « marquis de Lochmaria », sous le règne de Louis XIV, devait

être un fin danseur, puisque ses « passe-pieds » furent remarqués par la très observatrice Marie de Rabutin, marquise de Sévigné, qui le nomme dans sa lettre.

Au château du Parc, la petite chapelle dédiée à St Jean-Baptiste et St Antoine, était près de tomber en ruine, sous une chape de lierre. Heureusement, chapelle et château ont trouvé des sauveurs ! Si les restaurations enlèvent aux vieilles maisons

et chapelles une part certaine du charme qui tient à la patine et aux variations des nuances de la pierre, de l'ardoise et du bois, elles permettent de garder la mémoire des gens qui ont vécu et marqué nos terroirs de leur vision du monde. La grâce du château du Parc nous renseigne sur la qualité d'être de ces hommes qui, avant nous, surent admirer la terre qui leur était confiée.

Keranforest.



Un manoir breton (suite)

Comment vivait-on au XV^e siècle, dans un manoir breton ? L'héritage de Gilles de Kerampuil, en la paroisse de Saint-Martin des Champs, évêché de Léon, va vous permettre de mieux connaître nos aïeux. La mémoire des pierres nous entraîne, un peu à la manière dont fonctionne aujourd'hui un "cédérom", qui nous fait visiter, de l'intérieur, un tableau !

Nous voici donc devant la demeure de Morice de Kervennec et de Dame Marguerite Derrien, sa "compagne". C'est une construction en pierre du pays, à un étage, et des combles, sous une vigoureuse charpente en belles pièces de chêne. Sous ce toit, vont naître, vivre, mourir des générations et des générations. Traversant ainsi les siècles, le manoir du Bigodou aura été pour des centaines d'être qui s'y sont succédés, "la Maison", le toit paternel, le "berceau" dans lequel se façonnèrent leurs personnalités.

Des hommes et des femmes qui transmettront, avec le sang et le souffle, tout un patrimoine de biens spirituels : mémoire, souvenirs, façon d'être, vision de l'existence, contes et chansons, savoir-faire et techniques, poésie, culture, foi. Tout ce qui compose l'être humain, s'est formé dans ce décor de bois, de champs et de ciel, dans un terrein bien défini,



entre le ruisseau de Pennélé, les bois de Cuburien, le plateau de Taulé, entre ces murs de pierre "montés à chaux et à sable", sous ces grosses poutres, que la fumée des âtres et le passage des jours ont noircies et patinées.

Une maison, c'est bien plus qu'un logement. Et un manoir comme le Bigodou, c'est encore plus qu'une simple maison. La silhouette, déjà, est évocatrice, elle sollicite l'imagination. Le regard y trouve matière à admirer. Des questions viennent à l'esprit : pourquoi les cheminées à tel endroit ? Comment était calculé l'ébrasement de ces fenêtres à meneaux de pierre ? Qui a sculpté l'arc de la porte,

sculpta les écus de l'accolade ?

Et, à l'intérieur du manoir, comment s'agençaient les pièces ?

L'escalier à vis laisse entrevoir la volée de ses marches en granit, usées par les pieds des familles successives, où le soleil sur la pierre et l'ombre sur le torchis du mur, jouent comme les détails d'un tableau d'intérieur.

Là, dans cette "salle basse", s'écoulait la majeure partie de la vie des habitants du Bigodou. Un grand feu, dès les premiers morsures de l'automne, réchauffait la pièce, ou tout au moins les corps transis et harassés, au retour

des champs ou de la chasse. Assis sur un billot de bois ou sur un siège en chêne lustré, l'aïeul, ou quelque bonne grand'mère, contemplant les jeux des flammes, tout en songeant aux mystères de sa longue existence.

Un poupon, sanglé dans son maillot dormait aux pieds de l'aïeule. Ce bébé, qui nous fait penser(*) au nouveau-né de La Tour, c'était peut-être la mère du futur recteur de Cléden !...

Où nous emporte un calvaire dans la campagne du Poher ?...

Keranforest

* Le nouveau-né, au Musée de Rennes.

Monuments en péril

De vieilles maisons dans un bourg. On n'y prête guère attention. Jusqu'au jour où elles ne sont plus là... démolies, rasées, ou tellement restaurées qu'on ne les reconnaît plus.

Des vieilles maisons ? "Des vieilleries !" Combien de fois n'ai-je pas entendu cette remarque désabusée, qui prouve que l'on a pas reconnu, dans le vieux logis délaissé, l'intelligence, le bon sens, le savoir-faire dont firent preuve ses constructeurs ! Rarement, le constructeur a laissé un nom. Parfois, les noms de ses "clients", les époux qui commandèrent le chantier, figurent, gravés dans la pierre, sur un linteau. Ce sont de simples maisons, mais le temps ne les a pas dégradées : au contraire, le lichen roux, la mousse d'argent, la patine du granit, le fléchissement des charpentes, voire les petites fleurs "parasites", leur donnent cet "air habité" qui ne se retrouve pas dans les "résidences secondaires" trop bien retapées ⁽¹⁾.

Nos vieilles maisons, dans les bourgs, les villes ou la campagne, seront de plus en plus précieuses lorsque l'esprit des gens s'ouvrira à nouveau et qu'ils reconnaîtront le génie propre de leurs ancêtres, qui surent bâtir pour



quatre ou cinq siècles, des logis dont la grâce arrête encore l'oeil du peintre ou du photographe. Le caractère d'une région tient, en grande partie, à la qualité de son habitat rural. La Bretagne a fourni des générations de bâtisseurs au goût inné de l'harmonie. Les annuaires illustrés qui sortent, à la suite des ouvrages des derniers siècles, le démontrent. Ces bâtiments, parfois qualifiés de "maisons de caractère", devraient faire l'objet d'une vigilance toute particulière de la part des responsables municipaux, régionaux et natio-

naux. Patrimoine composé d'éléments modestes et vulnérables, il appelle une législation adaptée. Il est préjudiciable à tout le monde, en effet, que de vieilles demeures, à intérêt historique, soient traitées à la même enseigne que des maisons dénuées du même intérêt. Les Britanniques, plus pratiques en cela que les administrations françaises, ont compris depuis longtemps l'avantage de favoriser les "gardiens naturels" d'un patrimoine privé, à l'aide de mesures de simple bon sens, qui, en fin de comptes, déchargent

l'Etat d'une responsabilité qu'il n'est pas capable de prendre (le nombre d'édifices inscrits ou classés, démolis ou disparus, le prouve trop, hélas !)

Il revient aux citoyens d'être lucides et intelligents pour que soit transmis un héritage qui fait le charme de nos paysages.

Kéranforest

⁽¹⁾ L'association "Maisons Paysannes - Tiez Breiz" à Rennes, fournira de précieuses informations.

Mémoire sauvegardée !

Après les cathédrales, après les châteaux en Bretagne, voici un autre aspect de notre patrimoine : nous l'appellerons "Mémoire sauvegardée" ! Il s'agit d'honorer les initiatives qui ont permis le sauvetage de ces documents de pierre, en péril. Ils sombraient dans l'indifférence, ils risquaient d'être définitivement effacés de la terre. Quelques bonnes volontés, unies, ont dit non au défaitisme, et les voilà debout, sauvés.

Une opinion répandue veut que les Bretons aient préféré "leurs" saints à ceux du calendrier de l'Eglise. Chaque fois que, dans la campagne, je découvrais une chapelle abandonnée, ou des ruines, j'essayais de connaître la raison et la date de son érection en ce lieu, ainsi que l'origine de son nom. Qu'est-ce qui a motivé la construction d'une chapelle, ici ? Qui a eu la volonté de bâtir ? Qui a payé le travail ? Souvent, ces modestes "maisons de prières" qui constellent le sol de Bretagne, furent érigées en guise d'ex-voto : ce sont des "merci !" que les gens ont voulu exprimer aux saints vers lesquels ils se sont tournés dans une épreuve ou lors d'une joie de la vie.

Nos chapelles s'élèvent comme le cri d'amour de la Terre vers le Ciel. Même si parfois la vanité humaine, l'orgueil de quelques paroissiens, a pu entrer dans la décision d'élever tel ou tel sanctuaire, il n'en reste pas moins que ces humbles chefs d'œuvre disséminés dans nos campagnes leur confèrent leur caractère, en spiritualisant l'espace par le signe de l'espérance chrétienne, guidant le regard de la terre vers le ciel. La cloche qui tintait dans le petit clocheton était comme la voix qui convo-



quait le voisinage à la fête en lui rappelant les vérités éternelles.

Les paroisses bretonnes ont dû connaître une animation qui nous étonnerait prodigieusement, lorsque l'on pense que plusieurs chantiers s'ouvraient à peu près en même temps : entre 1490 et 1590, des centaines de chapelles s'élevèrent du sol. Un grand nombre a disparu, victime de l'ignorance, de la violence ou de l'indifférence des générations suivantes. Ainsi, beaucoup furent dépouillées de leurs "revenus" par les lois féroces des révolutionnaires, et furent abandonnées entre 1792 et 1830. D'autres tombèrent en ruines, en conséquence d'autres lois (1905) qui les privaient à nouveau des biens prévus pour leur entretien. Enfin, "l'exode rural" contribua à la perte de ce patrimoine populaire si propre à nos paysages bretons.

Au nombre des chapelles relevées, nous visiterons aujourd'hui Ste-Colombe, en Lanloup. Pourquoi ce nom ? Qui est Ste Colombe ? Le diction-

naire des saints cite une Espagnole du III^e siècle, martyrisée à Sens, dont les moines de Beauport auraient importé le culte. Or, la paroisse sur laquelle la chapelle est bâtie est dédiée à St-Loup, qui fut évêque de Sens. Mais qui choisit donc cette martyre étrangère comme patronne d'une chapelle en Goëlo ?

L'histoire attribua la fondation au milieu du XV^e siècle, en face du manoir de Kerverret, héritage de Jeanne de Kerverret, épouse de Geoffroy de Boisgelin. Peut-être des fureteurs découvriront-ils pourquoi cette patronne fut choisie... ? Durant des siècles, les mères de famille se rendaient à Ste Colombe pour implorer sur la tombe de St-Méloir, enclose dans la chapelle, la guérison des enfants qui tardaient à marcher.

La chapelle a tenu bon pendant des siècles. A notre époque, elle fut négligée, pillée. Il y a 20 ans, ce n'était plus qu'un tas de pierres dans un roncier. Et puis, quelques personnes ont voulu exhumer ce document et

ont réussi à y intéresser peu à peu le voisinage. L'association "Mein Kozh" n'a pas ménagé sa peine. Ste-Colombe est relevée. Le vicaire général du Goëlo est venu de St-Brieuc bénir la chapelle renée de ses ruines.

Il y a là un bel exemple de ce qui est possible même lorsque tout semble perdu : pierres éparses, sous les ronces, Ste-Colombe aurait pu disparaître de l'horizon, puis de la mémoire des gens. Combien de quartiers ne gardent-ils plus que le nom de leur chapelle disparue ?... Or, la mémoire est ce qui permet aux hommes de vivre en hommes. La bannière de Ste-Colombe sera portée au Tro-Breiz, parmi les centaines de bannières que les paroisses ont délégué à Quimper, le 5 août 2000. Preuve qu'elles ne seront pas oubliées, nos humbles chapelles où tant de Bretons sont venus chanter, prier, remercier, ans le long pèlerinage de l'humanité en marche.

Mémoire de pierres

A Plouguin, dans le Bas-Léon

Encore une vieille maison dans la campagne. Une vieille maison, dont la silhouette, de loin, fait signe à l'esprit éveillé. Ce n'est pas une ferme banale, même si depuis des siècles, cette modeste "maison noble" sert d'habitation à des fermiers qui "manoeuvraient les terres, tant chaudes que froides", louées par un descendant d'Alain Le Baitiff. Ce gentilhomme, qui se présenta à la "montre" de 1481, "entre les nobles de la paroisse de Ploe-gwen", à dessein d'y offrir son cheval, son armure et son sang, pour la sécurité du "Duché de Bretagne", n'est peut-être pas le constructeur de cette maison, bâtie sur le modèle de nombreux manoirs du XV^{ème} siècle.

Sous la porte que couronne le blason familial, s'ouvrait la grande salle dallée de granit, où la maisonnée se réunissait, devant la belle cheminée et où rayonnait la chaleur bienfaisante autant que "l'esprit chevaleresque" entretenu par des générations de conteurs. La Bretagne s'est faite d'un mailla-



ge serré de maisons d'où s'organisait la vie des paroisses, chacune avec ses particularités (comme Sainte Gwenn à Plouguin, mère du grand St Gwénolé !) et cependant liées par un fort sentiment de fidélité à "feiz han tadou koz"⁽¹⁾.

Cette "vieille demeure", comme tant de ses semblables, devient plus que jamais "mémoire de pierre", pour cette portion du terroir en Bas Léon. Elle raconte en

effet, à qui se donnera la peine d'écouter, la vie, les labeurs, les malheurs et les joies des hommes et des femmes qui entrèrent par sa porte, montèrent les marches de pierres, contemplèrent par les fenêtres à meneaux, la campagne d'alentour.

On a bien raison de veiller, dans chaque commune, sur de tels "vestiges", car ils nous informent sur nos origines, ils nous relient à quantité de personnes et ils conti-

nent à émettre sur le paysage comme une hymne qui s'élève de la terre et nous donna envie de nous mettre à l'écoute.

Le Guennec Kéranforest
p. 267 -
PS : pour plus d'informations sur nos vieilles maisons : cliquez sur Tiez-Breiz - Maisons Paysannes - Rennes.

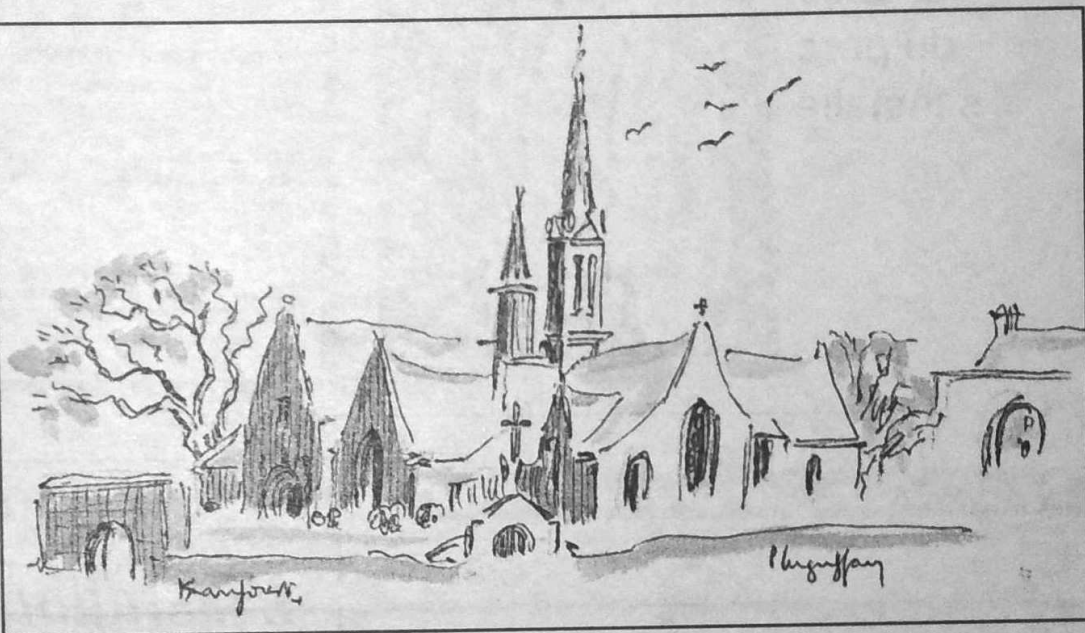
⁽¹⁾ "La foi de nos ancêtres"

Le bourg

Voici un "tableau" qui s'est composé au fil du temps et des besoins des hommes. L'église qui se découvre sur le haut d'un côté venant de Quimper est un spécimen intéressant de la façon dont responsables locaux et architectes ont su bâtir et embellir leurs villages, en même temps qu'ils voulaient honorer le Créateur de tout ce qui existe.

Ce n'est pas d'un seul jet que fut construite l'église. Des éléments du XII^e siècle ont servi de base à plusieurs modifications apportées notamment au cours du règne d'Anne de Bretagne. Fabriciens et maçons, recteurs et gentil-hommes de ce temps-là avaient "le compas dans l'œil", sans quoi ils auraient produit des édifices sans grâce, tels qu'on en construisit à partir de la fin du siècle dernier, parfois en démolissant des monuments antérieurs, d'une qualité indéniable. Paradoxalement, c'est parfois grâce au manque de moyens que certains bourgs, tel Locronan, doivent d'avoir conservé leur vieille église, support de l'histoire des gens.

En effet, des communes riches à la fin du XIX^e siècle, sacrifiant à la vague du néo-roman, du néo-gothique, se sont volontairement (démocratiquement : par décision municipale) dépouillées d'un patrimoine authentique, pour



se bâtir une de ces "halles" auxquelles le passage des années n'a pas pu pallier le défaut d'harmonie.

Il y a pour nous un grand intérêt à apprendre à regarder ces harmonies auxquelles on reconnaît la véritable œuvre d'art, par-delà les modes qui se succèdent. Un ensemble comme le bourg de Pluguffan ne s'est pas fait en un seul chantier. Beaucoup de transformations se lisent dans la pierre et le bois. Les siècles s'y rencontrent avec les styles qui les caractérisent.

Pourtant, l'ensemble est cohérent et agréable à l'œil. Parce qu'ils furent pensés puis dessinés avec mesure, les éléments ne sont pas discordants. L'église forme un

tout, que le regard ne détaille pas immédiatement et prend plaisir à découvrir progressivement. C'est cela qui fait le caractère de ses ouvrages, composés par des hommes qui se laissaient inspirer par ce qui satisfaisait leur goût, sans craindre de reproduire certains motifs, et sans vouloir à tout prix imposer une trace de leur passage, en méprisant pour cela ce que leurs aïeux leur avaient légué.

La petite église où se reconnaissent des périodes successives forme un tout gracieux où la rusticité n'empêche nullement l'élégance. On aime contempler de pareils monuments, pas seulement parce qu'ils sont pittoresques ou équilibrés, mais à cause de l'Histoire dont ils

sont porteurs. En effet, chaque porte sous ses voussures bien creusées, chaque gâble et ses fleurons frisés, chaque fenestration et jusqu'à l'ornementation du clocher, a quelque chose à nous apprendre sur les gens qui ont passé avant nous, vivant dans ces paysages qu'à notre tour nous admirons.

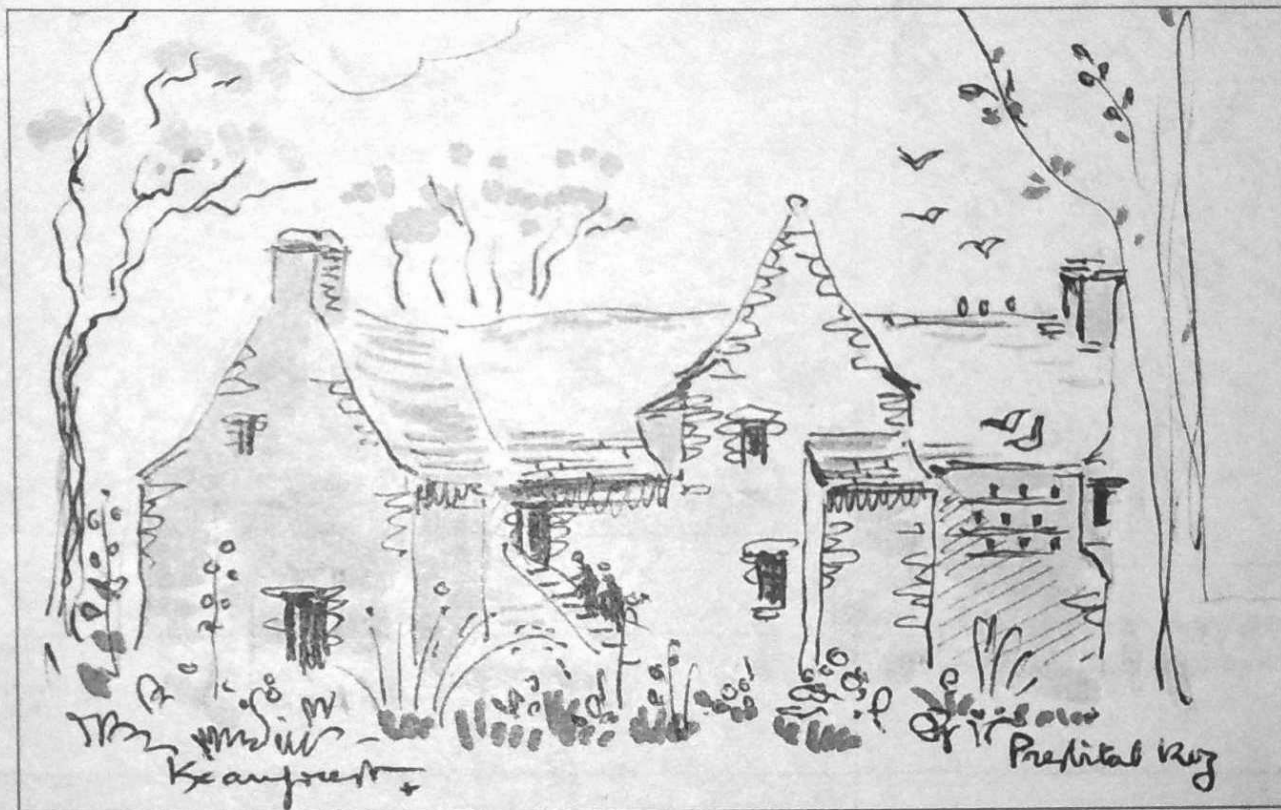
Kéranforest

Pour mieux connaître les sites et les monuments qui composent le riche patrimoine de notre pays, une revue : "Sites et Monuments", 39 avenue La Motte Picquet, 75007 Paris, a des correspondants dans chaque département. Renseignez-vous,

*Tél. 01.47.05.37.71,
fax 01.45.50.31.61*

Mémoire de pierres

On l'a sauvé !



Il y a 30 ans, passant par Landeleau, j'avais remarqué un vieux logis, dont le charme avait quelque chose de pathétique : une maison bâtie avec intelligence, était laissée à l'abandon.

Un article de "Le Télégramme", consacré à ce "presbital coz" aura peut-être empêché la disparition de ce bâtiment vétuste dont l'occupant d'alors me fit les honneurs : des pièces bien composées s'ouvraient comme les pages d'un livre, sous les poutres noircies par les siècles.

Aujourd'hui le Vieux Presbytère est sauvé. Sa façade en pierre taillées dans le schiste local sur lequel le lichen a brodé ses ors, n'a pas été dénaturée, comme trop de belles façades, par d'inutiles et coûteux rejointements. La maison garde son

air un peu secret de logis des "vénérables et discrets Messires", les prêtres au service des gens de Landeleau. Les heurs et malheurs de l'histoire de ce coin de terre sont comme inscrits dans la vieille demeure, cadre de la vie quotidienne durant des siècles. Est-ce dans ce "presbital coz" que le Père Julien Maunoir, "an Tad Mad", vint séjourner, pour instruire la jeunesse d'alors et ranimer la foi dans les foyers ? Les décrets révolutionnaires firent vendre le vieux logis et des dépendances en juillet 1796. L'ensemble fut acheté par un marchand de Carhaix. Après la tourmente qui ravagea tant de nos monuments, le nouveau recteur nommé à Landeleau dut louer le presbytère qui n'avait plus alors ni porte ni fenêtres (1802). La maison fut ensuite affermée et les occupants qui s'y sont succédés n'ont

pas opéré les transformations qui ont souvent défiguré nos beaux spécimens de l'architecture en Bretagne.

L'association "Kan an Douar", qui a entrepris la restauration du vieux presbytère, restitue peu à peu le site et au monument son caractère et sa beauté. Environnée de fleurs, dont les noms sont affichés en breton, la vieille maison reprend vie et sens. Elle se présente comme un livre ouvert, et un esprit curieux y trouvera plus d'un enseignement.

Un exemple qui pourrait être avantageusement suivi par d'autres communes, qui ont la chance d'avoir encore quelques vieux bâtiments ne demandant qu'à servir.

Kéranforest

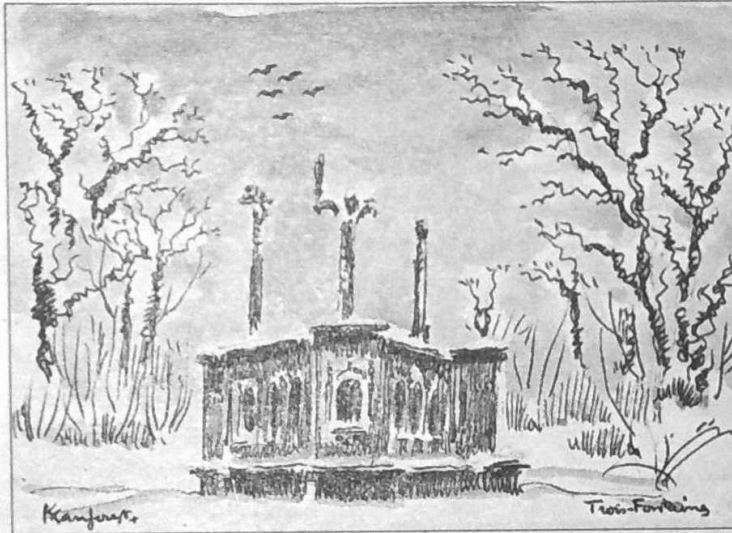
Notre Dame des Trois Fontaines

Le calvaire qui a retenu notre attention les mois passés présente un ensemble de croix incomplètes, ainsi que des niches, vides de leurs statues. Disposons-nous d'assez d'éléments, pour expliquer la mutilation qu'a subi ce monument, sur le placître de la chapelle, dite des Trois-Fontaines à Gouézec (29)

Le fût de la croix, daté de 1593, ne porte plus le Christ. Le "mauvais larron", celui qui insultait Jésus en croix, à portée de sa voix, a, lui aussi, disparu. Cassé ? Transporté ?... Saint Jean, le disciple bien-aimé, auquel Jésus, avant de rendre l'Esprit, confia sa mère, était là, initialement. A travers ce fils de Zébédée, c'est à tous les hommes, à l'humanité, donc à chacun de nous, que Jésus confie sa mère. Les auteurs du calvaire des Trois-Fontaines n'ont pas oublié de représenter cette ultime donation de Jésus, dépouillé de tout, condamné comme un criminel, abaissé au supplice réservé aux esclaves, et qui va encore se déposséder de sa propre mère, en la "léguant" au fils d'une autre femme.

Sur le calvaire, la Vierge-Mère a été épargnée. Nous pouvons la contempler, telle que le tailleur de pierre, il y a 4 siècles, l'a rendue.

Ces trois croix mutilées, ces



12 niches privées de leurs "habitants", nous parlent encore. A travers les accidents dont le monument porte la trace, c'est l'Histoire des hommes qui se donne à entendre.

Faisons un plongeon dans le temps : juin 1795. Au pays de Vannes, les populations ont les yeux fixés sur Quiberon. On y espère l'arrivée de vaisseaux anglais, armés de la fleur de la noblesse bretonne. Les émigrés ont reçu du gouvernement de Londres l'assurance qu'ils pourraient débarquer, pour prendre la tête des "armées catholiques et royales" que formaient les Chouans, résistant aux nouveaux maîtres qui imposaient leur tyrannie à toutes les provinces du royaume.

Six cents chouans du Morbihan s'étaient offerts pour protéger le débarquement de leurs futurs chefs. Or, leurs fusils manquaient de munitions. Quelques esprits téméraires décident de se lancer à l'assaut de la lointaine poudrière de Pont-de-Buis, pour y réquisitionner la poudre indispensable. Ces résistants audacieux ne firent pas de quartier aux "bleus" qu'ils rencontrèrent en chemin : à Edern, l'instituteur Le Prédour est tué. A Briec, c'est le prêtre Goreguer qui est passé par les armes. A la tombée de la nuit, les Chouans arrivent à Notre Dame des Trois-Fontaines. L'enclos implanté de chênes séculaires, fermé par un bon mur de pierre ? On le garnit de sentinelles et les soldats s'endorment. Dès l'aurore, seize

d'entre eux sont envoyés au bourg de Gouézec, avec mission de fusiller l'"intrus" Yves David, qui avait prêté le serment à la Constitution civile du clergé. Puis, les Chouans marchent vers Pont-de-Buis.

Ils réquisitionnent trois attelages pour transporter 1800 livres de poudre qu'ils ont pu saisir par surprise.

De Quimper, le District, alerté, a dépêché une troupe pour arrêter les Chouans. Parvenus à Notre-Dame des Trois-Fontaines, les républicains, furieux d'arriver trop tard, s'en prennent au calvaire au pied duquel les Chouans ont passé la nuit. C'est alors un déchaînement iconoclaste : Les statues des apôtres sont brisées à coup de masse, la croix du Christ renversée au milieu des jurons. Les voisins de la chapelle, terrorisés, se cachent dans les crèches et sous le couvert des talus. Ce sont eux, qui, des années plus tard, raconteront à leurs petits-enfants, la fureur des "bleus" qui avaient profané leur calvaire.

Ce qui agite le cœur de l'homme se manifeste au dehors à la destruction extérieure n'est que l'effet d'une violence intérieure. Le calvaire des Trois-Fontaines en témoigne, jusqu'à nous...

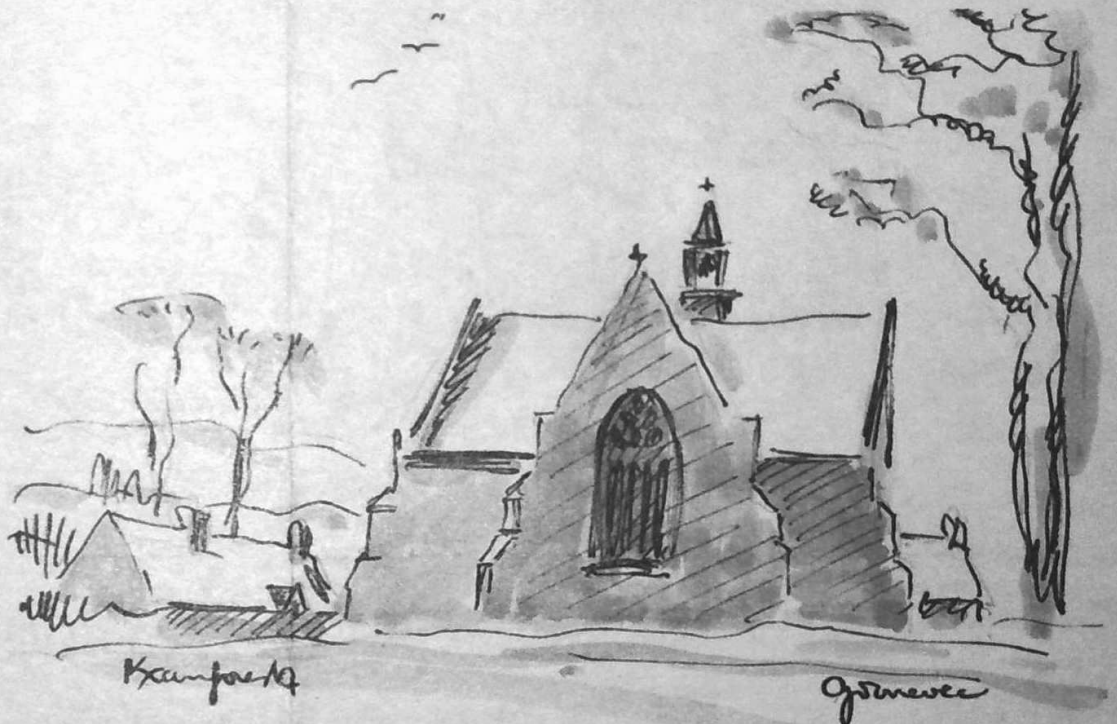
Kéranforest

Mémoire de pierres

Notre-Dame de Gornévec en Pays Vannetais

Un jour de l'an 1920, un craquement sinistre déchirait le silence des champs. La toiture d'une haute chapelle venait de s'effondrer. L'admirable ouvrage des charpentiers vivant au temps de la Reine Anne, ruiné par l'insouciance des Bretons de la III^e République, sombrait dans les orties. La solide charpente de Notre-Dame de Gornévec, en pays vannetais, avait résisté près de cinq siècles. Au XX^e siècle, faute d'intérêt, ce monument historique allait-il s'effacer de la terre, comme des centaines d'autres, dans nos communes de Bretagne ? On pouvait le craindre, tant étaient graves les dégâts que la pluie et des années d'indifférence avaient occasionnés à ce bel édifice, pourtant conçu pour résister au temps.

Reconstruite vers 1420 sur des fondations romanes datant des moines de St-Gildas de Rhuys, la chapelle fut partiellement rebâtie en 1543. Les corniches du transept et du choeur, taillés au XV^e siècle, montraient des sculptures illustrant l'Apocalypse de St-Jean, les 4 évangélistes et les paroles du Pater. Tout ce travail, dans le bois que l'on avait laissé pourrir, allait disparaître. Quelques photographies, prises avant l'effondrement du toit, ont permis de refaire ces sculptures dans de nouvelles pièces de chêne. C'est bien d'un sauve-



tage qu'il s'agit. Cette chapelle s'est relevée.

Grâce au concours de quelques bénévoles, gens du quartier et amis, décidés à relever le défi que des "élus" avant eux, n'avait pas osé -ou pas voulu- affronter. Ce que jadis les fabriciens au long des siècles, avaient fait pour entretenir leur patrimoine, ces volontaires, aidés par Breiz Santel (1) l'ont fait : Notre Dame de Gornévec a désormais son toit, sablières et poutres neuves portent les motifs retrouvés sur l'ancienne charpente, et la chapelle peut de nouveau accueillir les pèlerins.

En cette année jubilaire, les pèlerins et les marcheurs du Tro Breiz y sont entrés, admirant la somme de travail représentée par cette restauration pas encore achevée. Ils ont changé, prié ensemble dans cet espace voulu pour la louange et la prière. Ils ont été accueillis par les amis de la chapelle, qui les y attendaient.

Il y a là, une initiative qui peut inciter d'autres quartiers, d'autres communes, à décider un tel sauvetage, à faire appel à une association (2) et à se lancer dans une aventure qui se révèle dans tous les cas une extraordinaire expé-

rience de solidarité et de joie fraternelle.

Aucun comité de chapelle sur les centaines que je connais, ne me contredira là-dessus ! A tous les bénévoles de Gornévec, aux artisans de Breiz Santel, qui ont ainsi sauvé la mémoire des lieux, merci !

Kéranforest

(1) Breiz Santel, BP 22 - 56260 Larmor Plage

(2) Sites et Monuments, 39 av. de la Motte Picquet, 75007 Paris a des correspondants locaux.

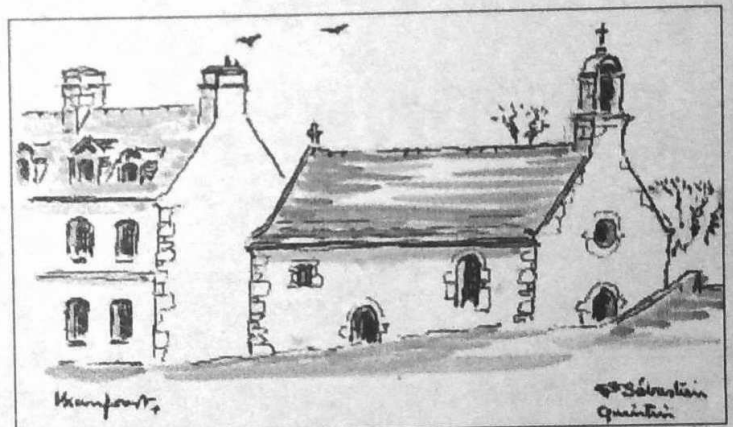
Racines ?

On parle beaucoup de "retrouver ses racines". "Patrimoine" est devenu un terme en vogue.

Après avoir stupidement sacrifié d'irremplaçables documents de pierre et de bois sur l'autel de la modernisation, l'opinion publique s'aperçoit qu'il ne peut y avoir d'équilibre pour l'être humain sans la reconnaissance de toutes ses dimensions, y compris, précisément, ce qui fait partie de son histoire : ses "racines". Depuis un quart de siècle, on prend en compte l'environnement. Ce n'est pas trop tôt. Une administration a même troqué l'étiquette d'Équipement pour celle, plus populaire désormais, d'Environnement. Signe des temps.

L'environnement, par définition, c'est ce qui nous environne : la rue, les talus, les champs, les bois, les maisons du voisinage. Si l'intérieur de nos habitations nous concerne, évidemment, au premier chef, l'extérieur, dit-on cou-

ramment, appartient à tout le monde. C'est donc faire œuvre de "salubrité publique" que de soigner, d'embellir, de restaurer, une façade vétuste, une rue défigurée par les néons et le béton à outrance. Ce devrait être, pour toute municipalité, un souci, que de veiller avec une attention toute particulière sur ce qui peut servir à l'histoire du bourg, de la campagne, de la ville. Car c'est l'histoire des habitants qui se déchiffre là : dans la fontaine et le lavoir, dans l'église, la place ou la chapelle se lit l'histoire des hommes ; c'est leur mémoire qui est là. Depuis 20 ans, beaucoup de communes, en Bretagne et ailleurs, l'ont compris : on replante des chênes sur un placître, on relève les ruines d'une petite chapelle oubliée, on rénove les façades enlaidies d'un hôtel du XVII^e siècle, on repeint les boiserie Louis XV d'une vieille maison, on refait des enseignes colorées. Petit à petit, le bourg, la rue, la place, redeviennent des lieux



où l'on aime s'arrêter, demeurer. Où il y a autre chose à regarder que des bégonias en bac ou des portes de garages. Ainsi, peu à peu, se reconstitue le tissu d'un voisinage vrai ; des rues retrouvent un nom qui évoque l'histoire, une couleur qu'elles avaient perdue. On ne saurait trop encourager les municipalités clairvoyantes, qui ont su voir tout l'avantage de veiller sur le patrimoine naturel et architectural de leur commune. Même en ville,

même dans un bourg, il suffit souvent d'une modeste "réhabilitation", pour donner au quartier cette touche qui le rend unique. Bien des pans de murs, bien des pignons, d'humbles édifices, sont là, tout prêts, pour que l'on en tire un parti intelligent. Il y a là un investissement qui ne décevra pas. C'est œuvrer pour que le cadre où se déroule notre vie contribue à l'équilibre et à l'harmonie pour laquelle tout être est fait.

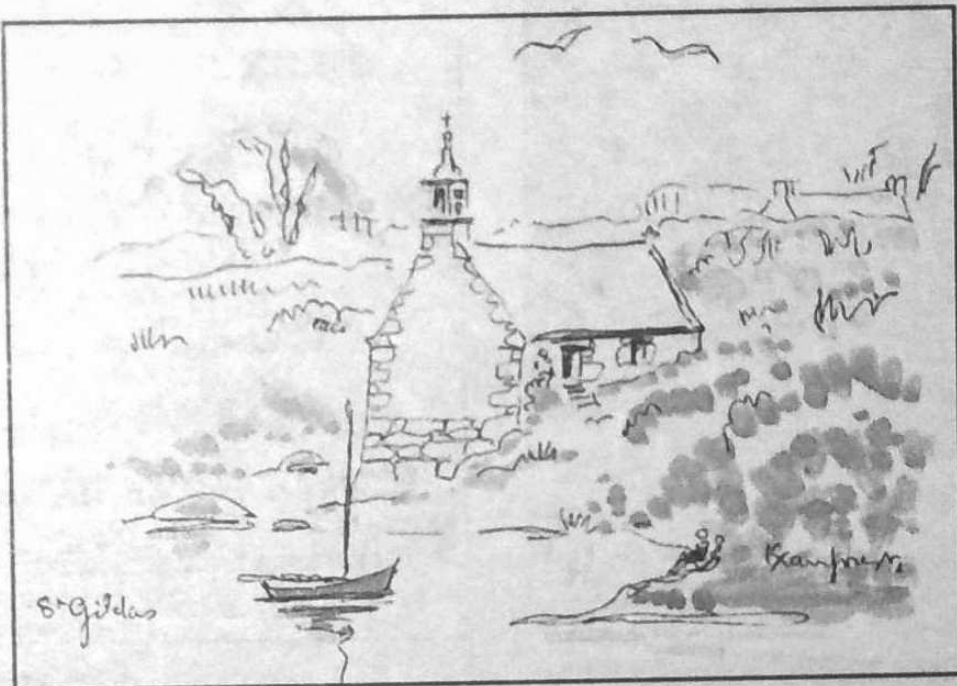
Kéranforest

Mémoire sauvegardée

Je l'ai connue en ruine, cette petite chapelle. Ruines enfouies sous le lierre et les ronces, pendant combien d'années ?...

Pourtant, elle n'était pas grande, et ne nécessitait guère de travaux dispendieux, lorsque la pluie, insidieusement, commença à s'infiltrer dans la charpente, pourrissant peu à peu les bois, imbibant la maçonnerie "à chaux et à sable", que les soins constants de générations de riverains avaient maintenue en bon état. Car c'est presque toujours la négligence qui est la cause de la ruine d'un édifice. Par manque de vigilance, la chapelle St Gildas allait doucement s'effacer du paysage, puis de l'histoire de Lanildut.

Quelle grâce, pourtant, dans cette petite chapelle dont la clocheton se mirait jadis dans l'eau sans rides d'une minuscule anse du Tromeur, à deux pas de la mer ! Qui avait eu l'initiative d'ériger là un oratoire dédié à l'ermite écossais Gildas ?... Elève brillant d'Utud, le moine gallois, prêtre à 25 ans, homme d'une culture étendue, Gildas a pu être appelé le Jérémie Breton, exhortant avec courage son



peuple qui se fourvoyait loin de la vérité. Comment cet ermite de l'île d'Houat, puis de la grotte aux bords du Blavet, fut-il introduit à Lanildut ? Est-ce pour honorer la mémoire de son maître le grand humaniste Utud qui éduqua Pol, Samson parmi les sept saints du Tro-Breiz ?

Sa modeste chapelle, réédifiée en 1840, ne se mirait plus dans l'eau en 1970 : une carrière était ouverte à ses pieds, elle ne se signalait plus que par un pan de mur couvert de lierre. Un article dans "Le Télégramme", suivi d'un appel d'un ... amiral, réveilla le monde. De jeunes marins venus de Brest ouvrirent le chantier. Grâce à la persévérance de quelques personnes, la peti-

te "maison de prière" du grand missionnaire du VI^e siècle a retrouvé sa place dans le paysage de cet "aber" aujourd'hui si fréquenté par les amoureux du charme de la Bretagne.

L'exemple de St-Gildas prouve qu'il n'est pas nécessaire de disposer de larges crédits pour entreprendre le sauvetage d'un "monument en péril" : Le vouloir et l'amitié peuvent réaliser des prouesses. La silhouette de St-Gildas, près des pittoresques logis du Rumorvan est comme une action de grâce qui s'élève de la terre, pour le courage et la bonne volonté des hommes qui l'ont restaurée.

Rescapée...



St Antoine

Kéranforest

Voici encore un document qui a bien failli disparaître ! Il s'agit d'une chapelle dédiée à St-Antoine. Quelle est son histoire ? Depuis quand dresse-t-elle son clocheton à la croisée de deux chemins près du bourg de Plouézoc'h en Trégor ? On ne sait pas exactement. Certains pensent que des moines de l'ordre de St-Antoine (Les Antonins) auraient eu là vers 1070 une "commanderie" où les pèlerins trouvaient le gîte et le couvert.

Il existe en Bretagne beaucoup de chapelles dédiées à l'ermite dont la coutume a fait le patron des bouchers (à cause du cochon, symbole de l'esprit impur qui assaillit Antoine). Une statue du XV^e siècle montre que la chapelle était fréquentée à cette époque.

En 1470 Jeanne Gourmelon, héritière du petit manoir de Kerjean dont on peut encore voir une fenêtre en ogive, épouse Jean Pastour. Son fils Jean se marie 24 ans plus tard avec Jeanne de Quelen. Onze ans après, cette dame de Kerjean-Pastour confectionne un gâteau devenu célèbre, pour Anne, devenue Reine de France, qui se rend à pied depuis Morlaix jusqu'à Monsieur St-Jean du Doigt, qu'elle vient prier de guérir d'une douloureuse fluxion de l'œil.

A cette époque, la chapelle Saint-Antoine figure comme trêve de Plouézoc'h, et une grand'messe y est célébrée le

jour du pardon, 1^{er} mai, fête de St-Philippe et St-Jacques.

Agrandie, restaurée, la chapelle fut la constante compagne des gens qui vécurent à l'en-tour. On y venait d'un peu partout. Les paroisses y portaient fièrement leurs croix d'argent, des chefs-d'œuvres d'orfèvrerie fabriqués à Morlaix ! A cette époque, nos petites communautés rurales témoignaient d'une vitalité qui nous étonne, et qui dément, superbement, les poncifs de nos manuels scolaires, forgés pour diffuser l'image d'une population asservie, qui se nourrissait de racines !...

C'est pourtant ce peuple-là qui a produit le foisonnant patrimoine qui lui vaut encore tant d'admirateurs. Or, ce patrimoine, à Plouézoch, tombait en ruines.

La chapelle, qui fut dotée, entretenue, ornée, réparée pendant des siècles, sombra dans l'abandon. Après les bouleversements qui ruinèrent la France, de 1789 à 1799, la chapelle ne sert plus. Sa cloche, comme les millions de clochers descendus, des clochers de toutes les provinces sur ordre des profanateurs de 1793, a failli disparaître dans cet énorme vandalisme légalisé.

Heureusement, le 6 février 1794, le conseil municipal de Plouézoc'h s'adressa au district de Morlaix, déclarant que la cloche lui était nécessaire

pour convoquer les assemblées. La cloche "rescapée" est signalée comme l'une des plus anciennes du Finistère. Son nom est: Marie.

La chapelle St-Antoine, qui dépendait du manoir du même nom, a été transmise avec les terres, de génération en génération. Après la Révolution, elle fut remise en état et rendue au culte. Bien privé, elle ne bénéficie d'aucune aide publique. De partage en partage, l'héritage s'amenuisera. Au début du XX^e siècle, la chapelle est encore entretenue. Mais après la première, puis la seconde guerre mondiale, les propriétaires ne trouvent plus les moyens d'entretenir cet héritage.

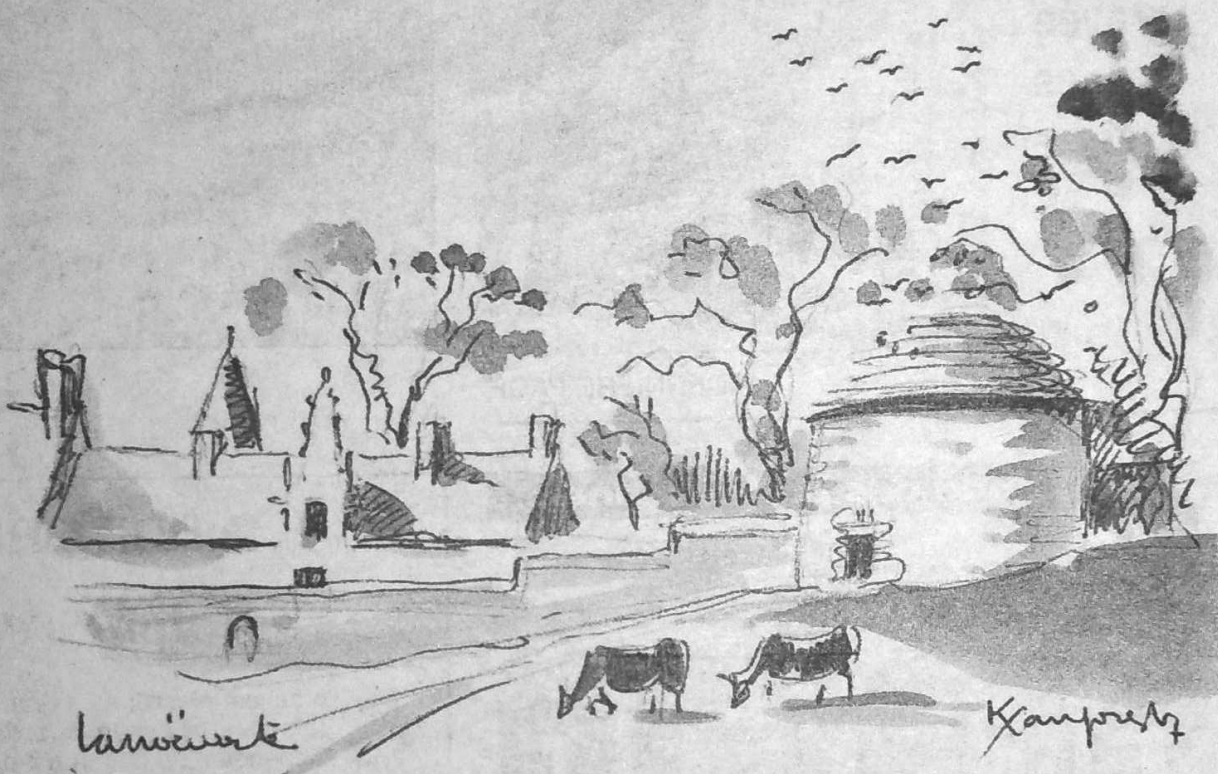
En 1960, c'est le dernier pardon que l'on célèbre dans une chapelle délabrée. Bientôt, les voleurs s'emparent du mobilier. Le pillage s'accélère. Il faudra attendre que les mentalités évoluent, que des personnes du voisinage prennent conscience que c'est leur mémoire de pierre qui s'effrite et s'en va. Le 13 mai 1976, sur place, une association des Amis de St-Antoine est décidée. Depuis lors, avec courage, les amis ont relevé leur chapelle. C'est un exemple. On peut leur écrire, les rencontrer, leur demander conseil, car... Il reste hélas, des chapelles, en péril dans nos campagnes, parfois même en plein bourg...!

Après la Belle-Noë, La Noëveverte !

à Lanloup

Lorsque je dessinais la silhouette du manoir de La Noëveverte, où des porcs pataugeaient dans ce qui avait pu être de beaux jardins, je ne pouvais pas imaginer retrouver un jour de splendides photos de ce manoir, en double page d'un magazine en couleurs ⁽¹⁾ ! Plus de 33 ans avaient passé, en effet, depuis que j'avais lancé dans un quotidien ⁽²⁾ un appel au secours pour cette mémoire de pierre...

L'Histoire se donne à lire dans les pierres, édifiées voici cinq siècles, par la volonté de Roland Pinart, fils d'un Morlaisien Yves Pinart, Conseiller au Parlement de Bretagne, qui demeurait en son manoir du Val Pinart, dont on voit des vestiges sur la route de Callac. En admirant l'érection des tours et tourelles à La Noëveverte, un recteur de Lanloup, des siècles plus tard, remarquait "la magnificence et les antiques structures" du manoir alors neuf. L'arrière petit-fils du constructeur s'appelait Jean de Lannion, chevalier des Aubrays, nommé par Louis XIII à la surveillance des côtes de Port-Blanc à Perros Guirec. Chevalier intrépide qui se vouait à "Madame Sainte Anne", le seigneur de La Noëveverte fut



un bienfaiteur de la région et sa piété devint légendaire. Il avait épousé la fille du nouveau marquis de Kerjean, en Léon, et de Françoise de Qualan, qui portait le nom de Mauricette Barbier. En 1641, un acte de baptême précise que "Madame de Lannion a voulu faire baptiser ses enfants en la paroisse en laquelle est La Noëveverte et, pour les attacher à de plus fortes affections aux pauvres et à la charité, elle les a fait tenir sur les fonts par des personnes simples et de condition commune".

Le seigneur de La Noëveverte, après une existence remplie, décida d'aller achever ses jours

au milieu des bois de Loqueffret, chez sa nièce Renée de Lannion, qui résidait au château du Rusquec, près de la belle chapelle Saint Herbot. Les écussons qui ornent la vasque monumentale du Rusquec nous rappellent cette châtelaine dont la charité était célèbre dans tout le pays. C'est sur une litière de fougères que son oncle rendit son âme à Dieu. Le corps fut acheminé sur un chariot, par monts et par vaux, jusqu'à la chapelle de Kermaria en Lesquit, où on lui fit une belle tombe ; celle-ci, hélas, fut saccagée deux siècles plus tard par les masses révolutionnaires. Le manoir de La Noëveverte échut à la fille du che-

valier, épouse d'Alain de Guer, marquis de Pont-Callec. En 1795, saisi par les autorités républicaines, le domaine est mis en vente et acheté par les trois frères Le Gorrec, de Pontrieux. Devenu ferme, le gracieux manoir allait encore traverser deux siècles dans l'oubli, avant que son état n'attire l'attention de personnes soucieuses de l'Histoire qui gisait là, telle "La Belle au Bois Dormant"... Souhaitons que d'autres ruines d'aujourd'hui, soient demain, aussi intelligemment relevées.

Keranforest

⁽¹⁾ Bretagne Magazine n° 17

⁽²⁾ Le Télégramme